
U d'/ of Ottawa
39003000588417




TRAHE NOS VIRGO IMMACULATA

LE R. P. BOUCHARD

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Esquisse Biographique sur Mgr de Laval.

Notices Biographiques.—Les Evêques de Québec. Un beau volume in-octavo avec dix-sept portraits.

Notice Biographique.—Son Eminence le Cardinal Taschereau, avec portrait.

Histoire du Palais Episcopal de Québec. Un volume in-octavo avec dix-sept gravures.

Mandements des Evêques de Québec, publiés par Mgr H. Têtu et l'abbé C.-O. Gagnon. Six volumes in-octavo

---



R. P. BOUCHARD,

Missionnaire Apostolique de l'Afrique Centrale.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

LE

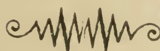
R. P. BOUCHARD

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE

PAR

MGR HENRI TÊTU

PRÉLAT DE LA MAISON DE SA SAINTETÉ, PROCUREUR
DE L'ARCHEVÊCHÉ DE QUÉBEC





QUÉBEC
LIBRAIRIE MONTMORENCY-LAVAL
PRUNEAU & KIROUAC, libraires-éditeurs
46 — rue de la Fabrique — 46

1897



AVANT-PROPOS

—

Le séjour de l'Ile de Trinidad a été fatal à plusieurs prêtres de Québec. Cinq y sont morts dans l'espace de quatre années. Qui ne se rappelle avec stupeur l'accident arrivé au jeune abbé Labourière, le 6 juillet 1893 ? Il se baignait dans une rivière et il disparut tout à coup, probablement emporté et dévoré par un requin ! L'année suivante, MM. J.-S. Veilleux et Aurélien Angers mouraient presque en même temps des fièvres jaunes, le premier le 19, le second le 21 juin ; puis M. David Guérin succombait à son tour, le 30 septembre de la même année. Une autre tombe vient de se refermer sur une cinquième victime : le 12 septembre 1896, M. l'abbé Arthur Bouchard a rendu le dernier soupir dans la ville de Port-d'Espagne.

Il a été mon bon ami, je n'en ai pas eu de meilleur ni de plus aimable. C'est pour moi un devoir d'amitié comme une pieuse consolation que de con-

sacrer cette notice biographique à sa mémoire. Je cède en même temps aux sollicitations pressantes de plusieurs de mes confrères qui ont eu l'avantage de le connaître ; d'après nous, son souvenir mérite d'être conservé comme celui d'un canadien qui a fait honneur à sa race et d'un prêtre qui a bien mérité de l'Eglise.

Il a beaucoup souffert ; il a travaillé, peiné, voyagé toute sa vie. Qu'il repose en paix ! Je demande aux lecteurs de ces lignes—souvent arrosées de mes larmes—d'unir leurs prières aux miennes, afin de l'aider, s'il en est encore besoin, à faire enfin le dernier voyage qui le conduira au port de la stabilité et du bonheur éternels.



NOTICE BIOGRAPHIQUE

LE R. P. BOUCHARD

CHAPITRE PREMIER.

Naissance du R. P. Bouchard.—Ses parents.—Ses premières années.—Sa vocation religieuse.—Son noviciat chez les Oblats et son séjour chez les Sulpiciens.—Le R. P. Vaughan.—Aux Séminaires de Baltimore, de Mill-Hill et de Vérone.—Ordination sacerdotale.—Lettres du nouveau missionnaire.

Le peuple canadien aime les aventures, et c'est avec raison que l'on reproche à un grand nombre de nos compatriotes de quitter leur beau pays pour aller vivre et mourir à l'étranger. Mais la divine Providence qui sait profiter de tout et même de nos défauts, pour sa plus grande gloire et pour notre plus grand bien, se sert de cette espèce de passion voyageuse pour répandre au loin la vérité de l'évan-

gile. Les canadiens deviennent facilement missionnaires. Il en fut ainsi de M. l'abbé Bouchard.

Né à la Rivière-Ouelle, (1) le 4 janvier 1845, ce fut sa singulière destinée de commencer tout de suite la série de ses nombreuses pérégrinations, et le lendemain il était porté à Saint-Denis pour y recevoir le baptême des mains du célèbre M. Quertier, curé de cette paroisse. Son père, M. Mathieu Bouchard, vivant encore aujourd'hui, était forgeron ; sa mère s'appelait Félicité Lebel. Cette excellente femme mourut seize mois après la naissance de son fils, qui eut une seconde mère dans la personne de dame Emmélie Danjou, la seconde femme de son père. (2) Dès qu'il en fut capable, il fréquenta l'école modèle de Saint-Denis, où il reçut une bonne instruction élémentaire. Il a laissé dans cette paroisse le

1 Cette paroisse qui a eu l'honneur d'avoir pour curés un évêque, Mgr Panet, et deux grands-vicaires, MM. Cadieux et Viau, a fourni vingt-cinq prêtres à l'Eglise.

2 M. Mathieu Bouchard se remaria deux ans après la mort de sa première femme. Il avait eu de son premier mariage trois enfants : Alphonsine, Arthur, celui dont nous écrivons la vie, et Charles-Ulric, morts tous les trois. De son second mariage il a eu neuf enfants, dont cinq sont encore vivants. Je puis dire avec connaissance de cause, que toute cette famille est distinguée par l'intelligence et la bonne éducation.

souvenir de sa bonté de cœur et de ses joyeuses et spirituelles reparties.

Apprenti tailleur à quinze ans, il alla, son apprentissage terminé, exercer son métier à l'Ile-Verte, puis aux Trois-Pistoles; mais il ne se sentait pas dans sa vocation, et la pensée d'être missionnaire lui revenait sans cesse à l'esprit ; c'est pour obéir à cet appel, qui venait évidemment de Dieu, qu'il se rendit à Ottawa demander aux RR. PP. Oblats de vouloir bien le recevoir au nombre de leurs Frères convers. Après son année de noviciat, il allait prononcer ses vœux, quand une maladie terrible vint mettre ses jours en danger. Les bons soins le ramenèrent à la vie, mais ne purent lui rendre toutes les forces qu'il avait perdues, et il se vit contraint bien à regret de quitter cette maison qu'il aimait,pour aller demeurer au Séminaire de Montréal, où il remplit pendant quelque temps la charge de portier, en exerçant aussi son métier de tailleur.

Après un séjour de six mois chez les Sulpiciens, il crut sa santé suffisamment rétablie pour lui permettre d'entrer de nouveau chez les Oblats, à Lachine ; mais la maladie l'y suivit, et il fut forcé de

retourner à Montréal où il fut accueilli avec la plus grande charité par ses anciens protecteurs. L'un d'entre eux, M. l'abbé Picard, l'aimait beaucoup ; et quand les forces de son protégé le lui permirent, il le plaça chez son frère qui était fabricant et marchand d'ornements d'église. M. Bouchard faisait l'office de commis et employait tous ses moments de loisir à confectionner lui-même les chasubles et autres ornements sacerdotaux. La Providence le façonnait, il semble, de toutes manières, pour en faire un parfait missionnaire ; nous avons pu juger nous-même de son habileté vraiment remarquable pour faire des chapes, des barrettes, des habits pour les enfants de chœur. Ceux qui en douteraient pourraient aller visiter la sacristie de Beaumont. Il avait bien d'autres talents utiles et savait pour ainsi dire tout faire avec peu de chose à sa disposition. S'il était peu instruit, il avait reçu de Dieu une belle intelligence et un bon cœur, et ses parents lui avaient donné une solide éducation et une urbanité de manières qui l'ont distingué toute sa vie, et qui lui ont ouvert bien des portes et gagné bien des amitiés sincères.

Cependant le jeune Bouchard n'était pas heureux,

et il soupirait après le moment où il pourrait entrer encore dans quelque communauté religieuse, ce qui, on le comprend, était devenu à peu près impossible ; mais Dieu ne donne pas la vocation sans les moyens pour la suivre ; quand son heure est venue, il fait naître les circonstances favorables, et il aplanit toutes les difficultés.

Au mois de mai 1872, le R. P. Vaughan (aujourd'hui archevêque de Westminster et cardinal), fondateur d'un Institut à Baltimore pour la conversion des nègres, vint en Canada pour recruter des sujets. A Québec, Mgr l'archevêque Taschereau lui permit bien volontiers de faire une conférence à son séminaire, et d'emmener deux séminaristes s'il pouvait les convertir à son œuvre. J'eus l'avantage de faire partie de l'auditoire et d'entendre les éloquentes paroles de cet apôtre ; mais je dois avouer à ma confusion que, comme bien d'autres, je ne me crus pas appelé à tant de sacrifices. Deux d'entre nous, parait-il, furent sur le point de partir, mais il faut croire que si la grâce fut suffisante elle ne devint pas efficace. Quoiqu'il en soit, le R. P. Vaughan s'en alla les mains vides. A Montréal, il fut plus heureux, et trouva, dans le jeune Arthur Bouchard,

un sujet qui ne demandait qu'à partir pour se dévouer au salut des malheureux enfants de Cham.

Le nouveau missionnaire ne perdit pas de temps à mettre ordre à ses affaires et se rendit de suite au Séminaire de Baltimore, où il demeura quelques mois, et où il donna tant de satisfaction qu'on se décida de l'envoyer au Séminaire de Mill-Hill, à Londres, pour y faire ses études classiques. C'est là que, pendant quatre ans, M. Bouchard compléta ses humanités et commença son cours de théologie qu'il alla terminer à Vérone (Italie). (1) Il y fut ordonné prêtre, le 11 août 1878, par Son Eminence le Cardinal de Canossa. Grâce à ses talents naturels et à son application, il put ainsi, en quelques années, passer de la condition si humble où il se trouvait, à l'état sublime du sacerdoce et à un degré d'instruction relativement élevé. Il savait le français, l'anglais, l'italien et le latin, et ses voyages et ses

1 L'archevêque de Québec lui signa son *exeat* le 16 décembre 1875. Ce fut une maladie grave qui obligea le P. Bouchard, en 1877, à quitter Mill-Hill, pour Vérone, et d'après une lettre qu'il écrivait à son père et que nous avons sous les yeux, il crut mourir en arrivant dans cette dernière ville. C'est là qu'il rencontra pour la première fois Mgr Comboni qui l'engagea à se consacrer aux missions africaines.

épreuves lui avaient donné une expérience assez rare chez un homme de son âge.

Voici la lettre qu'il écrivait, quelques jours avant son ordination, à M. Eustache Lebel, son oncle, qu'il a toujours aimé comme l'un de ses plus fidèles amis :

Vérone, Italie, 28 juin 1878.

Mon cher Eustache,

Ne sois pas mécontent si j'ai tant tardé à répondre à ta bonne lettre, mais j'ai à t'apprendre aujourd'hui une nouvelle qui te sera agréable, je l'espère, et qui me fera pardonner ma négligence à t'écrire plus tôt. Je te dirai donc que le 6 du mois d'avril, j'ai été ordonné sous-diacre, et le 15 du présent mois, diacre, par Son Eminence le Cardinal de Canossa. Si j'étais resté au Canada, je n'aurais jamais eu l'honneur d'être ordonné par un Cardinal ! Deux fois déjà, j'ai eu le bonheur d'exposer le Très Saint-Sacrement et bientôt il me sera donné de monter au saint autel pour offrir la sainte Victime. C'est à peine si je puis croire à tant de bonheur, et je ne sais comment témoigner ma reconnaissance au bon Dieu ; aide-moi, mon cher ami, à l'en remercier.

Arrêtons-nous un peu à considérer combien il a été prodigue de miséricorde et de grâce en faveur du plus misérable des hommes. Tu sais à combien de dangers j'ai été exposé, moi, pauvre orphelin, livré à ma propre volonté, au milieu de dangers dont le récit te ferait trembler. Combien de jeunes gens bien meilleurs que moi n'ai-je pas vus tomber misérablement et pour ne plus se relever ! Pourquoi n'ai-je pas eu le même sort ?

—Mystère de la miséricorde du bon Dieu ! Ah ! sans doute ma tendre mère a veillé sur moi du haut du ciel et, par ses puissantes prières, elle m'a obtenu plus que je n'aurais jamais osé demander. Encore une fois, mon cher Eustache, aide-moi à remercier le bon Dieu, et demande-lui qu'il me fasse la grâce de faire quelque chose pour sa gloire, que je puisse sauver quelques âmes, et qu'un jour j'aie le bonheur de donner ma vie pour sa sainte religion.

Sans doute, je n'aurai pas le bonheur et la gloire du martyre ; je suis trop indigne d'une telle faveur ; mais j'aurai, je l'espère, le bonheur de me consumer sous le brûlant soleil de l'Afrique Centrale. Nous ne nous reverrons plus en ce monde, mon cher

Eustache, (1) mais nous nous retrouverons dans la Patrie. Il est bien probable que j'y serai avant toi, car l'on ne vit pas longtemps dans l'Afrique Centrale : il y en a peu qui y vivent cinq ans. J'y vivrai aussi longtemps qu'il plaira au bon Dieu ; je ne m'occupe pas de la vie présente, car j'ai l'éternité devant moi et cela me suffit. Prions les uns pour les autres, mon cher ami, prions pour tous nos parents et nos bienfaiteurs, et faisons en sorte que personne ne manque au rendez-vous dans la patrie céleste.

Je serai ordonné prêtre le 11 août. Prie et fais prier pour moi, afin que Dieu me fasse la grâce d'être un bon prêtre et un bon missionnaire. Je ne sais pas quand je partirai pour l'Afrique ; ce ne sera certainement pas avant le mois de novembre et peut-être plus tard, car notre Supérieur, Monseigneur Comboni, nous a écrit que l'Afrique Centrale est désolée par une terrible famine : des villages

1 Le Père Bouchard se trompait. A son retour au pays, il a pu revoir son bon ami Eustache et même le recevoir chez lui pendant plusieurs mois. De plus M. Lebel est mort avant lui. Ils sont maintenant tous deux, je l'espère, réunis au ciel pour ne plus se séparer.

entiers meurent de faim ; c'est à peine si nos missionnaires peuvent se procurer quelques fruits et un peu de lait pour soutenir leur existence ou plutôt, comme disent les missionnaires, pour tenir l'âme attachée au corps. Dans de telles circonstances, il est probable que le départ de la caravane sera retardé ; non pas que nous ayons peur de mourir de faim, mais parce qu'il est impossible, dans le moment, de se procurer des chameaux pour traverser le désert. J'ai bien hâte de me voir *à cheval* sur un chameau ; j'aurai tout le loisir de jouir de cette nouvelle monture, car, soit dit en passant, il faut plusieurs mois pour se rendre d'ici à notre mission.

Les missionnaires de l'Afrique portent la barbe ; voilà déjà trois mois que je laisse croître la mienne. J'aimerais bien t'envoyer ma photographie, mais je n'ai pas un sou en ma possession.

Comme d'habitude, je compte sur la bonne Providence de Dieu pour pouvoir me procurer un calice, quelques ornements, un bréviaire, et quelques autres objets indispensables pour la mission. Une bonne dame de Montréal doit me donner un bré-

viaire ; un de mes amis, qui est prêtre dans le diocèse de St-Hyacinthe, m'a promis un calice.

Je sais, mon cher Eustache, que si tu le pouvais, tu me donnerais aussi quelque chose ; mais le bon Dieu t'a refusé les biens de ce monde ; n'en sois pas triste : tu as tes prières à donner et c'est beaucoup.

Il y a peut-être à Saint-Flavie quelques personnes charitables, qui aimeraient à faire quelqu'aumône à la plus pauvre des missions et à partager le mérite des missionnaires. S'il en était ainsi, tu ferais une grande charité en t'intéressant pour notre mission et en la faisant connaître à ces personnes charitables. Tu peux leur assurer que les missionnaires ont la mémoire du cœur et que le plus doux de leurs devoirs est de prier pour leurs bienfaiteurs. Je t'envoie un petit imprimé qui te donnera une juste idée de la mission.

Je m'aperçois qu'il est temps de terminer cette lettre sans suite et écrite à la hâte ; excuse le tout comme d'habitude. Ecris-moi bientôt et donne-moi des nouvelles de notre bonne vieille mère, Madame

Romain Lebel, (1) et de toute la famille. La pensée de ne plus revoir en ce monde notre vieille mère me déchire le cœur, mais Dieu le veut et je ferai le sacrifice aussi généreusement que possible. Il ne faut pas oublier d'aller de temps en temps prier sur la tombe de cette pauvre Alphonsine, j'y serai avec toi par la pensée. Pauvre sœur, comme j'ai hâte de la revoir au ciel ainsi que tous les autres qui nous ont devancés !

Adieu, mon cher Eustache, au revoir au ciel ! mais n'oublions pas que ce n'est que par la croix et par une sainte vie qu'on y arrive. Rappelle-moi au souvenir de toute la famille, à Sainte-Flavie et dans les environs, et demande à tous un petit souvenir dans leurs prières pour le pauvre missionnaire africain.

Crois-moi toujours, mon cher Eustache, ton plus sincère ami.

ARTHUR BOUCHARD, diacre.

Toutes les lettres du Père Bouchard sont écrites dans ce style simple et facile que l'on a dû remar-

1 Madame Lebel était la grand'mère du Père Bouchard et ma cousine au 3ème degré de consanguinité.

quer dans celle qui précède. Elles renferment aussi des pensées de foi et d'espérance en Dieu, et elles révèlent sa piété et son zèle pour le salut des âmes ; enfin on y trouve presque toujours la note gaie qui fait du bien au cœur de tous ceux qui travaillent et qui souffrent. Aussi j'ai cru que le meilleur moyen de le faire connaître, en même temps que d'édifier les lecteurs, c'était d'en publier le plus possible. Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas en avoir conservé davantage.

CHAPITRE DEUXIÈME

—

Le Vicariat Apostolique de l'Afrique Centrale.—Mgr Comboni.—Mgr de Canossa.—Lettres du Père Bouchard à Madame Lebel, à Mgr Taschereau et à l'abbé H. Têtu.

Avant de suivre notre missionnaire en Afrique, il est bon de jeter un coup d'œil sur l'immense Vicariat apostolique où il allait exercer son zèle et se dépenser pour la prédication de l'Evangile. Ce Vicariat était alors le plus vaste et le plus peuplé du monde. D'une étendue cinq fois aussi grande que la France, il comptait, d'après Mgr Comboni, cent millions d'infidèles.

"La religion de Jésus-Christ, écrivait ce prélat, qui est la source du salut pour les âmes et le fondement de la civilisation pour les peuples, ne s'est jamais établie d'une manière stable parmi les tribus sauvages de l'Afrique centrale, malgré les tentatives courageuses et réitérées qui ont été faites durant dix-huit siècles.



MONSEIGNEUR COMBONI,
Vicaire Apostolique de l'Afrique Centrale.

" Cent millions d'infortunés descendants d'Adam, qui appartiennent en très grande majorité à la race nègre, vivent dans les *ténèbres de la mort.*

" Sans parler des efforts qui ont été faits dans les siècles passés pour l'évangélisation de ces contrées, nous dirons que ce fut le pape Grégoire XVI qui fonda, en 1846, le Vicariat apostolique de l'Afrique centrale. Pie IX, de sainte mémoire, continua l'œuvre de son prédécesseur, et envoya des missionnaires venus de différentes nations de l'Europe, qui fondèrent quatre stations importantes, et leur assigna pour centre de communication Khartoum, que la position géographique et les conditions politiques de son gouvernement destinaient à être le point d'appui le plus avancé des Européens dans ces lointaines contrées."

Après des efforts réitérés et la perte d'un grand nombre de missionnaires tués par le climat, (1) on désespérait de l'avenir de la mission, lorsque la Providence suscita un homme extraordinaire pour être l'apôtre et le restaurateur de cette vigne désolée.

1 De 1846 à 1861, près de quarante missionnaires européens succombèrent victimes de leur charité, aux fatigues et à l'insalubrité du pays.

Mgr Daniel Comboni était né au diocèse de Brescia, en Italie, en mars 1831. D'une famille très pauvre et élevé par charité à l'Institut du P. Mazza, à Vérone, il se prépara au sacerdoce dans l'intention de se dévouer aux périlleuses missions du Japon. Mais, en 1849, un missionnaire de l'Afrique Centrale, de passage à Vérone, fit de l'état de la Nigritie un si lamentable tableau, que le jeune séminariste jura de consacrer son existence entière à l'évangélisation de la postérité maudite de Cham. Il n'avait que dix-sept ans !

Huit ans après, nous le trouvons sur les bords du Nil. Les fièvres meurtrières de l'Equateur, qui avaient déjà emporté vingt-deux missionnaires en une seule année, le mirent plusieurs fois au bord du tombeau. (1)

Mais sa forte constitution et son indomptable courage lui firent vaincre et la maladie et les nombreux obstacles qui s'opposaient à ses vastes et généreux desseins. Après avoir étudié la langue, le caractère et les coutumes des nombreuses tribus

1. Annales de la Propagation de la Foi.

de la Nigritie, il revint en Europe, fit approuver et bénir par le Pape les projets qu'il avait formés, et parcourut, durant trois années, l'Italie, la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Autriche, pour faire connaître l'importance de son entreprise et s'assurer les moyens de la faire réussir. Grâce à l'archevêque de Vérone, l'illustre marquis Louis de Canossa, (1) il put fonder dans cette ville deux instituts qui existent encore, l'un pour les missionnaires, et un autre pour des religieuses auxquelles il donna le nom de Pieuses Mères de la Nigritie. Quelques années plus tard, il établit deux maisons au Caire, l'une pour les nègres et l'autre pour les négresses. On comprend toute la sagesse de cette organisation. Les missionnaires, religieux et religieuses, étaient d'abord préparés à Vérone par une formation spéciale, pour l'œuvre difficile à laquelle ils étaient destinés. Puis on les envoyait au Caire,

1. Le même archevêque qui ordonna le Père Bouchard. Il est le glorieux descendant de la célèbre comtesse Mathilde de Canossa et le neveu de la Vénérable marquise Madeleine de Canossa, fondatrice des Filles canossiennes de la Charité. Ce prince de l'Eglise, né en 1809, a été créé cardinal par Pie IX le 12 mars 1877.

pour les habituer peu à peu au climat de l'Afrique et aux fatigues de l'apostolat.

C'est en 1872 que Mgr Comboni fut nommé provicaire apostolique de l'Afrique Centrale et que les missions en furent confiées au nouvel institut de Vérone, où nous avons vu que le Père Bouchard avait fait sa théologie et reçu les ordres sacrés.

La mission de Khartoum existait déjà. Mgr Comboni fonda celle d'El-Obeïd, la capitale du Kordofan, et au sud-ouest, une autre dans le Gebel Nouba. Enfin il inaugura la mission de Berber, placée dans un site admirable sur les rives du Nil, au point de réunion des caravanes de Khartoum, de l'Egypte par le désert de Korosco, et de Souakim sur la mer Rouge. Dans l'espace de quelques années et au prix de très grands sacrifices, il avait réussi à rendre ces missions relativement prospères et à opérer des merveilles de conversions. C'est sous la direction de ce véritable apôtre, que le Père Bouchard allait diriger la portion du troupeau du Seigneur confiée à son zèle sacerdotal. Mais il devait d'abord faire son apprentissage au Caire, et c'est de cette ville que, le 28 février 1879, il adressa à Madame

veuve Romain Lebel l'intéressante et touchante lettre qu'on va lire.

Ma vénérée grand'maman

Je profite du premier moment libre pour vous annoncer mon heureuse arrivée en Egypte, après le plus beau voyage qu'il soit possible d'imaginer. Parti de Vérone avec deux prêtres de la même société, je me suis rendu à Rome, où j'ai demeuré une semaine, et où j'ai eu le bonheur de me prosterner aux pieds du Saint-Père. Je vous assure que le cœur me battait bien fort lorsque je me suis trouvé en présence de ce noble et auguste vieillard, Vicaire de Jésus-Christ, qui nous a accueillis avec une bonté vraiment paternelle.

Nous nous sommes agenouillés pour lui baiser le pied, mais il nous a tendu sa main que nous avons saisie avec amour. Après nous avoir donné de sages avis au sujet de la difficile mission que nous allons entreprendre, le Saint-Père a daigné s'entretenir familièrement avec nous pendant quelques instants, et, vers la fin de l'audience, nous lui avons demandé plusieurs pouvoirs et privilèges qu'il nous a libéralement accordés, entre autres une bénédiction spé-

ciale pour tous nos parents, amis et bienfaiteurs Après avoir été bénis, nous lui avons de nouveau baisé la main, et bien à regret nous nous sommes retirés. En sortant du Vatican, nous sommes allés prier au tombeau des saints apôtres, et nous avons demandé à Dieu par leur intercession la grâce de remplir fidèlement l'importante mission que le Vicaire de Jésus-Christ venait de nous assigner. Mais je ne vous ai pas tout dit des bontés du Saint-Père à mon égard. Comme notre départ de Vérone avait été très précipité, je n'avais pas eu le temps de me procurer un trousseau de missionnaire : autel portatif, ornements, vases sacrés, etc.

Le supérieur m'avait dit de me rendre au Caire et qu'il ferait tous ses efforts pour me faire avoir un trousseau. Tout cela me paraissait pouvoir subir des retards regrettables, et je résolus de m'adresser au Pape et de lui demander de me faire une part de ses largesses et de sa charité. Je chargeai de cette demande un bon Monsignor qui s'est montré très bon pour moi et qui voulut bien présenter ma supplique. Imaginez mon bonheur, lorsque ce digne ecclésiastique me remit le magnifique cadeau du Saint-Père : un trousseau aussi complet qu'il fût

permis de désirer. Je reçus d'autres personnes des objets d'une assez grande valeur et le Supérieur de la Propagande me fit don d'un splendide calice, de sorte que je partis de Rome bien heureux et muni de tout ce qui est nécessaire à un missionnaire.

De Rome, nous nous sommes rendus à Naples où nous avons demeuré seulement deux jours, puis nous nous sommes embarqués pour l'Egypte.

Adieu, belle Italie, où j'ai passé de si beaux jours ! adieu, Canada ! adieu, tout ce qui m'est cher ! il faut me diriger vers une terre inhospitalière, pour y vivre et peut-être pour y mourir bientôt sous un ciel de feu et au milieu de peuples barbares. Jamais de ma vie je n'ai éprouvé autant de tristesse et d'angoisse.

Heureusement que ces pénibles moments ne furent pas longs pour moi ; Dieu demande des sacrifices, mais aussi il sait en tempérer l'amertume et il donne les forces pour les faire. D'ailleurs le missionnaire a un compagnon inséparable, son crucifix, qui lui rappelle à chaque instant qu'un Dieu l'a racheté au prix de son sang ainsi que chacune des âmes vers lesquelles il est envoyé. Alors ses peines

semblent bien petites, son zèle s'enflamme, et il est prêt à marcher courageusement et à travailler pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes. Nous mîmes quatre jours pour nous rendre de Naples à Alexandrie. Jamais je n'ai vu la mer aussi calme ; nous faisons vraiment un voyage d'agrément. Quelle différence de climat entre l'Italie et l'Egypte ! A mon départ de Vérone, nous avions, je crois, six degrés de froid ; à Naples, il n'y en avait que deux ; mais à Alexandrie il nous fallut compter avec vingt degrés de chaleur à l'ombre. Aussi en entrant dans la ville vers midi, je crus entrer dans un four. Le jour suivant, nous nous rendîmes enfin au Caire, notre demeure provisoire.

Je suis heureux et content ici : il fait déjà passablement chaud, vous pouvez vous faire une idée de la chaleur que nous aurons au mois de juillet ! Je ne sais pas au juste combien de temps je passerai au Caire ; ce qui est certain, c'est que je ne partirai pas avant le mois de septembre. En attendant, j'apprends la langue Arabe qui est hérissée de difficultés ; je ferai mon possible et Dieu fera le reste. Comme vous vous en apercevrez, cette lettre est commencée depuis plusieurs jours ; cela veut dire

que j'ai bien peu de temps à consacrer à la correspondance. Outre l'étude de l'Arabe, qui prend une partie considérable de ma journée, et l'exercice de mes devoirs de prêtre, j'ai aussi à m'occuper de l'administration de la maison et de la correspondance anglaise ; de sorte que, si je veux écrire des lettres privées, il me faut le faire le soir ou pendant le peu de récréation que nous avons le midi. Je termine en me recommandant à vos prières : demandez au bon Dieu qu'il me fasse la grâce de faire toujours, en tout et partout, sa sainte volonté. Je ne sais pas si nous nous reverrons en ce monde, mais nous nous reverrons dans un monde meilleur et pour ne plus nous séparer.

Adieu ! courage ! au revoir dans le beau ciel où vous donne rendez-vous le plus affectionné de vos enfants.

A. BOUCHARD, Ptre,
Missionnaire Apostolique.

Madame Lebel très âgée ne pouvait pas écrire. J'étais alors à la Rivière-Ouelle, ma paroisse natale, et cette bonne dame me fit lire cette lettre qu'elle venait de recevoir et me pria d'y répondre à sa

place. Je n'avais jamais vu son petit-fils, le Père Bouchard, et j'ignorais même son existence. Je lui répondis de mon mieux, bien honoré d'entrer en correspondance avec un co-paroissien missionnaire. Et depuis lors nos rapports n'ont pas cessé, toujours marqués au coin de l'amitié la plus sincère. Que de lettres intéressantes j'ai eu le bonheur de recevoir de lui ! Que d'agréables et joyeuses conversations nous avons eues plus tard ! Que de voyages nous avons faits ensemble ! La mort qui brise tout, pouvait seule mettre fin à ces aimables relations qui ont fait le charme de ma vie et qui me laisseront au cœur les plus touchants souvenirs. C'est la mort aussi qui, je l'espère, pourra me rendre un jour le bon ami que j'ai perdu.

Le R. P. Bouchard partit au mois de novembre 1879 pour l'Afrique Centrale. Ici ma tâche devient facile, car je ne puis mieux faire que de reproduire ses lettres, qui racontent son voyage et ensuite la vie qu'il mena dans les différents postes qui lui furent confiés.

Khartoum, 28 juin 1880.

Au mois de novembre dernier, je me suis mis en route pour la terre de feu. Après six semaines d'un voyage bien pénible, je suis arrivé à Khartoum, capitale du Soudan et résidence principale de notre mission, qui est tout simplement deux fois plus grande que l'Europe, et contient 100,000,000 de nègres. Il est impossible de se faire une idée des privations et des dangers auxquels nous sommes exposés dans ces voyages à travers le Soudan, surtout durant la traversée du fameux désert des Biskaris, de Souakim à Berber. Nous avons mis quinze jours à traverser le terrible désert, perchés sur ces affreuses bêtes qui s'appellent chameaux, et brûlés par un soleil de feu. Imaginez que dans ces quinze jours nous avons trouvé de l'eau trois fois. Je dis de l'eau, car je ne connais pas de nom pour qualifier cet affreux liquide vert rempli de grenouilles et de bêtes immondes. Outre le courage qu'il faut pour ingurgiter cette liqueur dégoûtante, il y a à compter avec les douleurs atroces qu'elle cause. C'est à se rouler sur le sable du désert ; jamais de ma vie je n'ai tant souffert, cela dépasse toute imagination.

Nous avions avec nous six religieuses ; Dieu seul connait les sacrifices de ces âmes courageuses au milieu des maux qui nous accablaient. En voici une preuve. Un jour que nous étions au beau milieu du désert, sans jamais apercevoir la moindre petite plante qui pût nous donner un peu d'ombre, une des religieuses perdit connaissance sur son chameau. Aussitôt je fis arrêter la caravane et agenouiller le chameau qui portait la pauvre malade. Au moyen de caisses et de couvertures, nous parvînmes à faire un peu d'ombre pour soulager cette pauvre sœur que je crus mourante. Nous étions tous là, la regardant se débattre sur le sable, pleurant toutes les larmes de notre âme. Elle reprit pourtant vigueur et nous voyant dans l'affliction elle dit : " Vous perdez votre temps si vous pleurez pour moi ; je ne me tourmente pas le moins du monde ; que la volonté de Dieu soit faite !" Puis elle demanda un peu d'eau. Comme le cœur me faisait mal, lorsque je me vis obligé de lui dire que nous n'en avions pas même une goutte, car le chamelier que j'avais envoyé en avant pour prendre de l'eau, ne devait revenir que le matin du jour suivant, et il n'était que trois heures de l'après-midi. La bonne religieuse

répondit alors : " Ne vous tourmentez pas ; Notre Seigneur n'a pas eu d'eau sur la croix pour étancher sa soif ; ce n'est que justice que je souffre un peu pour lui. " Elle demanda ensuite à se confesser, et après avoir reçu l'absolution, elle me fit ses recommandations pour sa bonne mère. J'étais là sur le sable, assis près d'elle, le cœur navré de douleur et admirant tant de courage et de vertu. Enfin Dieu entendit les prières que nous lui adressâmes pour notre pauvre religieuse, et le lendemain elle était en état de continuer le voyage.

Nous n'étions plus qu'à trois jours de Khartoum, où nous attendaient tous les missionnaires. Nous étions si joyeux d'arriver après un voyage long et pénible, que nous ne nous doutions pas que Dieu allait nous imposer un nouveau sacrifice. Le dimanche, 28 décembre, un de nos pères,—car nous étions trois prêtres dans la caravane,—jeune homme de vingt-cinq ans à peine, d'une vertu et d'un talent à toute épreuve, s'était avisé à notre insu de prendre un bain dans le fleuve, notre barque étant arrêtée par le vent contraire. J'étais sous la *recouba* (espèce de chambre) occupé à réciter mon bréviaire, lorsque j'entendis crier : le père Victor est à l'eau ! D'un bond je

fus dehors, et n'eus que juste le temps de donner la sainte absolution à ce bon père que j'aimais tant, et que je vis disparaître emporté par un des énormes crocodiles dont le Nil est rempli. Je laisse à votre imagination de se faire une idée de ma douleur. Mon Dieu que votre sainte volonté soit faite, mais pardonnez-moi si je suis tenté de dire que le cœur fait trop mal

Nous étions quinze de notre caravane dont j'étais le supérieur : trois prêtres, six frères coadjuteurs et six religieuses.

Depuis six mois à peine que nous sommes arrivés dans le Soudan, un prêtre, deux frères et deux religieuses ont reçu la récompense céleste. Dieu sait combien il en restera après la saison des fièvres qui va commencer le mois prochain. Malgré tous les dangers, je ne me trouble pas le moins du monde, ma vie est si peu précieuse que ce ne sera pas une grande perte pour la mission. J'ai déjà choisi l'endroit du cimetière où je désire être enterré, à côté d'un père, mon ancien supérieur à Vérone, et qui, à peine arrivé ici, est mort de la fièvre dont presque tous les européens meurent au Soudan. Nous

allons voir maintenant ce qu'elle va faire à l'égard des canadiens. J'espère surmonter tous les périls du climat du Soudan, car je me sens toujours fort, et me suis fait sans peine à la nourriture du pays, à laquelle les étrangers ont tant de misère à s'habituer. Trois jours après mon arrivée, je ne me rappelais plus d'avoir été dans l'habitude de manger du pain, et maintenant je ne ferais pas un pas pour m'en procurer. Voilà six mois que je m'en passe, et je me porte aussi bien que les négociants de Khartoum, qui font venir du Caire un pain qui arrive ici aussi dur que la pierre, et qui se vend au poids de l'or. On croira peut-être que les missionnaires du Soudan sont des hommes extraordinaires ou des saints pour faire de tels sacrifices. Malheureusement nous sommes obligés de dire que les hommes du monde en font plus pour un peu d'or que pour Dieu. Si comme moi on était témoin du nombre d'européens qui meurent ici, on verrait combien la soif de l'or est une terrible maladie. La semaine dernière, j'ai été appelé trois fois auprès d'européens frappés de la fièvre pestilentielle. Un seul a eu le temps de se confesser et de recevoir l'absolu-

tion, les deux autres sont morts francs-maçons et ennemis jurés du catholicisme.

Prions beaucoup pour la conversion des habitants de l'Afrique. Hélas ! combien de missionnaires y laisseront leurs os, avant que cette conversion soit opérée ! Le récit des faits de notre mission étant de nature à intéresser mes compatriotes, j'ai résolu de les tenir au courant de ce qui s'y passe, leur donnant des détails sur les mœurs et coutumes des différentes tribus avec lesquelles je suis journellement en rapport, et sur leurs traditions plus au moins extravagantes. Je pourrais aussi faire une histoire de l'esclavage en ce pays barbare. J'ai pensé qu'en publiant ces lettres dans un journal de Québec, ce serait un excellent moyen d'avoir le chemin du cœur et de la bourse de quelques personnes charitables, qui se feraient des trésors de mérites, en donnant ainsi à notre pauvre mission les moyens de racheter quelques esclaves, et de faire venir de nouveaux ouvriers pour travailler à la vigne du Seigneur. (1) J'ai un confrère autrichien

1 La Propagation de la Foi à Québec envoya par mon entremise des sommes assez importantes pour les missions de l'Afrique Centrale. (L'auteur.)

qui, sans être un écrivain brillant, fait publier une relation dans son pays, et reçoit des sommes considérables pour se maintenir lui et un bon nombre de noirs qu'il a rachetés. Il espère, l'année prochaine, pouvoir bâtir une chapelle.

A. Bouchard, prêtre,
Missionnaire-Apostolique.

Voici maintenant la belle lettre que le Père Bouchard adressa à Mgr l'archevêque de Québec, quelques mois après, le 8 septembre 1880.

Monseigneur,

Le zèle de Votre Grandeur pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, l'intérêt que vous portez aux missions et surtout le souvenir bien précieux de vos bontés pour moi, semblent excuser la liberté que je prends de venir vous déranger dans vos nombreuses occupations. Bien des fois, j'ai pris la résolution de vous écrire, mais j'ai toujours été retenu par la crainte d'être importun. Il est probable que je garderais encore le silence, si je n'avais à entretenir Votre Grandeur d'un sujet plus intéressant que ma pauvre personne : je veux dire de la mission de l'Afrique Centrale à laquelle vous portez

tant d'intérêt. Voilà huit mois que je suis dans cette vigne stérile et désolée, que le divin Vigneron daigne protéger et qu'il veut sauver, puisqu'il envoie des ouvriers qui travailleront de leur mieux à lui faire porter du fruit. L'on m'avait dit que c'était une mission difficile, mais j'étais loin de me faire une juste idée des nombreux obstacles qui s'opposent à la conversion de la pauvre Afrique. L'un de ces obstacles est l'esclavage que l'on dit pourtant ne plus exister. Il est bien vrai que la traite des noirs ne se fait plus publiquement, mais elle se fait en secret. La preuve, c'est qu'ici, à Khartoum, résidence du gouverneur général du Soudan, nous pourrions acheter des centaines d'enfants. Malheureusement notre pauvreté ne nous permet pas d'en acheter un grand nombre.

De plus, chacun est libre de garder autant d'esclaves qu'il lui plait et de les traiter de la manière la plus indigne. Or si, sous les yeux du gouvernement, les noirs sont ainsi traités, l'on peut se faire une idée de leur condition dans les endroits plus reculés, où il n'existe pas plus de loi que de morale. La dégradation des nègres surpasse tout ce qu'on peut imaginer : ils sont plongés dans les vices les

plus honteux et ils n'ont pas la moindre idée de pudeur. Les missionnaires espèrent peu des adultes. Leur espérance repose sur les enfants qu'il faut presque toujours acheter ; alors on peut les élever à la mission, en faire de bons chrétiens, ensuite les marier entre eux, et les éloigner de tout contact dangereux, surtout de celui des Musulmans.

La mission possède à El-Obeid, capitale du Cordofan, une colonie agricole à quelques heures de la ville ; cette colonie est exclusivement composée de chrétiens élevés à la mission. Il y a déjà un bon nombre de familles qui, par leur conduite exemplaire, font la joie des missionnaires et donnent de grandes espérances pour l'avenir. Parmi les difficultés qui nous environnent, il faut mentionner celle de voyager dans le pays : ce qui ne peut se faire qu'à grands frais, avec beaucoup de danger et de fatigues énormes. Ajoutez le climat, qui est meurtrier pour les européens.

Lorsque je suis arrivé ici, il y a huit mois, nous étions quinze de notre caravane ; nous ne sommes plus que dix ! Un prêtre est mort pendant le voyage, deux religieuses sont mortes au Cordofan et deux

frères convers ici à Khartoum. Les autres sont plus ou moins indisposés. Je suis le seul qui aie joui d'une excellente santé. Pourtant je puis assurer Votre Grandeur que si je manque à la besogne, la besogne ne me manque pas. Monseigneur Comboni, notre évêque, doit venir prochainement d'Europe, où il est allé pour recruter des missionnaires et des secours d'argent. Sa Grandeur est déterminée à pénétrer jusqu'aux limites de son immense vicariat, mais Elle veut concentrer ses forces dans l'intérieur. Gebel Nouba sera le centre de ses opérations. Nos missionnaires de cet endroit ont déjà obtenu de magnifiques résultats.

Il n'y a pas de musulmans à Nouba ni dans l'intérieur, de sorte que les noirs, ne subissant pas leur pernicieuse influence, sont mieux disposés à recevoir les lumières de l'évangile. Ils sont aussi plus simples et biens moins vicieux que ceux de Khartoum et du Cordofan. Nous avons déjà expédié à Nouba un bon nombre d'enfants, surtout les plus âgés, et une bonne partie de notre matériel. Khartoum et El-Obeid seront de simples stations. Le climat de Nouba est plus supportable que celui d'ici et du Cordofan. Tout porte à croire que la moisson sera

abondante dans l'intérieur. Espérons que Dieu se laissera toucher par les efforts et les sacrifices des missionnaires, et par les prières que l'on fera pour eux, et qu'il aura pitié de la malheureuse Afrique !

La mission est bien difficile et les croix ne font pas défaut, mais il y a aussi de bien douces consolations. Pour ma part, je suis heureux et je ne vois pas au monde une position plus belle que la mienne. Ce serait une exagération de dire que nous avons tout à souhait et que nous ne souffrons pas un peu, et même beaucoup quelquefois ; mais le bonheur de travailler pour Dieu et pour le salut des âmes fait, sinon oublier les souffrances, du moins les endurer courageusement. La chaleur est grande sans doute, mais elle n'énerve pas comme les chaleurs du Canada : elle n'ôte pas l'appétit ; malheureusement elle n'apporte pas les provisions, ce qui la ferait trouver si aimable ! Ici à Khartoum, comme je l'ai déjà dit à Votre Grandeur, il y a peu à faire parmi les adultes ; mais nous donnons nos soins aux enfants et nous les baptisons lorsqu'ils sont en danger de mort. Pour ma part, j'en ai déjà envoyé quelques-uns au ciel. Le jour de l'Assomption, j'ai aussi baptisé une pauvre esclave qui est morte une heure après. Nous

avons quelquefois des cas bien extraordinaires et bien consolants. Ce n'est pas sans difficulté ni sans user d'industrie, que nous pouvons parvenir jusqu'aux enfants qui sont en danger de mort : quelquefois c'est sous prétexte de porter des médecines, mais généralement c'est au prix de bagatelles qui plaisent aux noirs, qui ne sont que de grands enfants. La moindre babiole a pour eux beaucoup plus d'éloquence que le plus beau discours.

Pour me procurer ces bagatelles qui me donnent entrée chez les noirs, je n'ai que l'argent des messes, et malheureusement, depuis quelque temps, nous avons bien peu d'intentions de messes à la mission, de sorte que sous peu il ne me restera pas un seul sou. N'ayant aucun parent en état de me venir en aide, et ne sachant que faire, j'ose m'adresser à Votre Grandeur pour obtenir quelques intentions de messes, si vous en avez à votre disposition. Je désirerais bien acheter au moins un petit nègre, mais il me faut cent cinquante francs pour un enfant de cinq à six ans. Cent cinquante francs pour moi, c'est une somme énorme, et Dieu sait si jamais je pourrai parvenir à la réaliser. Le moyen de faire parvenir un peu d'argent ici est facile : il n'y aurait

qu'à mettre des billets de banque française ou anglaise dans une lettre recommandée. Il y a ici un marchand français qui me changerait ces billets pour de la monnaie du pays et n'exigerait que très peu d'escompte, car il est grand ami de la mission. Soyez certain, Monseigneur, que je n'aurais pas le courage d'implorer la charité, si un seul sou devait être employé pour mon usage personnel.

J'ai toujours été pauvre et par conséquent accoutumé à me contenter de peu ; de plus, jouissant d'une bonne santé, ce serait très mal de ma part de prétendre à plus qu'au strict nécessaire. J'espère que Votre Grandeur voudra bien me pardonner mon importunité, en considération de cette œuvre sublime dont le but est d'envoyer au ciel de petits anges, qui obtiendront les grâces les plus précieuses pour ceux qui auront contribué à leur bonheur éternel. Si ma reconnaissance pouvait compter pour quelque chose, je pourrais dire à Votre Grandeur qu'elle sera bien grande et durera autant que ma vie, et au-delà de la tombe, si Dieu me fait miséricorde.

Permettez-moi, Monseigneur, de vous offrir trois

phothographies ; une représente les missionnaires de Khartoum, le révérend Père Bonomi, Vicaire-Général, le bon Père Antoine, Africain et élève de la Propagande, et votre serviteur, avec ce qui nous reste du grand nombre d'enfants que nous avions sous nos soins ; l'autre, des religieuses avec leurs élèves ; la troisième enfin vous montrera la partie de la maison qui nous sert d'église et de sacristie. Ces photographies m'ont été données par un artiste qui est ici à Khartoum.

J'ose, Monseigneur, recommander à vos saintes prières la mission de l'Afrique Centrale, ses missionnaires, et en particulier celui qui a été le diocésain de Votre Grandeur et qui a été déjà l'objet de ses bontés.

A. Bouchard, Ptre,

Missionnaire-Apostolique.

Mission Catholique.

Khartoum, Nubie Supérieure, Afrique (via Egypte.)

Khartoum, 6 mai 1881.

M. H. Têtu, Ptre, Aumonier,

Archevêché de Québec, Canada.

Révérend et bien cher Monsieur,

Dans ma dernière lettre, je vous disais que je vous écrirais longuement par le prochain courrier. C'était bien mon intention, mais le missionnaire propose et les circonstances disposent. Il ne faut pas m'en vouloir, car si vous saviez ce que c'est que la vie du missionnaire de l'Afrique Centrale, vous seriez tout surpris que l'on trouve le temps d'écrire, surtout le pauvre malheureux supérieur qui ne sait vraiment pas où donner la tête. Comme je vous l'ai dit dans ma dernière, j'ai reçu l'argent de la Propagation de la Foi du Canada. Je me suis empressé de le faire savoir à notre évêque, Monseigneur Comboni, qui se trouve en ce moment au Cordofan, en visite de son immense vicariat. Sa Grandeur, je suis bien triste de le dire, n'est pas très bien ; sa dernière lettre me disait qu'il n'avait jamais autant souffert en Afrique par suite du manque d'eau. Les secours de mes bien-aimés compatriotes sont arrivés bien à propos, car dans le moment nos mission-

naires meurent de soif au Cordofan et il faut beaucoup d'argent pour avoir un peu d'eau. Ici, à Khartoum, nous avons au moins l'eau en abondance ; ce qui me fait plus de peine, c'est de voir souffrir notre évêque et vénéré père et de ne pas pouvoir partager ses souffrances ; c'est là une croix bien lourde. S'il m'était donné de me transporter sur les rives du beau Saint-Laurent, si je pouvais me faire entendre de mes bien-aimés compatriotes, je crois que le bon Dieu me ferait la grâce de toucher les cœurs en faveur de la malheureuse Afrique Centrale et de ses missionnaires, qui n'ont pas même un peu d'eau pour étancher leur soif. Si l'on savait ce que c'est que la soif sous le brûlant soleil de l'Afrique, je suis certain que les secours nous arriveraient en abondance.

Dans ma dernière lettre, je disais à notre évêque que je comptais sur mon pays. Je ne crois pas avoir été téméraire, car je connais mes compatriotes et je suis certain qu'avant longtemps les missionnaires et les noirs de l'Afrique Centrale auront éprouvé leur inépuisable charité, et élèveront vers le ciel leurs mains suppliantes, pour demander à Dieu de bénir ce noble pays, dont le souvenir fait battre d'un

légitime orgueil le cœur de ses enfants, dans n'importe quelle partie du monde Dieu et le devoir les appellent. Je vous envoie une lettre de notre évêque adressée aux Canadiens (1) ; elle vous fera connaître mieux que je ne pourrais le faire, la triste position de nos frères du Cordofan. Je vous prie de la publier dans vos belles *Annales*, si elle arrive à temps. Monseigneur, notre évêque, m'a dit bien des fois : fais donc venir des prêtres canadiens à notre secours. Hélas ! que puis-je faire ? Qu'ai-je à promettre, sinon des souffrances indicibles avec la perspective d'une mort plus ou moins prompte sous le soleil brûlant de l'inhospitalière Afrique Centrale ! La pensée de voir ici des prêtres canadiens fait battre mon pauvre cœur d'une bien douce joie. On a beau avoir tout sacrifié et être prêt à donner sa vie à chaque instant, au souvenir de la patrie, un enfant du Canada sent son cœur battre de joie et ses yeux sont inondés de bien douces larmes. Ne croyez pas, bien cher monsieur, que je regrette le peu que j'ai fait pour Dieu. Nous avons sans doute des

1 Voir cette lettre à l'appendice.

souffrances, mais nous avons aussi de bien précieuses consolations. Quand, le soir, le missionnaire rentre brisé de fatigues et mourant de faim et de soif, s'il vous était donné de voir la joie céleste qui brille dans ses yeux, vous verriez que son âme est inondée de bonheur ; si vous lui demandiez ce qui le soutient, il vous répondrait qu'il vient d'ouvrir le ciel à des pauvres petits noirs qui, sans lui, n'auraient jamais connu Dieu et qui, maintenant au nombre des anges, prient pour lui. Après une telle journée, le missionnaire ne s'occupe pas si son lit est la terre recouverte d'une natte ou non ; il s'endort d'un sommeil bien doux, et, le jour suivant, il recommence sa rude vie jusqu'à ce que le bon Maître dise : c'est assez, viens te reposer, viens jouir de l'éternité de bonheur promise à ceux qui ont tout laissé pour me suivre. Alors ce soldat du Christ s'endort du sommeil du juste, les missionnaires vont en pleurant déposer dans l'humble cimetière de la mission ce pauvre corps qui, un jour, se relèvera brillant de gloire et d'immortalité.

Vous pourrez dire au bon Monsieur (1) qui a pro-

1. M. Lagacé, principal de l'Ecole Normale.

mis cent-cinquante francs pour acheter un enfant noir, que j'ai déjà trouvé un beau petit nègre très intelligent et qui promet beaucoup. Il a douze ans et s'appelle Farage, ce qui veut dire *vide*. C'est bien vrai, il est vide de la grâce de Dieu, mais bientôt il sera chrétien ; et, comme le désire son généreux libérateur, il portera le nom de Pierre et, je n'en doute pas, il sera un excellent chrétien. Je vais faire mon possible pour envoyer la photographie du petit à son généreux libérateur. Combien de personnes au Canada trouveraient trente piastres par an, sans se priver du nécessaire, afin de racheter un enfant nègre ! Combien de dames, dans mon pays, dépensent pour une seule soirée plus qu'il ne faudrait pour tarir bien des larmes et sauver bien des âmes ! Quelle consolation sur leur lit de mort, si elles pouvaient dire à Dieu : je me suis privée des joies éphémères de ce monde pour procurer votre gloire ; maintenant, Seigneur, assistez-moi. Dieu qui ne se laisse pas vaincre en générosité, enverrait ses petits anges pour les conduire au séjour du bonheur et de la gloire pour toute l'éternité.

Pardon, mon cher Monsieur, si je vous attriste par le récit des souffrances des pauvres noirs de

l'Afrique Centrale. La bouche parle de l'abondance du cœur et c'est un besoin irrésistible de s'ouvrir quelquefois.

Je suis obligé de terminer, car la nuit est très avancée et je n'ai plus d'huile dans ma lampe, je suis obligé de tirer la mèche à chaque instant. Je vais, avant de m'étendre sur ma natte, adresser au bon Dieu une prière pour vous et pour tous nos autres bienfaiteurs du beau Canada ; et pendant quelques heures, je vais oublier les contrariétés qui m'attendent à mon réveil.

Priez et faites prier pour la pauvre Afrique Centrale, pour ses missionnaires et en particulier pour votre humble et reconnaissant serviteur.

A. BOUCHARD, Ptre, Miss. Apost.

AUTRE LETTRE DU MÊME AU MÊME.

Khartoum, 2 août 1881.

Révérend et bien cher Monsieur,

Je profite du premier courrier pour venir vous remercier de votre honorée lettre et des trois billets inclus.

En attendant que je puisse trouver un moment pour écrire à M. Lagacé et pour le remercier de sa charité, je vous prie de lui présenter mes respects et mes sentiments de la plus vive reconnaissance, et aussi ceux du petit nègre qui lui doit la liberté du corps et de l'âme. Comme je crois vous l'avoir dit déjà, j'ai trouvé un charmant petit noir, voilà déjà assez longtemps. Il est très intelligent et surtout très bon et très reconnaissant. J'espère qu'il sera baptisé bientôt, et bien entendu qu'il portera le nom de Pierre. (1)

Il n'y avait que trois jours que j'avais appris la triste nouvelle du désastre de Québec. (2) Votre bonne lettre m'a un peu consolé, car ce n'est pas aussi considérable que ce que l'on m'avait dit ; il ne s'agissait rien moins que de la destruction entière de la haute-ville. Je me dcutais bien qu'il y avait de l'exagération, car l'on disait qu'il y avait soixante-trois églises de détruites. Je ne connais pas beaucoup Québec, mais il me semble qu'il n'y a pas soixante-trois églises dans la haute-ville seulement. Je n'aipas

1 Le nom de M. Lagacé (note de l'auteur).

2 Il s'agit de l'incendie du faubourg Saint-Jean, le 9 juin 1881.

besoin de vous dire que je partage la juste douleur de mes compatriotes si éprouvés.

Comme il est probable que l'on fera des loteries pour venir au secours de tant d'infortunés, j'ai pensé que vous voudrez bien recevoir de moi un objet sans valeur sans doute, mais c'est tout ce que j'ai : c'est une tabatière en argent dont un grand du pays m'a fait cadeau. Comme je vous l'ai dit, c'est un objet de peu de valeur, mais venant d'un pays sauvage où les arts et métiers sont inconnus, l'on sera curieux de voir le travail des noirs du Soudan. Je suis certain que, même au Canada, si l'on n'avait pas plus d'outils et d'instruments qu'en ont nos nègres, l'on serait embarrassé d'en faire autant. Je vous enverrai cette tabatière par le prochain courrier.

Vous devez avoir reçu une relation de notre évêque, Monseigneur Comboni, au sujet du manque d'eau au Cordofan. Il l'avait aussi envoyée aux Annales de la Propagation de la Foi, à Lyon. Monseigneur m'a aussi envoyé une longue relation au sujet d'une jeune fille blanche de la mission du Cordofan. Comme cette relation est en italien,

il m'a fallu beaucoup de temps pour la traduire, car j'ai si peu de loisir. J'ai envoyé une copie de cette relation à Lyon, et je me propose de vous en envoyer une aussitôt que possible. Dans le moment, je commence à aller mieux, mais pendant plus d'un mois, j'ai été assez gravement malade, contre mon habitude, de sorte que, forcément, j'ai négligé une quantité de travail qu'il me faut faire maintenant, et je ne suis pas fort comme autrefois ; et avec la chaleur affreuse que nous avons depuis quatre grands mois, il est bien difficile de reprendre des forces. Nous avons notre part de tribulations ici cette année : la santé laisse beaucoup à désirer ; nous avons tous été malades et, dans le moment, il n'y en a absolument qu'un seul qui se porte bien à la mission, c'est un frère récemment arrivé du Caire. Au Cordofan, les missionnaires ont souffert horriblement de la soif et ils ont été plus de trois mois sans pouvoir laver le linge. Vous imaginez ce qui en est résulté. Maintenant c'est la saison des pluies au Cordofan, les missionnaires respirent un peu. Monseigneur Comboni, notre évêque, est parti du Cordofan pour retourner à Khartoum ; voilà trois jours qu'il est en

voyage. S'il n'a pas d'accidents, il sera ici dans une douzaine de jours.

Monseigneur a fait un voyage très important ; il s'est avancé beaucoup dans l'intérieur du pays, jusqu'aux montagnes du Golfan, où il a ouvert une station ; il a fait une carte du pays, que personne n'avait encore visité. Après le retour de Sa Grandeur, je vous écrirai plus longuement. Si Dieu me donne la santé, je me propose de vous donner des détails sur les mœurs et coutumes des différentes tribus avec lesquelles je suis en rapport. J'ai bien la bonne volonté, mais les forces me manquent ; grâce à Dieu, le courage reste toujours le même.

Vous m'aviez demandé si M. Mazer, missionnaire dans l'Inde, était canadien-français ou irlandais Il me semble que j'ai oublié de répondre à cette question, je vais donc répondre aujourd'hui. M. Mazer est canadien-français, de Montréal, mais il a été élevé aux Etats-Unis, où ses parents avaient émigré lorsqu'il était tout petit. Si j'ai bonne mémoire, il a étudié au collège de Saint-Hyacinthe, une année ou deux. Il était à Mill-Hill depuis une année lorsque j'y suis arrivé, et nous avons été trois ans

ensemble. Je dois terminer, car les forces me font défaut ; quand j'ai écrit une heure, je suis épuisé de fatigue. Je me recommande à vos bonnes et saintes prières ; j'en ai tant besoin pour obtenir de Dieu la grâce de remplir fidèlement mes nombreux devoirs, et pour obtenir miséricorde quand il me faudra, peut-être bientôt, me présenter à son redoutable tribunal.

Croyez bien, cher monsieur, que je ne passe pas un jour sans demander à Dieu qu'il se charge de ma dette de reconnaissance envers vous, et qu'il nous réunisse dans le beau ciel ; ce n'est que là que vous connaîtrez toute la reconnaissance de votre humble serviteur.

A. Bouchard, Ptre, Miss. Apost.

CHAPITRE TROISIÈME

—

Description de Khartoum.—Traits édifiants.—Lettres du R. P. Bouchard.—Mort de Mgr Comboni.—Le R. P. Bouchard à Rome.—Il refuse l'épiscopat.—Voyage en France.—Quête à Notre-Dame des Victoires.—La comtesse de Villeneuve.—Retour à Vérone.

La ville de Khartoum, où résidait notre missionnaire canadien, est au confluent de deux grands fleuves de l'Afrique: le Nil Blanc et le Nil Bleu. Fondée en 1823, elle prit, grâce à son heureuse situation, un développement rapide, et à l'époque où nous en sommes, elle comptait à peu près 60,000 âmes. Elle n'avait de remarquable que ses jardins: ses maisons étaient mal bâties, ses rues sales. Sa population était composée de Turcs, d'Arabes, de nègres, de Juifs, de Grecs, de Coptes et d'Egyptiens, sans compter les Européens de divers pays qui se trouvaient là pour exercer le commerce.

La mission catholique y avait une bonne église, une maison avec un grand jardin pour les religieux,

et un couvent de trois cent soixante-et-neuf pieds de longueur, où étaient installées les sœurs de Saint-Joseph ; c'était Mgr Comboni qui l'avait bâti au moyen des aumônes de bienfaiteurs d'Europe, notamment de l'empereur et de l'impératrice d'Autriche et de quelques princes de la même cour.

A part les principales missions que nous avons déjà nommées, les missionnaires avaient réussi à former deux villages chrétiens, peuplés par les enfants qui avaient été rachetés de l'esclavage et qui avaient été élevés par les soins des religieux et des religieuses.

" Un jour, raconte le Père Bouchard, que j'étais allé visiter les chrétiens d'un village un peu éloigné de ma station, nos enfants (ceux de Khartoum) restèrent seuls presque toute une journée. L'un deux, *beau parleur* (il y en a partout, même en Nigritie,) fit un superbe discours à ses compagnons. Il leur dit :

"—Mes amis, nous sommes entourés de musulmans et de païens ; qui sait si un jour nous n'aurons pas à souffrir le martyre ? et si nous ne sommes pas habitués à souffrir, nous aurions peut-être le mal-

heur d'apostasier. Si vous le voulez, nous allons voir si nous pouvons souffrir sans nous plaindre. Je propose que chacun se brûle le bras avec un fer rouge.

" L'orateur fut applaudi à outrance, et lui-même, comme chef, se fit cinq brûlures horribles au bras gauche. Tous, jusqu'aux plus petits, en firent autant. Lorsque j'arrivai le soir et que je vis cela, je les repris sévèrement de leur zèle indiscret, mais en moi-même j'admirai leur courage !

" Un autre de nos jeunes noirs, que nous appellions Alphonse, racheté par nous à l'âge de 7 ans, au nom de la Sainte-Enfance, nous donnait par sa piété exemplaire les plus belles espérances. Lorsqu'il fut en âge d'apprendre un métier, il choisit celui de forgeron. En peu de temps, il devint très habile, et comme il était laborieux, il apprit encore le métier de menuisier. Il rendait de grands services à la mission.

" Arrivé à l'âge de 17 ans, il demanda à se marier, et choisit sa compagne parmi nos jeunes chrétiennes ; tous deux se préparèrent à recevoir le sacrement de mariage par une retraite de huit

jours. Peu de temps après le mariage, il partit avec sa femme pour El-Obéid, capitale du Cordofan. Le supérieur de cette station le demandait pour aider à la construction de la plus grande et de la plus belle église qu'on ait érigée dans cette partie de l'Afrique. Il est impossible de dire ce que ce jeune chrétien a fait pour cette église ; c'est merveilleux de voir la puissance de l'esprit de foi sur un noble cœur. A peine l'église était-elle achevée, que le bon Alphonse fut pris de la fièvre. Il appela son confesseur et, après lui avoir fait sa confession générale, il reçut la sainte communion avec tant de ferveur, que le missionnaire en pleurait d'attendrissement. Vers le soir, le jeune homme sentit que le moment suprême était arrivé. Il se fit apporter son enfant qui avait six mois environ. Il le prit dans ses bras, le bénit et, s'adressant au supérieur de la mission, il lui dit : " Père, je vais mourir : dans peu de temps, je serai devant Dieu qui, je l'espère, me fera miséricorde. Voici mon enfant, je te le confie. Fais-en un bon chrétien, apprends-lui à bien vivre afin qu'il sache bien mourir. Veille aussi sur ma compagne : elle est jeune, mais elle est bonne. Au ciel je prierai pour vous tous et pour l'œuvre du pays des blancs

qui m'a délivré de l'esclavage et m'a fait enfant de Dieu, de Dieu que je vais voir et aimer pour l'éternité. Maintenant le monde n'existe plus pour moi." Prenant alors son enfant et le rendant à sa femme' il dit à cette dernière : "Retire-toi avec notre cher enfant, je ne veux plus m'occuper que de Dieu." La jeune femme se retira en pleurant, et le missionnaire donna l'Extrême-Onction au moribond ; quelques instants après, ce parfait chrétien rendait sa belle âme à son Créateur.

" Je l'ai bien pleuré, mais j'ai la douce confiance qu'il est maintenant au ciel. "

Les' lettres que nous allons citer maintenant ici, vont nous montrer à quelles épreuves fut soumise cette infortunée mission du Soudan, et on verra par une lettre de Mgr Comboni, écrite un mois avant sa mort, que le P. Bouchard n'exagérait en rien dans sa correspondance. Supérieur de la principale mission, celle de Khartoum, il voyait en même temps son travail augmenter et la responsabilité lui peser davantage sur les épaules.

Khartoum, 20 août 1881.

Révérend M. H. Têtu, Ptre,
Archevêché de Québec, Canada.

Révérend et bien cher Monsieur,

Pour le coup, vous allez dire qu'il ne faut pas se fier à la parole des missionnaires. Vous avez raison, mais si vous connaissiez bien la vie des missionnaires d'Afrique, vous verriez qu'ils n'ont pas toujours tort en ne remplissant pas leurs promesses. Au moment où je me disposais à vous écrire, le gouverneur-général du Soudan me faisait savoir qu'il mettait un bateau à vapeur à ma disposition pour me conduire à la rencontre de notre digne évêque, Monseigneur Comboni, qui, revenant du Cordofan, devait, après dix jours de marche dans le désert, arriver à Torrael-Gader sur le fleuve blanc, à environ cinq lieues de Khartoum. Je profitai de l'offre généreuse du gouverneur, ce qui me permit de me reposer et de changer d'air ; ce n'était pas sans un grand besoin, je vous assure. Un de mes compagnons était gravement malade ; je l'amenai avec moi et, après avoir attendu pendant trois jours à Torrael-Gader, nous vîmes arriver

Monseigneur Comboni, épuisé de fatigue, après le voyage vraiment désastreux qu'il venait de faire. Depuis mon retour à Khartoum, j'ai été tellement surchargé d'occupations, que je n'ai pas trouvé un seul moment pour vous écrire. Aujourd'hui même, je vous écris à bâtons rompus, et au milieu du vacarme affreux que font un grand nombre de noirs et d'Arabes qui travaillent devant ma porte.

Monseigneur Comboni me dit qu'aussitôt qu'il sera mieux il vous écrira une longue lettre. Moi-même je voulais vous envoyer certains détails sur la vie que l'on mène au Soudan, mais je dois y renoncer pour le moment ; car, outre mes devoirs multiples, je suis jour et nuit constamment au chevet du pauvre confrère que j'avais amené avec moi, et qui, loin de se rétablir, s'en va rapidement à la mort. Un miracle seul pourrait le sauver ; nous le demandons avec larmes au Dieu de toute miséricorde, afin qu'il nous épargne la perte la plus douloureuse qu'il nous soit possible de faire en ce moment. Le cher malade est le plus saint et le plus habile missionnaire que j'aie connu : rempli de talents, dans une année, il a appris presque parfaitement

l'arabe, chose qui ne s'est jamais vue. Chacun de nous serait heureux de mourir à sa place.

J'espérais qu'un autre supérieur serait nommé à Khartoum, mais mon espoir a été trompé et il me faut encore porter ce fardeau trop lourd pour mes faibles épaules. Que la volonté de Dieu soit faite ! Je ferai mon possible, et Dieu fera le reste et même le tout. Nous sommes peu nombreux et nous écrasons sous le fardeau. Si vous connaissiez quelques-uns de vos confrères qui eussent la vocation de missionnaires, vous nous rendriez un grand service en les dirigeant ici ; vous pouvez leur promettre bien des souffrances, mais aussi de bien douces consolations. L'ouvrage ne leur manquera pas : il y a ici plus de cent millions d'âmes à convertir et à conduire au ciel. Quelle belle moisson ! O mon Dieu, envoyez-nous des ouvriers pour travailler à votre vigne.

Je vous envoie la tabatière que je vous ai promise dans ma dernière lettre ; ne considérez pas, je vous prie, la valeur de l'objet offert, mais le cœur de celui qui le donne. Je suis forcé à regret de ter-

miner, car le courrier doit partir dans quelques instants.

Je me recommande à vos prières ; soyez assuré que, chaque jour, je prie Dieu de vous combler de ses plus abondantes bénédictions.

Votre reconnaissant serviteur,

A. Bouchard, Ptre,

Miss. Apost.

LETTRE QUE MONSEIGNEUR COMBONI ECRIVAIT UN MOIS AVANT SA MORT.

Khartoum, 30 août 1881.

...J'aurais bien des choses à écrire sur cette mission de l'Afrique Centrale, mais je n'en ai pas le temps et je passe maintenant par de bien cruelles épreuves. Il y a quelques jours, nous avons célébré la messe et l'office des morts pour un de mes missionnaires, Mathieu Moran, Polonnais, que j'avais moi-même élevé au sacerdoce. Le catafalque n'était pas encore enlevé, que j'apprenais la mort d'un autre de mes missionnaires, Antonio Dabale, que j'avais acheté en Orient, en 1861, et qui avait été

élève de la Propagande. Il venait de succomber aux fièvres typhoïdes dans la capitale du Kordofan. Hier matin nous célébrions encore l'office et la messe *de requiem*, quand une dépêche arriva, m'annonçant la mort de Sœur Maria Colpo, de mon institut de Maltes, un peu au delà du Cordofan. Elle est morte comme une sainte et comme une héroïne, s'en allant avec joie et bonheur aux noces de l'Agneau. Qu'allons-nous devenir ?

Eh bien ! ce matin, j'ai ordonné de laisser le catafalque dans l'église, car je m'attends à d'autres baisers venant de la main aimante de Jésus, qui montre une plus grande sagesse en nous envoyant des croix qu'il n'en a montré en créant les cieux.

Au Cordofan, durant dix mois, j'ai dû dépenser entre quarante et cinquante francs par jour, à l'achat d'une eau sale pour empêcher les gens de mourir de soif. Cette année, pour la première fois depuis la création du monde, après trois mois de pluie, il n'y a pas une seule goutte d'eau dans les puits. O mon Jésus ! Quelle croix pour un évêque missionnaire ! Mon doux Jésus, nous n'avons pas assez de sagesse pour comprendre ces choses. Si nous pouvions sa-

voir pourquoi Dieu en agit ainsi avec nous ! Mais nous devons le bénir et le louer, parce que tout ce qu'il fait est véritablement bon.

Au milieu des sauvages tribus de la Nubie, qui ne connaissent d'autres modes pour leur costume que celle de nos premiers parents avant leur chute, j'ai lu et médité avec un grand bonheur la vie de sainte Angèle, publiée en 1871, et je l'ai fait lire, relire et relire encore à mes religieuses qui sont dans cette mission barbare. Jamais vie de sainte ne m'a si heureusement impressionné. Quelle généreuse et sublime charité ! Et comme l'auteur fait bien ressortir cette charité ! Sainte Angèle Mérici est un sublime modèle de charité pour les sœurs de charité. Je voudrais que tous les vicaires apostoliques et tous les missionnaires pussent lire cette vie admirable, afin d'apprendre à remplir leurs cœurs de ce feu sacré dont brûlait le cœur de Sainte Angèle Mérici...

† Daniel,

Evêque et Vic.-Apost. de l'Afrique Centrale.

LETTRE DU R. P. BOUCHARD.

Khartoum, 14 octobre 1881.

Révérend M H. Têtu, Ptre,

Archevêché de Québec, Canada.

Mon cher monsieur,

Je ne vous écris que quelques lignes pour vous annoncer tous les malheurs, toutes les tristesses qui sont venus fondre sur nous depuis ma dernière lettre. Dieu nous a éprouvés d'une manière terrible : en dix-sept jours nous avons perdu cinq membres de la mission, je me trompe, quatre membres et la tête. Imaginez, si vous le pouvez, que dans cet espace de temps, j'ai enterré un frère laïque, une religieuse, un missionnaire prêtre, un autre, vicaire général, et dix heures après avoir rendu les derniers devoirs à ce dernier, j'ai enterré l'Evêque et le père de tous nos missionnaires de l'Afrique Centrale. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une douleur plus grande pour un prêtre que celle d'enterrer son évêque. Tous les membres de la mission sont morts ou malades ; je suis le seul qui soit capable de marcher, et je ne sais si je pourrai le faire bien longtemps,

après toutes les fatigues et toutes les souffrances que j'ai subies. Voilà quinze nuits que je n'ai pas fermé l'œil, toujours entre les morts et les mourants. J'ai été éprouvé au point de laisser l'autel où je célébrais pour un mort, pour aller assister un autre confrère qui, une heure après, rendait le dernier soupir ! Priez, oh ! priez pour moi, car sans un secours de la divine Providence je vais succomber sous le poids de tant de sacrifices. Me voilà administrateur général de la mission, qui se trouve réduite à sept prêtres, dont trois presque hors de combat. Au moment où Monseigneur Comboni a été frappé comme par la foudre, il écrivait une lettre à Monseigneur l'Archevêque de Québec pour lui demander trois ou quatre prêtres. Miné par les fatigues et les épreuves de toutes sortes, il ne put résister à la maladie, et en huit heures tout fut fini ; il mourut dans mes bras, le dix du présent mois, à dix heures du soir. Je ne sais ce que nous allons devenir ; mais je crains que nous soyons obligés de nous retirer, si, comme il est plus que probable, la mission passe à d'autres mains. Je vous écrirai dès que j'aurai un moment à moi. En attendant, je vous demande le secours de vos prières pour nos chers

morts, et pour les malheureux qu'ils ont laissés dans les larmes. Priez surtout pour

Votre humble serviteur,

A. BOUCHARD, PTRE,
Miss.-Apost.

Il serait bien inutile de faire des commentaires sur cette lettre déchirante, et sur la mort de cet évêque dont la vie tout entière, on peut dire, avait été consacrée à la conversion des nègres. Il faut lire le récit des nombreux voyages qu'il fit de Souakim à Khartoum et de Khartoum à El-Obeid, à Delen et dans les montagnes de Nouba, pour avoir une idée des misères qu'il eut à endurer et des sacrifices qu'il eut à faire. Mgr Comboni mourut le 10 octobre. Toute la nuit, on entendit des gémissements dans Khartoum ; catholiques, schismatiques, musulmans, tous pleuraient la mort (1) de l'évêque des noirs.

---

1. Les *Annales de la Propagation de la Foi* de Lyon ont publié de plus longs détails sur la mort de cet admirable évêque, détails donnés également par le Père Bouchard. Ils ont été reproduits dans le 17ème numéro de nos Annales pour la Province de Québec.

Le 11 octobre, eurent lieu les funérailles de l'illustre défunt. Le gouverneur général, les consuls en uniformes et toutes les autorités de la ville y assistaient ; deux brigades de soldats rendaient les honneurs funèbres. La dépouille mortelle de Mgr Comboni fut descendue, après l'absoute, dans la chapelle mortuaire, où était déjà enseveli le Père Maximilien Ryllo, de la Compagnie de Jésus, premier provicaire apostolique de la Nigritie. (1846-1848)

La douleur fut grande à Vérone quand on apprit la mort de l'évêque missionnaire (1), et le cardinal de Canossa, son protecteur et son ami, lui chanta un service des plus solennels dans sa cathédrale.

Le R. P. Bouchard se trouvait provisoirement à la tête du vicariat apostolique. Lui et ses confrères décidèrent qu'un d'entre eux se rendrait à Rome pour instruire de vive voix la Propagande du triste état où la mission se trouvait réduite, et des besoins extraordinaires auxquels il fallait pourvoir, tant par la nomination d'un nouvel évêque que par l'envoi de

1. *Annales de la Propagation de la Foi.*

missionnaires et de secours en argent. Il fut délégué lui-même, et le 5 de novembre il partit pour traverser de nouveau l'immense désert qui sépare Berber de Souakim, sur les bords de la mer Rouge. Le dénûment de la mission ne lui permit pas de voyager avec un grand luxe, et malgré les dangers de tout genre que présentait ce voyage, il ne put se faire accompagner que d'un nègre et d'un chamelier.

Le 12 janvier 1882, il m'écrivait de Vérone la lettre suivante :

Je me mis en route le 5 novembre, et après un long et pénible voyage, j'arrivais à Rome le 7 janvier suivant. Le Cardinal Préfet de la Propagande, prévenu de mon voyage en Europe, avait nommé un des missionnaires administrateur provisoire de la Mission. Pendant les 12 jours que je passai à Rome, je pus terminer avec Son Eminence les affaires du Vicariat, et je suis maintenant à notre séminaire de Vérone où, malgré le froid, ma santé commence à se refaire un peu. Je dois vous dire que je ne suis pas sans inquiétude pour l'avenir de la mission de l'Afrique

Centrale. Le nouveau chef n'est pas encore trouvé et il sera difficile d'en trouver un, m'a dit le Cardinal Simeoni, car des difficultés de toutes sortes et surtout le climat meurtrier découragent les plus intrépides. Le nombre des missionnaires est réduit à huit en tout, six prêtres et deux frères. Malheureusement, le séminaire de Vérone ne peut guère nous venir en aide, car il n'a que sept novices et ils sont tous en première année de théologie. Si quelques prêtres ne viennent pas d'ailleurs à notre secours, qu'allons-nous devenir ? Chaque année, en moyenne, quatre à cinq prêtres missionnaires succombent sur le champ de bataille de l'Afrique Centrale et je suis à me demander qui pourra les remplacer. A ces difficultés il faut joindre les difficultés pécuniaires ; vous avez pu voir par la lettre du regretté Mgr Comboni ce qu'il en coûtait pour ne pas mourir de soif au Cordofan ; mais vous pouvez difficilement vous faire une idée de toutes les dépenses que nous avons à faire tous les jours pour nos voyages et notre entretien. Cependant, je suis loin de perdre courage. Si la mission, comme je n'en ai aucun doute, est vraiment l'œuvre de Dieu, elle subsistera et réussira en dépit de tous les obstacles.

En attendant que Rome se prononce et nous donne un nouvel évêque, mes supérieurs désirent que je reste en Europe pour refaire ma santé et aussi pour aller demander des secours pour la mission. Il y a quatre ans, j'avais fait en France des collectes qui avaient donné d'excellents résultats ; je retournerai sous peu dans ce pays qui est encore le soutien de toutes les bonnes œuvres, et j'espère recevoir plus que la première fois. Il me suffira de faire connaître l'étendue de notre misère, pour que les âmes généreuses en soient touchées et s'efforcent de nous venir en aide. Je me propose de vous envoyer une relation de mon voyage, et puisque vous me dites qu'au Canada l'on s'intéresse beaucoup à tout ce qui regarde notre chère Afrique Centrale, je tâcherai de vous donner tous les détails que je pourrai, afin de satisfaire les charitables membres de la Propagation de la Foi.

Vous trouverez ci-inclus deux photographies de Monseigneur Comboni, l'une pour Monseigneur l'Archevêque, à qui vous voudrez bien présenter mes plus humbles respects, et l'autre pour vous.

Je serai très heureux de recevoir de vos bonnes

nouvelles. Veuillez adresser vos lettres au *Seminario Africano, Via del Seminario, No 12, Verona, Italia.*

Je recommande à vos bonnes prières notre Mission et

Votre humble et reconnaissant serviteur,

A. BOUCHARD,
Missionnaire Apostolique.

Pendant les douze jours qu'il passa à Rome, le Père Bouchard eut plusieurs audiences du cardinal Simeoni, qui le tenait en très grande estime et qui le retenait chaque fois à son bureau. aimant à l'entendre, le tutoyant et le traitant comme son enfant. Ce qui paraît certain, c'est que,quelque temps après, il voulut le nommer évêque, et successeur de Mgr Comboni. Et ce n'est pas, comme on pourrait peut-être le penser, le Père Bouchard qui nous a appris ce fait,—il n'en a jamais parlé que je sache au Canada,—mais un prêtre de Québec qui voyagea, à cette époque, en Europe et en Orient, et qui entendit parler du missionnaire Canadien et de l'honneur dont il était menacé. Pour échapper à cette charge

dont il ne se croyait pas digne, il disparut pendant un mois (probablement en mai) et se réfugia dans un couvent de Chartreux. Il n'en sortit que lorsqu'il crut que le danger était passé. L'évêque, Mgr Francesco Sogaro, ne fut élu que le 4 octobre 1882.

L'humble religieux passa le mois de mars à Paris, où il fit de fructueuses collectes. Comme on le voit par les *Annales de l'Archiconfrérie*, il reçut le plus sympathique accueil à l'église de Notre-Dame des Victoires, et il fut admis aux deux réunions du samedi et du dimanche, 4 et 5 mars, et les prières et les quêtes de ces séances furent offertes pour les missions de la Nigritie. Quelques jours après, le P. Bouchard écrivait au directeur de l'archiconfrérie pour le remercier, lui et tous les autres membres, de l'admirable charité qu'ils lui avaient témoignée et des aumônes généreuses qu'ils avaient faites à son œuvre.

Il avait, à Paris, un bon ami dans le regretté M. Millot, curé de l'immense paroisse de Saint-Roch, et, faveur extraordinaire, il avait, quand il le voulait, sa chambre au presbytère. Mais la maison où il demeura le plus longtemps et où il était reçu avec

le plus de charité et de cordialité, c'était le magnifique hôtel de la comtesse de Villeneuve, rue de Rivoli. Cette excellente chrétienne avait pris depuis longtemps déjà (1) le P Bouchard sous sa protection spéciale, c'était son missionnaire à elle, c'était elle qui lui fournissait le vêtement et qui lui payait ses frais de voyage ; chez elle, il était traité comme l'enfant de la maison. (2) Aussi quel souvenir reconnaissant il lui a gardé toute sa vie ! avec quel affectueux respect il parlait de sa bienfaitrice, et quelle ne fut pas sa peine en apprenant sa mort arrivée il y a quelques années ! (1886.)

Lorsque je partis pour l'Europe en 1882, le Père Bouchard, alors en Canada, m'avait fait promettre

1 D'après une de ses lettres, on a vu qu'il avait déjà fait des collectes en France en 1878-79.

2 Nous avons sous les yeux une longue lettre de la comtesse au Père Bouchard. Elle l'attendait avec impatience à son château de Prat-au-Raz, situé à trois heures de chemin de fer de Brest. "Vous y aurez, dit-elle, bonne réception et la chambre " de notre évêque. Nous serons ici jusqu'en novembre. Ainsi, " mon bon père, si vous arrivez plus tôt, prenez la route de " Brest. Si, au contraire, vous ne venez qu'en décembre, il est " probable que nous serons à Paris.

" Auguste et Paule (le comte de Villeneuve et sa femme) vous " envoient toutes leurs affections respectueuses.... Croyez à " notre amitié bien dévouée."

d'aller, à mon passage à Paris, donner de ses nouvelles à la comtesse de Villeneuve, et je ne manquai pas de me présenter chez elle. Je n'eus pas l'avantage de la trouver tout d'abord, mais comme j'avais laissé ma carte de visite, sans y mettre le nom de mon hôtel, cette bonne dame prit la peine de me faire chercher pendant toute une journée, bien inutilement du reste, puisque j'étais parti pour la Bretagne. A mon retour, j'eus l'honneur de pouvoir lui présenter mes hommages et ceux du P. Bouchard et d'être comblé de politesse à cause de lui. Ce fut aussi l'heureux sort de mon aimable compagnon de voyage, M. l'abbé René Casgrain. La comtesse, très bien conservée malgré son âge, avait un air remarquable de grandeur et de bonté, et dans toutes ses manières régnait cette belle simplicité que l'on rencontre si souvent dans les bonnes et nobles familles de France. Son fils, le comte Auguste de Villeneuve demeurait avec sa femme dans le même hôtel ; il a toujours regardé le P. Bouchard comme l'un de ses meilleurs amis, et sa digne épouse lui a toujours témoigné, et dernièrement encore, un profond intérêt et une affectueuse estime. Je ne puis résister à la tentation de citer le joli passage

que consacre à madame de Villeneuve (la jeune) l'abbé Raymond Casgrain dans une de ses lettres de voyage en 1892 :

" Près du parc de Versailles, il est un petit château, simple, uni, vieillot ; mais gai, frais restauré avec un art, comment dirai-je ? comme par la main d'une fée ; c'est La Boulie. La châtelaine de céans, la comtesse de...est une française de vieille roche, catholique aussi convaincue, aussi fervente que Marguerite de France ; charitable au point qu'au temps de S. Vincent de Paul, ce saint de la charité l'eût prise pour une de ses coadjutrices. Avec cela, un esprit d'élite, d'une rare instruction, ayant beaucoup de lecture, abordant tous les sujets avec une haute pertinence ; mais sans le moindre soupçon de bas bleu. Madame de...est presque une canadienne : elle a pour fils adoptif un enfant du Canada (1). Je

1. C'est Joseph-Orance Guilbault de Grandbois (maintenant de Villeneuve), orphelin né à Saint-Casimir et élevé d'abord chez les Sœurs de Charité de Québec. A l'occasion de son départ pour la France, on publia sur les journaux quatre articles intéressants, et une pièce de poésie dont nous recommandons la lecture aux amateurs. (15 juillet 1886).

Ce fut M. l'abbé Casgrain qui agit comme intermédiaire entre la famille de Villeneuve, les Sœurs de Charité et les parents du petit orphelin.

n'en finirais pas, si je disais tous ceux des nôtres qu'elle a reçus chez elle, et dont elle s'est fait autant d'amis : le cardinal Taschereau, le juge Baby, Mgr de Sherbrooke, Mgr Bégin, l'abbé Proulx, vice-recteur de l'Université Laval à Montréal, etc. A Paris, elle habite un bel hôtel, rue de Rivoli, en face du jardin des Tuileries...."

Il ne manque qu'un coup de pinceau à ce délicieux tableau et qu'un détail à ce récit : c'est que si M. l'abbé Casgrain et tous les autres distingués personnages qu'il nomme, ont été si bien reçus dans cette noble et généreuse famille, ils y ont été précédés, tout comme moi, par le Père Bouchard et c'est lui qui nous a ouvert les portes de la maison.

Après s'être reposé de ses fatigues, tout en travaillant à susciter des sympathies et à recueillir des secours pour ses chères missions, le Révérend Père quitta Paris pour retourner à Vérone, et il m'y écrivit la lettre suivante :

Vérone, 28 mai 1882.

Révérend et bien cher monsieur,

Voilà quelques jours, en rentrant à notre séminaire de Vérone, j'ai trouvé deux lettres de vous,

l'une du 6 octobre dernier, contenant un billet de cinq louis sterling, et l'autre du 7 décembre, avec un autre billet de vingt louis. Il m'est impossible de vous donner une idée de ma reconnaissance pour votre charité envers notre mission désolée. (1)

J'ai remis ma dette de reconnaissance entre les mains de Dieu et chaque jour je le prie de vous combler de ses grâces de choix. Son Eminence le Cardinal de Canossa m'a dit, lors de mon arrivée à Vérone, qu'il avait écrit à Sa Grandeur Monseigneur de Québec, pour lui demander la permission de quêter en faveur de la Mission. Hier, Son Eminence m'a dit de partir, et demain je vais me mettre en route pour le Havre, et vendredi, sous la garde de Dieu, je ferai voile vers notre bien-aimée patrie. Vous me direz que c'est une obéissance très douce que celle qui me donne le bonheur de revoir famille et patrie. C'est vrai, mais je puis vous assurer devant Dieu que si j'étais libre, je partirais plus volon-

1. On me croira sans peine, si je dis ici que je n'étais qu'un humble intermédiaire dans ces œuvres de charité. La Propagation de la Foi donna quelques secours, et je reçus aussi à plusieurs reprises des aumônes particulières que j'avais le plaisir de transmettre au Père Bouchard.

tiers pour l'Afrique. J'ai bien souffert ma petite part dans ce pays inhospitalier, mais il semble que plus l'on souffre dans un pays, plus on s'y attache. Je n'ai pas pleuré lorsque j'ai quitté ma belle patrie sans espoir de la revoir, mais je dois vous avouer que lorsque j'ai vu s'éloigner les rives de Khartoum, j'ai pleuré comme un enfant. L'adieu à ces bons noirs, qui m'appellent leur père, avait déchiré mon cœur, et j'aurais donné tout au monde pour rester avec eux. Mais le devoir et l'intérêt de la Mission exigeaient mon départ. Je vais donc revoir le Canada, mais si je savais que mon voyage ne serait pas profitable à mes bien-aimés noirs, je ne le ferais pas, car mon temps ne m'appartient pas, je le dois par devoir et par amour aux malheureux enfants de Cham. Je vais au pays tendre la main en leur faveur. Mes compatriotes vont-ils me rebuter ? Non, bien certainement ; je connais trop mon pays pour m'arrêter à cette pensée qui serait une injure pour lui. Bientôt, j'aurai le bonheur de vous voir et de vous exprimer de vive voix mes sentiments de vive reconnaissance pour tout ce que vous faites pour notre Mission. Comme je n'ai que très peu de temps pour me préparer au départ, je suis obligé de ter-

miner. Présentez, je vous prie, mes hommages respectueux à Monseigneur l'Archevêque. Avec l'espérance de vous voir en bonne santé, je demeure votre humble et reconnaissant serviteur,

A. BOUCHARD,
Missionnaire Apostolique.



R. P. LUIGI BONOMI,
Missionnaire de l'Afrique Centrale.

CHAPITRE QUATRIÈME

—

Arrivée du R. P. Bouchard à Québec. – Quêtes dans les paroisses du diocèse.— Conférences.--Lettre de Mgr Sogaro - M. Ls de Gonzague Baillairgé.—M. Cyrille Legaré chanoine de Vérone.—Le R. P. Bouchard, confesseur des Maronites.—Prédicateur de la visite épiscopale en 1884.—Sa prudence et sa connaissance des hommes.—Tristes événements et persécutions dans l'Afrique Centrale.—Lettre du R. P. Bouchard.—Ses adieux.

C'est le 25 juin 1882, que le R. P. Bouchard arriva à Québec, après dix ans d'absence, et c'est tout naturellement chez moi qu'il se présenta d'abord. Je le voyais pour la première fois, et ce nous fut un grand bonheur à tous deux de faire connaissance, après avoir correspondu si longtemps et si amicalement l'un avec l'autre. Je puis bien dire qu'il me tomba dans les bras, et ceux qui l'ont connu peuvent se faire une idée de l'averse d'histoires dont je fus inondé. Mais j'en ai subi bien d'autres depuis et je ne m'en porte pas plus mal. On répète sans cesse que le style c'est l'homme ; cela n'empêche pas que

pour bien connaître quelqu'un il faut le voir et surtout l'entendre. J'avais reçu bien des lettres du Père Bouchard : ce n'était pas tout lui, et le portrait que j'avais de lui dans l'esprit et surtout dans le cœur n'avait pas toute la ressemblance désirable. Je fus servi à souhait dès notre première entrevue et le joyeux et infatigable causeur se révéla à moi dans toute sa gloire !

Après avoir visité sa famille, il ne tarda pas à remplir la mission qui était le but de son voyage : et muni d'une forte recommandation de Mgr l'archevêque Taschereau, il parcourut, pendant, près de deux ans, les différentes paroisses du diocèse. Accueilli partout avec la plus grande charité, il ne tarda pas à remercier publiquement ses généreux compatriotes, et voici un passage de la lettre qu'il écrivait à cette fin dans les *Annales de la Propagation de la Foi* :

Plusieurs journaux français du Canada (1) ont déjà publié quelques détails sur la Mission de

1. Mentionnons un excellent article publié dans *L'Opinion Publique* par l'abbé H.-R. Casgrain pour faire connaître le Père Bouchard et l'œuvre à laquelle il s'était consacré.

l'Afrique Centrale, à laquelle j'appartiens et pour laquelle mes supérieurs m'ont envoyé recruter des auxiliaires et recueillir des aumônes. Les populations si profondément catholiques de nos campagnes ont répondu généreusement à l'appel que j'ai fait dans un certain nombre de paroisses du diocèse de Québec. Ces premiers encouragements me donnent l'assurance d'un succès non moins consolant dans les autres endroits du diocèse et les autres parties du pays qui me restent à visiter. Au moment où j'écris ces lignes, je suis encore sous le coup de l'émotion profonde que j'ai éprouvée en parcourant les différentes paroisses du florissant comté de Beauce. Sans parler de l'accueil empressé que j'ai reçu de tous les vénérables curés de ces paroisses et de leur franche et cordiale hospitalité, qui est du reste proverbiale parmi tout le clergé canadien, je puis à peine retenir mes larmes en songeant aux manifestations vraiment extraordinaires de foi, de générosité, et de zèle religieux dont j'ai été témoin, de la part des populations, riches ou pauvres, sans aucune exception. De simples explications ont suffi pour faire comprendre la grandeur et la beauté de l'œuvre si difficile de nos Missions de la Nigritie,

qui sont si éprouvées actuellement, et pour donner lieu à des actes de charité vraiment sublimes. J'ai vu plus d'une fois des personnes dont l'extérieur annonçait peu de fortune, profiter de l'obscurité du soir pour venir apporter l'argent nécessaire au rachat d'un ou plusieurs esclaves, sans vouloir même se nommer, disant : Dieu le sait, cela suffit. D'autres personnes, ayant peu de moyens pécuniaires, mais riches de moyens ingénieux pour faire le bien, sont parvenues à obtenir des résultats vraiment merveilleux. Plusieurs ont réussi, à force de démarches, à amasser l'argent nécessaire au rachat de quatre petits nègres, c'est-à-dire soixante piastres. De pareils traits ne sont pas particuliers à quelques endroits, mais se sont rencontrés dans presque toutes les paroisses que je viens de visiter. Qu'il me soit permis d'offrir ici publiquement l'expression de ma profonde reconnaissance pour tant de marques de charité et de zèle dont ma pauvre mission a été l'objet, tant de la part des excellents curés que de leurs admirables paroissiens. Je mets ma dette de gratitude entre les mains de Dieu, qui seul peut récompenser dignement de telles œuvres.

Le P. Bouchard passait généralement plusieurs jours dans la même paroisse ; il prêchait et surtout donnait des conférences familières sur les missions de l'Afrique Centrale (1) Il excellait dans ce dernier genre et avait le don d'intéresser et de toucher au plus haut point son auditoire ; ce qu'il eut l'occasion de faire aussi dans un grand nombre de communautés et pour plusieurs sociétés de bienfaisance.

Pour reconnaître en quelque manière les bontés de Mgr Taschereau et de tout son clergé, il demanda au cardinal archevêque de Vérone, de vouloir

1. M. l'abbé E. Casault, curé de Saint-Alban, m'écrit à ce sujet des détails intéressants que je regrette de ne pouvoir reproduire en entier. Le P. Bouchard visita cette excellente paroisse le 15 avril 1883. Il fit le sermon, et la quête qui lui donna $50.00. A l'heure accoutumée des vêpres, autre instruction ; enfin le soir longue conférence familière qui eut un grand succès de toutes manières et qui, après avoir touché la note sérieuse, fit rire jusq'aux larmes. Le mardi soir suivant, conférence pour les hommes au cercle agricole. Résultat, une somme suffisante pour l'achat de 12 petits nègres, à part les $50.00 mentionnées plus haut. " Mes gens l'ont beaucoup aimé, me dit M. Casault. Aussi je n'ai pas manqué de le recommander à leurs prières, lorsque la nouvelle de sa mort nous est arrivée. "

Quelques paroisses plus riches, comme l'Ancienne-Lorette et d'autres lui donnèrent plus de $500.00 chacune.

bien nommer chanoine honoraire de sa cathédrale, l'un des prêtres du diocèse de Québec. Le titre fut tout de suite accordé et il échut naturellement au digne vicaire-général M. Cyrille Legaré (plus tard protonotaire apostolique). C'était un témoignage de reconnaissance donné en sa personne à tous les membres du clergé.

C'est au milieu de ses fructueuses collectes, que le P. Bouchard apprit la nomination du successeur de Mgr Comboni, Mgr Francesco Sogaro, qu'il avait bien connu à l'institut de Vérone. A partir de là, ce dernier entretint avec son missionnaire une correspondance suivie, et la lettre qu'on va lire montre quelle estime il avait pour lui, en même temps qu'elle rappelle le commencement des malheurs terribles qui devaient fondre sur les missions de la Nigritie. *Initia dolorum hæc.*

Très Cher Frère en Jésus-Christ,

A peine avais-je reçu le bref par lequel Sa Sainteté le pape Léon XIII m'a appelé à continuer l'œuvre de notre à jamais regretté Père, monseigneur Comboni, que j'ai tourné mes pensées vers mes frères missionnaires, au nombre desquels, cher Frère, j'ai

le bonheur de vous compter, et que j'ai toujours aimé et apprécié comme un vrai serviteur de Jésus-Christ. Mes occupations sans nombre et surtout les tristes nouvelles qui nous arrivent chaque jour de l'Afrique Centrale, ne m'ont pas permis jusqu'à présent de vous écrire pour vous embrasser affectueusement en Notre-Seigneur, et vous encourager à persévérer dans l'œuvre de charité à laquelle vous vous êtes livré.

Au moment où je vous écris, une lettre de notre procureur du Caire, datée du 30 octobre, nous donne les plus grandes appréhensions pour nos stations naguère si florissantes de El-Obéid, de Nouba, et peut-être aussi de Khartoum. Mon Dieu ! il ne suffisait donc pas du sacrifice de tant de missionnaires et de religieuses, enlevés par les terribles fièvres du Soudan, durant ces dernières années, faut-il que nous ayons à pleurer le massacre de tant d'autres, immolés par le glaive des rebelles ? Dites cependant aux glorieux et invincibles enfants du Canada, que nous ne reculerons pas, et que nous sommes résolus d'aller relever le drapeau de la religion et de la civilisation, un instant abattu et trempé dans le sang de nos martyrs, dans ces sauvages

contrées. Nous voulons, nous aussi, répéter le cri de notre bien-aimé Père, Mgr Comboni : Ou la rédemption de la Nigritie, ou la mort !

L'affection et l'attachement sincère que vous avez toujours eus pour la mission ne me permettent pas de douter de votre constance. Au lieu de vous laisser abattre en apprenant ces désastreuses nouvelles, vous redoublerez de courage et d'amour pour la pauvre Nigritie. Nos embarras financiers étant devenus plus grands que jamais, je ne puis songer à vous rappeler ; au contraire, je vous prie de continuer l'humble mais méritoire fonction de rendre témoignage en faveur de notre mission. Dans ce but, je vous nomme mon procureur spécial dans tous les pays que vous jugerez bon de parcourir. Redoublez donc, s'il est possible, d'activité, surtout parmi les Canadiens, vos compatriotes, qui sont aussi célèbres par leur attachement à la religion de leurs aïeux et au Souverain Pontife, que par leur noble et inépuisable charité. L'accueil sympathique que vous avez reçu, tant du peuple que du clergé, est une preuve évidente de l'excellent esprit de cette nation, qui sait apprécier le mérite de leur compatriote missionnaire, qui a enduré les fatigues et

bravé les périls dans les moments les plus critiques, et qui a eu l'honneur d'assister mon prédécesseur, notre bien-aimé Père Mgr Comboni, à ses derniers instants.

Pour moi, humblement prosterné aux pieds des très illustres évêques de votre pays, je les prie, par les entrailles de Jésus-Christ, de vouloir bien vous bénir et seconder vos efforts; bien assuré qu'avec la bénédiction des suprêmes pasteurs de l'Eglise du Canada, nous nous rendrons dignes de la compassion et de la charité du clergé si édifiant et du peuple si religieux de ce pays.

Implorant pour vous la bénédiction céleste, je vous renouvelle l'expression de toute mon affection en Notre-Seigneur.

Vérone, Collège des missions de la Nigritie, 12 novembre 1882.

† François Sogaro,
Vicaire apostolique de l'Afrique Centrale.

La publication de cette lettre eut un excellent effet pour toucher les cœurs et stimuler la générosité des fidèles du diocèse, en faveur d'une œuvre qui méritait si bien du reste toutes les sympathies.

A part ses quêtes ordinaires, le P. Bouchard allait quelquefois frapper à la porte des favorisés de la fortune. Je me rappellerai toujours avec plaisir la visite que nous fîmes tous deux au regretté comte Louis de Gonzague Baillairgé qui semait, pour ainsi dire, les chapelles dans toutes les parties du monde Le P. Bouchard voulut avoir la sienne à son tour, et il m'emmena avec lui pour assiéger le vénérable monsieur dans sa forteresse de la rue Ferland. Après quelques escarmouches, le combat s'engagea sur toute la ligne ; il fut long et acharné, mais notre missionnaire canadien remporta la victoire. Il fut décidé qu'une somme de douze cents dollars serait consacrée à la construction d'une église dans les montagnes du Nouba. La ruine de cette mission empêcha l'exécution du contrat à l'endroit choisi par le donateur lui-même ; mais, suivant un marché fait, en 1884, avec Mgr Sogaro et par l'entremise du P. Bouchard, on bâtit, en 1887, cette église à Souakim, et elle porte le nom de Sainte-Louise, la patronne de la mère de M. Baillairgé.

Le Père Bouchard avait appris l'arabe au Caire et il en savait assez pour entendre les confessions : aussi rendit-il de très grands services aux Maronites

qui commençaient déjà à nous arriver à cette époque. Je me souviens qu'un jour, un de ces Syriens se rendit de Québec jusqu'à Saint-Simon, dans le comté de Rimouski, pour se confesser à lui. Plus tard, il eut encore des occasions d'exercer le saint ministère parmi les Arabes, surtout lorsqu'il devint curé de Notre-Dame de la Garde.

En 1884, Mgr l'archevêque Taschereau étant en Europe, ce furent les regrettés évêques Antoine et Dominique Racine qui le remplacèrent tour à tour pour la visite épiscopale ; et M. Cyrille Legaré, administrateur du diocèse, demanda au Père Bouchard de les accompagner en qualité de prédicateur. Comme nous l'avons dit, il réussissait mieux dans les conférences que dans les sermons ; cependant son instruction de la visite, bien préparée et très pratique, produisit d'excellents résultats et fut grndement goûtée, non seulement par les fidèles, mais aussi par les prêtres qui l'entendirent. Les évêques de Sherbrooke et de Chicoutimi conservèrent le meilleur souvenir de leur compagnon de voyage, et quelques années plus tard, Mgr Dominique, de passage à Québec, ne voulut pas en partir sans

aller passer une journée au presbytère de Beaumont, où M. Bouchard était alors curé.

Comme on le voit, ces deux années qu'il passa au Canada ne furent pas un temps de vacances ni un temps perdu pour le dévoué missionnaire. Grâce à son zèle et à son incontestable habileté, il avait collecté quinze mille piastres pour ses missions et rendu au diocèse des services nombreux et importants. Partout il avait fait du bien aux âmes et s'était acquis des amitiés durables, par son bon cœur et par l'amabilité de ses procédés. Quoiqu'il parlât beaucoup, il savait aussi se taire, ce qui est souvent fort difficile : et au milieu des opinions diverses que l'on soutenait en sa présence, et des discussions qu'il eut souvent occasion d'entendre dans les presbytères et ailleurs, il fut assez prudent pour ne jamais sortir de la réserve que lui commandait sa position, et pour n'offenser aucun de ceux qui le recevaient si bien. Intelligent et ayant beaucoup observé dans ses voyages, s'étant trouvé en rapport avec bien des personnes de toutes classes et de différents pays, il avait acquis une rare connaissance des hommes et il se trompait rarement dans ses jugements. Pendant qu'il se

trouvait à Québec, il vint un personnage assez important et chargé d'une certaine mission. Quelques-uns en le voyant, disaient : c'est un fin matois. Le père Bouchard ne l'eut pas plutôt aperçu qu'il me dit : C'est un imbécile, vous verrez qu'il ne fera rien. Et c'était vrai : mal élevé, sans jugement et sans esprit, il ne contenta personne, et déplut à ceux qui l'avaient envoyé comme à ceux qui l'avaient reçu.

Si le père Bouchard était heureux et bien traité au Canada, il n'en était pas de même en Afrique Centrale pour ses confrères missionnaires. Mgr Sogaro le tenait au courant de tout ; il lui avait raconté son voyage à Khartoum, où il était entré le 6 mars 1883, la prise d'El-Obéid et la captivité de plusieurs missionnaires, religieux et religieuses, et il lui disait son besoin pressant de secours pécuniaires pour la délivrance des prisonniers.

Voici en quelques mots ce qui s'était passé. Un Mahdi ou prophète, naguère l'ami de Mgr Comboni, avait levé l'étendard de la révolte. " C'était une sorte de prêtre musulman, d'une quarantaine d'an-

nées, au teint brun, à la taille élevée et à la physionomie assez sympathique. Depuis longtemps, il avait conçu le dessein de reconstituer l'islamisme dans les contrées soumises à l'influence quasi-européenne de l'Egypte. Le mécontentement qu'excitait dans les provinces du Soudan la charge trop lourde des impôts, lui offrit une occasion favorable. Il commença alors à appeler ouvertement à l'insurrection sur les bords du Fleuve Blanc, au nom de Dieu et du prophète. D'après une tradition des Arabes, le Mahdi ou prophète devait, dans les derniers temps, prêcher le Coran et répandre l'islamisme sur toute la terre, jusqu'au moment où Jésus-Christ lui-même, simple prophète selon eux, viendrait se joindre au messie musulman et inviter tous les chrétiens à suivre la religion de Mahomet.

" Avec une grande habileté, *Mohammed Ahmed* (c'est le nom du Mahdi) sut profiter et des traditions et de l'état des esprits et aussi de la faiblesse du gouvernement. On n'envoya de Khartoum que des troupes insuffisantes, mal commandées, qui se séparèrent, furent défaites et massacrées les unes après

les autres. L'enthousiasme des musulmans ne cessa, dès lors, de s'accroître pour le prophète." (1)

Le 18 janvier 1883, la ville d'El-Obéid se rendit à l'innombrable armée du Mahdi, qui s'était déjà emparé du Djebel Nouba et avait fait prisonniers tous les missionnaires de ces stations. En souvenir sans doute de son ancienne amitié pour Mgr Comboni, le soi-disant prophète essaya bien,à différentes reprises et en les menaçant de mort, de faire apostasier les religieux, mais n'y pouvant réussir, il se contenta de les retenir en captivité. (2)

Effrayés des succès des partisans du Madhi dans le Soudan occidental, et résolus d'en finir d'un coup avec l'insurrection, les gouverneurs anglais et égyptien de Khartoum décidèrent de lancer contre eux le colonel, depuis général anglais, Hicks-pacha. Après plusieurs mois de préparatifs, cet officier se porta, à la tête de 12,000 hommes, vers Douen, sur le fleuve Blanc, en amont de Khartoum. Il laissa

1 Lettre du R. P. Bonomi. Il réussit à s'échapper après plus de deux ans de captivité, et après avoir supporté toute espèce de misères, il arriva à Dongola le 22 juin 1885.

2 Voir à l'appendice les lettres du R. P. Deschenais et de Mgr Sogaro au R. P. Bouchard.



2,000 hommes dans cette position et se dirigea avec le reste de son armée du côté du Cordofan.

Le rusé Mahdi avait concentré le gros de ses troupes à Èl-Obéid ; il choisit, pour les lancer contre Hicks-pacha, le moment où cet officier levait son camp de Rahad. Les bataillons du général anglais, forcés de marcher à travers un long bois épineux ne pouvaient garder leurs rangs serrés : ils étaient obligés de s'éparpiller pour ouvrir un passage aux nombreux bagages qui les accompagnaient. Aussi ce ne fut pas, à proprement parler, une bataille, mais un carnage, une suite de combats partiels où une poignée de soldats. enserrés de toutes parts, luttaient désespérément contre d'innombrables hordes. Un seul européen échappa au massacre, c'était un prussien du nom de Gustave Cloz, alors attaché à la personne de M. Donnevan, correspondant du *Daily News*.

Dans ces circonstances périlleuses, Mgr Sogaro dut pourvoir à la sécurité des chrétiens de Khartoum, et tout le personnel de la mission, formant une caravane d'environ cent personnes, se transporta à Schellal, près de la première cataracte du Nil dans

la Haute-Egypte. Mais bientôt l'insurrection gagnant toujours du terrain, on fut obligé de déloger de nouveau, et ce fut à Monfallut, plus près du Caire, que fut installée la mission exilée de Khartoum.

On peut se faire une idée de la douleur qu'éprouvait le R. P. Bouchard en apprenant ces nouvelles qui lui arrivaient plus tristes les unes que les autres, et qui finissaient par annoncer la ruine presque complète du vicariat apostolique dont il était l'un des membres et des soutiens. Voici ce qu'il m'écrivait le 14 mai 1884 :

Bien cher Monsieur,

Je désirerais vivement pouvoir vous donner de bonnes nouvelles de l'Afrique Centrale, mais hélas ! je n'ai que des malheurs à vous apprendre. Depuis plusieurs mois, les afflictions pleuvent, si je puis m'exprimer ainsi, sur notre mission. Trois de nos stations ont été détruites par les soldats du trop fameux Mahdi ; ce sont : El-Obeid, Malbes et Gebel-Nouba. Un bon nombre de chrétiens ont été mis à mort, d'autres ont été faits esclaves. Les missionnaires et les religieuses de ces trois stations ont été

faits prisonniers. Cinq d'entre eux ont généreusement souffert la captivité, de longues et cruelles épreuves, et la mort, plutôt que de renoncer à leur foi. Les autres sont encore captifs, endurant bien des mauvais traitements, et attendant le beau jour de la délivrance, qui les réunira à leurs frères déjà rendus dans la patrie bienheureuse. Khartoum n'a pas encore été saccagée par les troupes du Mahdi, mais celui-ci s'avance pour s'en emparer, et tout porte à croire qu'il finira par réussir.

Monseigneur Sogaro, notre intrépide Vicaire Apostolique, ne se laisse pas décourager par les obstacles effroyables qu'il rencontre. Dernièrement il m'écrivait ce qui suit : " Vous pouvez vous faire " une idée de la position où se trouve en ce moment " celui qui est à la tête de notre mission désolée. " Que faire ?—Abandonner les pauvres Africains ? "—Jamais ! Nous serions indignes de la sublime " vocation de missionnaires, si nous avions seulement pour un instant la pensée de repousser de " notre cœur la malheureuse Nigritie, qui a coûté la " vie à tant de missionnaires ; et si, à toutes nos " autres afflictions, il plaisait à Dieu d'y joindre la

“ faim, nous saurons, avec l'aide du Très-Haut,
“ mourir de faim ; et en pressant sur notre cœur
“ nos compagnons de souffrance, nous resterons fidè-
“ les à notre cri de guerre : Ou la rédemption de la
“ Nigritie ou la mort ! ”

Ces nobles sentiments de notre Vicaire Apostolique sont partagés par tous ses missionnaires. Pour ma part, je vous avouerai bien franchement que je ne suis nullement découragé à la vue de tous les maux qui ont fondu sur nos missions ; l'expérience m'a prouvé bien des fois que c'est au moment où tout semble perdu que tout est à la veille de prospérer. Au reste, cette fois comme toujours, Dieu saura tirer le bien du mal. Il faut quelquefois des années et des années pour préparer la conversion d'un peuple ; il faut toujours des sacrifices, des larmes et du sang, comme me le disait un jour un saint missionnaire. J'étais dans la Nigritie depuis trois mois seulement, et je n'avais que lui pour compagnon et supérieur dans la station où je travaillais. C'était l'un des plus anciens de notre mission d'Afrique, et un homme d'une grande vertu et d'une intelligence remarquable. Mais je ne

pus profiter longtemps de ses exemples et de ses sages conseils, car la maladie vint le ravir à mon respect et à mon affection ; en trois jours la fièvre le conduisit aux portes du tombeau. Après lui avoir administré les derniers sacrements, je me tenais près de lui, le cœur rempli de la plus grande affliction. Et lui, voyant, mes larmes et peut-être aussi mon découragement, trouva la force de me consoler et de relever mon courage qui faiblissait : " Mon cher frère, me dit-il, ne vous laissez pas aller à un découragement fatal, confiez-vous en Dieu et persévérez jusqu'à la fin. Peut-être vous dites-vous en vous-même : si j'étais dans une autre mission, j'aurais le bonheur de baptiser des centaines d'infidèles, tandis qu'ici je ferai bien peu. Chassez cette tentation dangereuse. Je l'ai éprouvée moi aussi dans les commencements ; mais Dieu m'a fait la grâce d'y résister et je suis heureux maintenant. Je n'ai plus que quelques instants de vie, mes yeux sont déjà fermés à la lumière du monde pour s'ouvrir à celle de l'autre vie. Il me semble voir devant moi une énorme balance. Dans un des plateaux de cette balance, je vois toutes les abominations de la Nigritie et la terrible malédiction de Cham ; le pla-

teau est lourd. Dans l'autre plateau, je vois les prières et les aumônes des fidèles, les sacrifices, les larmes et le sang des missionnaires. Quand le poids de ce dernier plateau surpassera celui du mal que porte le premier, alors la Nigritie sera chrétienne. D'autres missionnaires viendront récolter dans la joie ce que nous aurons semé dans la souffrance ; mais le plus grand mérite sera pour ceux qui auront arrosé de leurs larmes et de leur sang les fondations de l'Eglise de la Nigritie."

Ces paroles du missionnaire mourant semblent retentir à mes oreilles chaque fois que je suis tenté de me décourager. Aujourd'hui que notre mission ne parait être qu'une immense ruine, je sens grandir mon courage et mes espérances ; je me dis : encore quelques années d'épreuves et de sacrifices, et le plateau du bien l'emportera sur celui du mal. Nos généreux compatriotes comprennent parfaitement ces choses, et ils le prouvent par leurs abondantes aumônes en faveur de la Nigritie. Partout je suis reçu avec la plus grande charité par messieurs les curés et par leurs bons paroissiens. C'est là un puissant motif de consolation, non seulement

pour moi, mais encore pour mes frères d'Afrique, qui ont appris avec joie et avec émotion combien l'on savait ici apprécier leurs œuvres et leur dévouement. Tous ils prient Dieu chaque jour de répandre ses plus abondantes bénédictions sur le Canada et sur ses nobles et généreux enfants. Je termine en recommandant à vos prières la Nigritie et ses missionnaires, et, en particulier, le dernier d'entre eux.

Votre très dévoué,

A. BOUCHARD,

Missionnaire Apostolique.

Le gouvernement anglais songeait, bien tardivement hélas ! à organiser une expédition sérieuse pour délivrer le Soudan. A cette occasion, Mgr Sogaro écrivit au R. P. Bouchard qu'il eût à se préparer à quitter le Canada dans l'automne de 1884, pour se rendre en Afrique où, vu sa connaissance de l'anglais,il pouvait rendre de très grands services à l'armée. Quelques semaines plus tard, il lui écrivit ce qui suit :

“ Après la réception de cette lettre, vous quitterez, aussitôt que possible, la terre bénie du Canada pour venir nous rejoindre. Avant de partir, je désire que vous adressiez au clergé canadien, si distingué par sa charité et sa noble hospitalité, pason zèle non moins que par sa science et la sainteté de ses mœurs, de même qu'au peuple canadien, les plus vifs sentiments de reconnaissance, au nom de toute la mission et en particulier au nom de l'humble vicaire apostolique, qui, prosterné devant l'adorable Cœur de Jésus, implore de cette source divine les plus copieuses bénédictions sur la noble nation canadienne.

“ Priez le clergé et le peuple de nous conserver toujours leur affection dans le Seigneur, et surtout de ne pas nous refuser le secours de leurs prières pendant la lutte suprême que nous avons à soutenir en ce moment.”

Rappelé par son évêque, le P. Bouchard était aussi réclamé par le gouverneur général, Lord Landsdowne, pour être le chapelain des bateliers canadiens, qui se rendaient à l'appel de Lord Wolseley, commandant des troupes anglaises dans la

périlleuse expédition que nous allons raconter dans le chapitre suivant. Avant son départ, il fit ainsi publiquement ses adieux à son pays et à tous ses bienfaiteurs.

AU PUBLIC

Les journaux ont annoncé mon prochain départ pour l'Afrique, comme chapelain des Canadiens qui vont rejoindre l'expédition anglaise pour secourir le général Gordon. Avant de quitter mon pays, peut-être pour la dernière fois, avant de dire adieu à mes chers compatriotes que je ne reverrai peut-être plus, j'ai un devoir bien doux à remplir, c'est celui de la reconnaissance. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir trouver des expressions capables d'exprimer les vifs sentiments de mon cœur.

En effet, comment exprimer ces sentiments par de simples paroles ? Il y a déjà deux ans, je venais au Canada tendre la main en faveur des pauvres noirs de l'Afrique Centrale.

Je venais sans crainte, car je connaissais mes compatriotes ; mais j'étais loin de m'attendre à tant de charité de leur part. Leur générosité a surpassé

mes espérances. Pour l'édification de tous, je dois dire que j'ai recueilli $15,000. N'est-ce pas là faire le plus bel éloge du clergé et du peuple canadien ? Qu'il me soit permis de mentionner ici la charité et la bonté vraiment paternelles de Monseigneur l'Archevêque de Québec, de Monsieur l'Administrateur, (1) des messieurs de l'archevêché, et de tous les membres du noble et digne clergé de l'archidiocèse et de tous les fidèles.

J'ai été reçu avec la même charité dans les diocèses du Canada où j'ai passé ; mais si je mentionne spécialement l'archidiocèse de Québec, c'est parce que je n'ai guère tendu la main ailleurs. Merci donc, messieurs du clergé, de votre généreuse hospitalité ; merci à vous tous, mes bons et chers compatriotes, de votre charité. Merci d'abord au nom de Dieu pour qui vous avez donné, et à qui je laisse le soin de vous récompenser comme le mérite votre cœur noble et généreux. Merci au nom des petits nègres et négresses qui vous doivent la double liberté du corps et de l'âme. Merci au nom des mis-

1. Mgr l'archevêque Taschereau fut absent de son diocèse depuis le 23 avril jusqu'au 30 novembre.

sionnaires que vous avez assistés et encouragés. Merci surtout de la part de votre compatriote que le devoir appelle loin des rives du beau Saint-Laurent, mais dont le cœur reste avec vous.

Québec, 11 septembre 1884.



Le Général Gordon,
Gouverneur de Khartoum.

CHAPITRE CINQUIÈME.

—

Le général Gordon.—Sa naissance.—Guerre de Crimée.— *Chinese Gordon.* — Gouverneur à Khartoum.— Témoignage de Mgr Comboni.—Témoignage du R. P. Bouchard.—Expédition du Nil.—Les bateliers canadiens.—Le R. P. Bouchard nommé chapelain.

L'anéantissement total du corps d'armée d'Hicks-pacha avait mis le gouvernement britannique dans le plus grand embaras. Ne sachant plus que faire, il s'adressa au seul homme qui lui semblait capable de rétablir le prestige du nom anglais dans le Soudan, et d'en défendre la capitale, Khartoum, et cet homme était le général Gordon. Aussi grand par ses vertus chrétiennes que par ses exploits militaires, son nom sera éternellement béni dans l'histoire de plusieurs peuples comme celui d'un de leurs plus illustres bienfaiteurs. Né à Woolich, (1) le 28 janvier 1833, il commençait à 22 ans sa carrière militaire

1. Cette notice biographique est tirée d'un article de M Raoul Loky.

dans la guerre de Crimée, et, avec une blessure glorieuse reçue à la tête, la veille de la prise du *Mamelon*, il remportait le ruban de la légion d'honneur et le grade de capitaine. Après la campagne, ses aptitudes topographiques le firent adjoindre à des commissions chargées de délimiter les frontières du Bas-Danube et les nouveaux confins de l'Arménie. En 1860, il fut envoyé en Chine, et joua un rôle actif dans le siège de Pékin par les alliés. Mais ce fut en 1863 que commencèrent les merveilleuses aventures qui valurent au jeune officier le nom de *Chinese Gordon*. Dans un pays déjà ruiné par la guerre, et avec des troupes sans discipline et souvent sans valeur, il fit des prodiges d'organisation, des actes presque inouïs de courage, et par une série de victoires, mit fin à la terrible insurrection des Taï-pings. Gordon reçut le titre de *Ti-tu*, le plus élevé de la hiérarchie militaire, la plume de paon et la jaquette jaune ; mais il refusa avec dédain les 10,000 taëls qui constituaient la dotation des titres qu'on lui octroyait. Il était au reste parfaitement dégoûté de la cruauté et de la duplicité des Chinois. Quand naguère le vieux Li Hung-Shang visita l'abbaye de Westminster à Londres, il ne

manqua pas d'aller saluer profondément le monument funèbre élevé à la mémoire de Chinese Gordon, et d'y déposer une riche couronne en témoignage de sa vénération et de sa reconnaissance pour le libérateur de son pays.

Gordon revint en Angleterre avec le brevet de lieutenant-colonel et la décoration de l'ordre du bain. Il séjourna quelques années à Gravesend et y mena la vie d'un véritable membre de la Saint-Vincent de Paul. Sa maison était transformée tour à tour en école et en hôpital. Chez lui les pauvres et les malades étaient les bienvenus. Il ramassait dans les ruisseaux les enfants abandonnés, les habillait et les gardait des semaines entières dans sa demeure. Profondément religieux, c'est par la méditation assidue des vérités chrétiennes et par la pratique de la prière, qu'il était arrivé à un état de perfection rare chez un homme de sa condition. Quoique protestant, il comprenait merveilleusement les passages les plus obscurs des théologiens catholiques, et dans les dernières années de sa vie, l'Imitation de Jésus-Christ était devenue avec la Bible sa lecture de tous les jours.

En 1871, Gordon quitta Gravesend pour aller représenter le gouvernement britannique à la commission du Danube, et il succéda ensuite à Sir Samuel Baker et fut nommé par le Khédive gouverneur du Soudan. Après avoir parcouru, à plusieurs reprises et en dépit de tous les dangers, les quatorze provinces soumises à son autorité, il se consacra à la tâche pour ainsi dire surhumaine de réformer les abus et d'organiser l'administration du pays.

Abandonné par les rares européens qui formaient son état major et qui ne purent supporter les chaleurs torrides de ce climat, il resta seul et suffit à tout par une infatigable activité. Cet homme était de fer. Il se fabriqua une armée régulière, composée d'arabes et de noirs, et put relier par une série de postes les stations du Nil supérieur, qu'il étendit jusqu'au lac Albert Nyanza. En même temps, il faisait la guerre aux chasseurs d'hommes et punissait sévèrement les fonctionnaires prévaricateurs. On comprend que ces réformes lui créèrent de nombreux ennemis et lui firent des difficultés auprès du Khédive, qui n'avait pas les mêmes principes que lui sur l'esclavage. Il offrit sa démission qui fut acceptée. De retour à Londres, le 24 décembre 1876,

il fut redemandé par le Khédive qui regrettait amèrement son départ, et à son arrivée au Caire, le 8 février 1877, il fut nommé gouverneur du Soudan et du Darfour, souverain des provinces de l'Equateur et des rives de la mer Rouge jusqu'à Berberah. Inutile de se demander si un homme de cette trempe et de cette capacité était bien vu des missionnaires catholiques et s'il leur était utile. Aussi Mgr Comboni avait-il la plus entière confiance en lui et en recevait-il les marques les plus signalées de respect et de dévouement. Lisons ce qu'il dit de lui dans un long rapport publié dans les *Annales de la Propagation de la Foi* : " L'opposition des missionnaires à la traite des noirs leur crée de graves embarras... Heureusement le Khédive a nommé gouverneur général du Soudan... le colonel Anglais Gordon, qui s'est distingué en Chine dans la guerre contre les rebelles. Il est partisan de l'abolition de l'esclavage. Doué d'un excellent jugement, d'un courage et d'une fermeté indomptables, cet officier portera, j'en suis certain, un coup mortel à la traite."

Et voici l'opinion qu'avait de lui le R. P. Bouchard : " J'ai bien connu Gordon (1) à Khartoum,

1 Le Père Bouchard connut également à cette époque Emin Pacha qui était alors employé de Gordon (1879).

où il était gouverneur lorsque j'y arrivai pour la première fois, et j'ai pu me rendre compte par moi-même de ses hautes capacités intellectuelles, de son énergie et de son zèle pour le bien des noirs. Pour eux il n'épargnait rien : ni son temps, ni son travail, ni les voyages, ni même sa fortune privée. Il serait certainement arrivé à abolir la traite des esclaves, si le gouvernement égyptien n'avait pas empêché son œuvre philantropique. Gordon était aussi entièrement dévoué aux missionnaires catholiques, leur rendant tous les services possibles, ne mettant aucun obstacle à la conversion des nègres et faisant aux missions des dons d'une valeur considérable. Très religieux lui-même, bien que protestant, sa conduite morale était non seulement à l'abri de tout reproche, mais pouvait servir de modèle à tous les catholiques européens qui se trouvaient au Soudan. Je l'ai toujours regardé comme un protestant sincèrement convaincu et de bonne foi, comme l'était sans doute Livingston, le grand explorateur africain, et j'espère que Dieu le récompensera un jour des services éminents qu'il a rendus à la mission catholique."

Gordon-pacha conserva ses fonctions de gouver-

neur jusqu'à la chute du Khédive Ismaïl, en 1879, et revint en Angleterre après avoir rempli une mission diplomatique auprès de Johannès, roi d'Ethiopie. On le voit ensuite accompagner le marquis de Ripon aux Indes, revoir la Chine où il reçoit le plus chaleureux accueil, aller à Bruxelles, mandé par le roi Léopold qui veut le consulter sur l'expédition du Congo, partir pour l'ile Maurice, se rembarquer pour le Cap de Bonne-Espérance, à peine de retour en Europe, repartir pour faire un pèlerinage en Terre-Sainte, et enfin accepter l'offre du roi des Belges qui veut l'envoyer au Congo. (1)

Il était sur son départ pour ce pays, quand le gouvernement britannique lui demanda d'aller au Soudan, pour établir un gouvernement indigène à Khartoum,et pour secourir les garnisons égyptiennes menacées par les troupes victorieuses du Mahdi. Gordon partit, au mois de janvier 1884, seul et sans soldats, se rendit au Caire, gagna Korosko et de là, accompagné seulement par le colonel Stewart, il franchit en dix jours, à dos de chameau, et d'une

1 Il aurait été le collègue du fameux explorateur H.-M. Stanley qui le demandait lui-même au roi Léopold et qui se trouvait alors au milieu de grandes difficultés au Congo.

seule traite, le désert de deux cent quarante milles qui sépare cet endroit de Berber. Jamais cette affreuse solitude n'avait été traversée en si peu de temps. Aussi un écrivain anglais disait-il : " Gordon seul avec sa bible et son épée, voyage avec la vitesse d'un tourbillon. " (du *Tablet* de Londres). Grâce à une habile proclamation dont il s'était fait précéder, il fut reçu en triomphe à Khartoum où il s'occupa d'organiser la résistance. Mais il comptait sans l'entêtement aveugle et l'inexplicable mauvais vouloir du gouvernement qui venait de lui demander un si grand sacrifice. Ce fut en vain qu'il suggéra de faire venir par Souakim un corps de 3000 à 4000 Turcs, afin de faire tomber par leur présence le fanatisme musulman soulevé par le Mahdi ; en vain aussi demanda-t-il le concours de son ancien adversaire Sebehr-pacha, exilé au Caire depuis dix ans : les ministres restèrent sourds à toutes ses requêtes ! Il ne restait plus au héros anglais qu'à rester à Khartoum et à attendre patiemment l'arrivée du Mahdi, ou celle d'une armée de secours si le gouvernement finissait par se résoudre à un tel sacrifice. Nul doute qu'il eût pu partir seul comme il était venu, et abandonner à leur malheureux sort la

colonie européenne et le personnel des consulats étrangers.

Ce départ eût été une désertion. Gordon n'y pouvait songer.

Abandonné à lui-même, souffrant de l'ingratitude et de l'inertie de sa patrie, il ne se découragea pas, soutenu qu'il était par sa foi en Dieu et par son admirable piété. Un officier anglais qui demeurait avec lui, écrivait de Khartoum à cette époque : " Gordon a un caractère extraordinairement aimant, doux, tranquille, gentil et fort. Il est si humble aussi... Chaque fois qu'il sort, il trouve à sa porte une foule d'Arabes, hommes et femmes, qui viennent lui baiser les pieds avec vénération. On lui apporte des enfants malades pour qu'il les touche et les guérisse. On l'appelle le père et le sauveur du Soudan. Tous les jours il lit l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il est, je crois, le plus grand et le meilleur homme de ce siècle". (1)

Le 14 mai 1884, le père Bouchard m'écrivait de Saint-Michel de Bellechasse : " Khartoum n'a

1. Cité du *Tablet* de Londres.

pas encore été saccagée par les troupes du Mahdi, mais celui-ci s'avance pour s'en emparer et tout porte à croire qu'il finira par réussir. Vous avez vu par les journaux que le général Gordon s'est dévoué pour sauver le Soudan. Après un voyage des plus périlleux, il est arrivé à Khartoum, où il a été accueilli comme un véritable libérateur. Malheureusement il n'a pu faire accepter son autorité par toutes les tribus environnantes, et bien loin d'avoir pu libérer le pays, il se trouve lui-même enfermé dans la ville sans pouvoir en sortir, cernée qu'elle est par les rebelles. Et l'on est à se demander aujourd'hui si cet homme courageux pourra jamais retourner dans sa patrie, et s'il ne périra pas plutôt, victime de son héroïque dévouement."

Pressé par les clameurs populaires qui s'élevaient menaçantes, le gouvernement songea enfin, mais trop tard, à secourir l'un des plus vertueux enfants de l'Angleterre. Chargé de commander le corps d'armée destiné à cette fin, le général Wolsely résolut de gagner Khartoum en remontant le Nil, et comme il avait pu apprécier *de visu*, pendant la première expédition de la Rivière-Rouge, la hardiesse et l'habileté des bateliers canadiens, il fit re-

quérir leurs services par l'entremise du gouverneur général Lord Landsdowne. Grâce au travail actif du secrétaire de ce dernier, lord Melgund, et surtout à la passion des aventures qui distingue nos compatriotes, on recruta trois cent soixante et seize hommes pour cette lointaine et dangereuse expédition. D'après la liste publiée par mon ami Gaston Labat, (1) Ottawa en fournit 160, Winnipeg 88, Caughnawaga 56, Trois-Rivières 50, Peterboro 16 et Sherbrooke 6. Les militaires chargés de les commander furent les suivants :

Commandant : le lieutenant-colonel F. C Denison, capitaine des Gardes du Gouverneur-général du Canada ;

Officier payeur et quartier-maître : le lieutenant-colonel Kennedy, de Winnipeg, mort pendant le retour de la campagne.

1. *Les Voyageurs Canadiens à l'expédition du Soudan* L'auteur, sergent d'hôpital de la Batterie B dont j'ai été l'aumônier durant six ans, a rendu de grands services pendant l'expédition, par ses connaissances pratiques et son habileté à soigner les malades. A son retour d'Egypte, M. Labat fit la campagne du Nord-Ouest.

Chirurgien-major : T. L. Hubert Neilson, de la Batterie B.

Il avait fait la première campagne de la Rivière-Rouge en qualité de chirurgien du 2e bataillon des canadiens de Québec.

Capitaine : E. Aumond, d'Ottawa, capitaine des Gardes du Gouverneur-Général, employé au département des pêcheries.

Capitaine : McKay, de London, Ontario.

Sergent d'hôpital : Gaston P. Labat.

Dans cette liste des officiers venait immédiatement après le chirurgien-major, l'aumônier, qui avait le grade de capitaine et qui s'appelait le R. P. Bouchard.

On comprend qu'il était pour ainsi dire l'homme nécessaire dans les circonstances,et Lord Lansdowne ne fut pas lent à lui demander ses services. Cela lui fournit occasion de faire ample connaissance avec le missionnaire canadien, et il fut si charmé par sa conversation, qu'il le fit monter bien des fois à la citadelle pour le questionner sur l'Egypte, le Nil, le

désert, et pour s'éclairer ainsi des lumières de son expérience.

Le Père Bouchard n'avait aucune confiance dans cette expédition qui venait comme la moutarde après dîner. Que de fois il m'en parla dans ce sens ! Et il s'en ouvrit clairement auprès du gouverneur et des officiers. D'après lui, la seule route à suivre c'était celle de Souakim à Berber, mais à la condition *sine qua non* de construire un chemin de fer pour traverser l'horrible désert entre ces deux villes. Le projet de remonter le Nil (1) devait prendre trop de temps, offrir de grands dangers, fournir bien des tentations à la duplicité des Egyptiens, etc. Dans tous les cas, il était convaincu qu'il était trop tard, et que Gordon serait trahi par eux et tué, ou livré vivant au Madhi. Sa répugnance était si grande que, d'après moi, le sacrifice qu'il fit en acceptant le titre d'aumônier, fut le plus grand de sa vie, et je puis en parler avec connaissance de cause.

1. D'après M. Stanley (*Dans les ténèbres de l'Afrique*), c'était Gordon qui avait indiqué cette route comme la plus praticable. Il venait de la franchir lui-même. Le plan de faire un chemin de fer de Souakim à Berber aurait pris un temps trop considérable.

CHAPITRE SIXIÈME.

—

Départ des bateliers canadiens.—Lettres du R. P. Bouchard.—Services rendus à l'armée. —Prise de Khartoum par le Mahdi.—Mort de Gordon.—Remerciements de lord Wolseley.—Séjour à Rome.—Retour au Canada.

Le 14 septembre au soir, un sombre bateau venu de Montréal, mouillait au large devant Québec : c'était l'*Ocean King* portant les bateliers canadiens avec leur chapelain. Ce dernier devait débarquer pour prendre sa chapelle portative et nous faire ses adieux. Mais on ne put le lui permettre, de crainte d'exciter la mauvaise humeur des hommes qui pouvaient se croire trompés et abandonnés, et dont quelques-uns ne paraissaient pas d'une douceur évangélique. Il fallut, le lendemain, nous rendre nous-mêmes au bateau, l'abbé C.-O. Gagnon (aujourd'hui prélat), l'abbé Joseph Beaudoin et moi, trois amis du P. Bouchard, pour lui porter ses malles et lui souhaiter le bon voyage. Et c'est ce que nous fîmes immédiatement avant la visite du



EGYPTE, SOUDAN ET KORDOFAN.

gouverneur général. Je dois à la vérité de dire que je ne fus pas très enthousiasmé, ni très fier, à la vue des trois cents voyageurs qui étaient sur le pont et qui allaient représenter le pays en Egypte. Quel assemblage étrange ! Pas d'uniformes—des habits de toutes couleurs—des figures hâlées, quelques-unes aux traits durs et féroces—ça et là les sinistres visages des Iroquois de Caughnawaga—un demi-silence—l'air ennuyé de gens qui attendent : tout cela avait un aspect terrible et funèbre que je n'oublierai jamais.

Le Père Bouchard en avait pris son parti. Son sacrifice était fait et ce fut lui qui, le navire en marche, fit épanouir les figures, rentrer les larmes qui voulaient couler, et taire les murmures qui demandaient à se faire entendre, et qui égaya les officiers et les bateliers par ses conférences et ses histoires.

Je lui cède avec plaisir la parole et je cite quelques-unes de ses lettres de voyage.

A bord " The Ocean King " en vue des Côtes du Portugal.

28 septembre 1884.

Mon cher Monsieur,

Quelques lignes pour vous donner de mes nouvelles et vous apprendre que, partis de Sidney, Cap-Breton, vendredi, le 18 du présent mois, nous arriverons, demain le 29, à Gibraltar. La traversée a été splendide. Pour continuer d'anciennes habitudes que je ne saurais trop recommander, je n'ai pas vu l'ombre du mal de mer ni l'ombre de l'ennui. Du reste je n'en avais pas le temps, occupé que j étais à faire connaissance avec mes paroissiens nouveaux et à leur donner les secours de mon ministère. Nous avons 379 voyageurs, la plupart catholiques. Je suis on ne peut mieux avec tous les officiers, qui se montrent d'une politesse exquise et me laissent la plus grande liberté. Je porte la soutane, je prêche *opportune, importune,* quand bon me semble, je fais la prière du soir en public, je confesse ; enfin je suis comme un curé dans sa paroisse ; et si le bateau qui me porte s'appelle le " Roi de l'océan, " je suis presque roi à son bord.

Malheureusement les trônes d'aujourd'hui ne sont pas très solides, et le " Roi de l'océan " s'est fait rouler par les vagues comme le dernier des sujets ; ce qui fait que je n'ai pu dire la messe que deux fois depuis mon départ de Québec.

Un des sauvages de Manitoba est mort jeudi dernier, après quelques jours de maladie seulement. Le pauvre homme était protestant et il m'a paru bien convaincu que sa religion était excellente. Vous comprenez que ce n'était pas le temps de lui donner des doutes à ce sujet et de faire de la controverse. Il était à l'agonie et il me fallait le préparer à la mort : je l'engageai à demander pardon à Dieu pour toutes les fautes de sa vie, et aussi longtemps qu'il eut la connaissance, je lui ai fait dire : Jésus, ayez pitié de moi. J'espère que le Divin Sauveur lui a fait miséricorde et qu'il a entendu la dernière prière de ce pauvre sauvage. Vendredi matin, eut lieu la sépulture dans la mer. C'est une bien triste cérémonie qui laisse dans l'âme de longs et douloureux souvenirs. C'était le premier sacrifice de l'expédition du Nil. Hélas ! nous en ferons probablement bien d'autres. Mais on ne va pas à la guerre sans qu'il en coûte. Mes bateliers sont, pour un grand

nombre, des jeunes gens intelligents et religieux, de véritables canadiens, et je suis tellement content d'eux, que je me propose de les accompagner jusqu'à Khartoum ; je déciderai cette importante question quand je serai rendu au Caire, ou plutôt c'est mon Evêque qui la décidera, car je vais me mettre à son entière disposition. Que de choses j'aurais à vous conter ! mais le temps me fait défaut et j'ai une trentaine de petits mots à écrire à droite et à gauche ; de plus c'est une sérieuse affaire que d'écrire lorsque le *steamer* ne cesse de rouler et menace de me faire passer par-dessus la table avec toutes mes idées les plus lumineuses.

Nous ne serons que quelques heures à Gibraltar, et nous nous dirigerons sur Alexandrie, puis au Caire, d'où je vous écrirai aussitôt que possible. En attendant, je vous prie de présenter mes respects à monsieur l'Administrateur et aux autres messieurs de l'Archevêché. Me recommandant aux prières de tous et en particulier aux vôtres, je demeure votre obligé serviteur et ami.

A. BOUCHARD, Ptre,
Missionnaire Apostolique.

On regretta d'avoir laissé tous les bateliers débarquer à Gibraltar : quelques-uns de ces messieurs firent trop de bruit. M. Gaston Labat raconte la chose en ces termes : " Vous le savez, ces grands enfants gâtés aiment la gaudriole, à se battre, à rire, à chanter, et c'est ce que deux de nos forts gaillards ont fait, lors de notre passage à Gibraltar, en mettant la police en déroute et en s'écriant : nous avons vaincu Gibraltar " !

Et voici ce que le même aimable correspondant écrivait du Père Bouchard :

" Parlons du chapelain. Vous le connaissez certainement, c'est le R. P. Bouchard. Voici l'homme : taille de cuirassier, barbe de sapeur, bâti comme un *monitor*, cœur d'agneau...Il nous donne des lectures très intéressantes sur l'Egypte qu'il a habitée et il nous dit avec assurance : mes amis, quand nous serons à Khartoum, je vous montrerai la maison de l'homme surnommé le Père aux cinq cents coups de fouet. C'est un aristocrate qui fait servir cinq cents coups de fouet pour le déjeuner de ses esclaves."

Si les bateliers avaient un bon chapelain, ils

étaient aussi commandés par de bons officiers. L'un d'entre eux, le chirurgien major Hubert Neilson, leur fit pendant le voyage une conférence très pratique sur la nécessité pour eux d'observer les lois de la tempérance et de la morale. La science médicale et la religion s'unissaient ainsi pour conserver la vie et la santé spirituelle et matérielle de la petite armée.

Le Père Bouchard m'écrivait du Caire la lettre suivante :

Le Caire, 15 octobre 1884.

Révérend et bien cher monsieur,

Il y a huit jours que je suis arrivé dans la capitale de l'Egypte, et il est temps, je crois, de vous en informer, malgré la chaleur affreuse dont nous sommes favorisés. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai été bien reçu par Monseigneur Sogaro, par les missionnaires et les orphelins. Pauvres enfants, en m'apercevant, ils pleuraient, riaient, parlaient tous à la fois ; c'était une scène indescriptible. Et moi aussi je pleurais, mais j'étais heureux ! Ah ! il y a des moments dans la vie qui valent des siècles et qui font oublier bien des sacrifices. J'aurais désiré

la présence de mes compatriotes, si bons et si généreux pour notre mission ; ils auraient joui en voyant le bonheur de ces pauvres enfants de la Nigritie, bonheur que leur procure leur incomparable charité. En embrassant ces chers petits noirs, j'étais obligé de reconnaître que j'avais fait bien peu pour eux, mais j'étais content de pouvoir me dire que j'avais fait quelque chose.

Je pensais que les canadiens de l'expédition du Nil se rendraient au Caire ; mais arrivés à Alexandrie, ils avaient trouvé l'ordre de continuer leur voyage, sans s'arrêter, jusqu'à Wadi-Halfa. Quant à moi, il me fallait absolument venir ici pour voir mon supérieur, et j'obtins facilement la permission des autorités militaires. Monseigneur Sogaro a été enchanté de tout ce que j'avais fait et il m'a donné l'ordre de continuer ma mission de chapelain. Je partirai vendredi matin pour Wadi-Halfa, à une douzaine de jours du Caire. J'ai hâte de rejoindre mes canadiens, pour me rendre avec eux jusqu'à Dongola qui sera, dit-on, le centre des opérations de notre petite armée.

Ici l'on dit les choses les plus contradictoires au

sujet de notre expédition: selon les uns, nous courons à une mort certaine ; selon les autres, nous allons seulement faire une promenade sentimentale. Pour ma part, je vais mon chemin sans m'occuper des cancans, bien décidé à faire mon devoir, quoiqu'il puisse m'en coûter. Ce qui m'encourage beaucoup, ce sont les excellentes dispositions de ceux que l'on a confiés à mes soins. Que de consolations ces braves m'ont données pendant la traversée ! De Gibraltar à Alexandrie, la mer était si calme qu'il m'a été possible de célébrer la sainte messe tous les jours, et j'ai eu le bonheur de donner la sainte communion à presque tous mes canotiers avant d'arriver à Alexandrie. Un matin, j'en ai fait communier 53. Ces bons enfants du Canada sont les mêmes partout ; ils ont toujours un grand respect et une grande confiance dans le prêtre catholique, même quand il s'appelle le Père Bouchard. Avec de pareils paroissiens, on peut se rendre au bout du monde et par conséquent jusqu'à Khartoum. J'espère pouvoir vous écrire bientôt. En attendant, je me recommande à vos prières ainsi que mes bateliers. Demandez à Dieu qu'il nous préserve des dangers, hélas ! si nombreux, qui nous attendent, afin que tous nous puis-

sions revenir sains et saufs dans notre belle et chère patrie....

Votre ami dévoué,

A. Bouchard,
Missionnaire Apostolique.

Le contingent canadien ne manquait pas de correspondants pour donner de ses nouvelles au pays. Nous connaissons déjà le chapelain et le sergent d'hôpital, M. Labat; voici maintenant M. L. H. Duguay, l'un des bateliers, qui lui aussi écrit des lettres très intéressantes. Nous en détachons le passage suivant, qui vient à la date voulue pour la continuation de notre récit, et qui dit quelques mots caractéristiques du héros de cette biographie :

...."Nous avions encore une journée de marche pour atteindre Wady-Halfa, lorsque nous sommes accostés par le steamer de la malle, sur lequel est M. l'abbé Bouchard, notre aumônier. Le bon père, qui nous avait laissés au Caire, pour rendre compte de ses deux années d'absence à son évêque, nous apporte des nouvelles du pays. Il a en mains plusieurs lettres qu'il distribue à qui de droit. Le soir, il met pied à terre pour serrer la main à tous les

canadiens, par qui il est adoré. Nos évêques ne pouvaient jamais nous mettre entre meilleures mains. A part son ministère, il a un *chic* épatant pour faire venir à lui non seulement les petits enfants, mais les hommes les plus rebelles. Vous pensez bien que parmi un composé de voyageurs, hommes de chantiers, *draveurs*, sauteurs de rapides comme celui-ci, il s'en trouve qui ne sont pas de la croix de Saint-Louis. J'en ai rencontré plusieurs qui, après une entrevue avec ce bon missionnaire, s'écriaient le cœur plein de joie : " ça c'est un bon Père ! "

" A part ce rôle, il remplit aussi celui d'interprète, car l'abbé Bouchard parle très bien la langue du pays qu'il a parcouru, comme apôtre de la Nigritie, pendant plusieurs années. Combien de fois n'a-t-il pas été de la plus grande utilité à nos officiers dans mille circonstances imprévues qui se rencontrent et qui se rencontreront souvent dans cette expédition ? c'est au point qu'il est devenu indispensable et qu'il est considéré parmi nous comme un envoyé de la Providence."

Après avoir parlé ensuite de la visite du général Wolseley, M. Duguay rend hommage à l'habileté

des bateliers : "Nous nous divisons, dit-il, par escouades pour faire connaissance avec ces fameux rapides du Nil, et en quatre jours douvrage, nous franchissions la première cataracte.

" Si vous aviez vu nos canadiens, vous en auriez été réellement orgueilleux ; les officiers en charge en sont ébahis... A l'heure où je vous écris, toutes les chaloupes qui étaient rendues à Assouan sont montées, et je suis certain qu'il y en a plusieurs qui sont déjà rendues à Dongola. Le colonel Butler qui se trouve commandant de notre campement, disait hier que c'était extraordinaire de voir la rapidité avec laquelle marche l'expédition depuis que les canadiens sont arrivés ; et nous sommes d'autant plus surpris de ce compliment, que nous trouvons que l'ouvrage ne nous a pas forcés. Il nous a seulement procuré un délassement." (16 novembre 1884.)

Je pourais citer bien des lettres que le R. P. Bouchard écrivit pendant l'expédition, soit à son vénérable père, soit à M. P. Dubé, le curé de Sainte-Julie, et à d'autres encore, mais il faut me limiter, ne pas répéter les mêmes choses et choisir les filons les plus riches de cette mine précieuse. Je reçus

donc de mon bon ami la lettre suivante, datée du Camp militaire de Gemai, Haute-Egypte, le 4 décembre 1884 :

Mon cher Monsieur,

Il y a longtemps, je pense, que vous attendez une lettre de moi. Il me semble vous entendre dire : " que fait donc le père Bouchard ? Il est plus fort pour parler que pour écrire ! " Hélas ! je suis forcé de l'avouer ; mais que celui qui est sans péché me jette la première pierre. Malgré tout, me voici à vous conter mes impressions de voyage. J'espérais toujours pouvoir le faire convenablement ; c'est-à-dire qu'un jour ou l'autre j'aurais autre chose que mes talons pour siège, et pour table une boîte ayant plus de six pouces de hauteur ; mais vain espoir ! je m'aperçois que je n'aurai rien de ces vanités pendant l'expédition, et je viens vous entretenir quelques instants à la *buona*, comme disent les Italiens. Si vous me demandez en Arabe : "Zaïac ? Kef-aalac ? Antatayeb ?" je vous répondrai : " El Amdel Allah " ce qui veut dire, comme vous vous en rappelez sans doute : " Comment allez-vous ? comment vont vos affaires ? Etes-vous content ?" Et je vous réponds : " très-bien, Dieu merci. "

Oui, je me porte très-bien, malgré l'énorme différence qu'il y a entre la vie de camp et celle que me faisaient les messieurs de l'Archevêché et les charitables curés du Canada. Au souvenir de la cuisine canadienne, je me prends à mépriser les oignons d'Egypte et le biscuit sec du gouvernement Britannique ; mais vous comprenez que c'est là un détail dont je m'occupe assez peu et qui ne mérite pas l'attention d'un chapelain militaire ! Voici en peu de mots quelles ont été mes aventures depuis mon départ du Caire, qui a eu lieu le 17 octobre. Après avoir dit adieu à Mgr Sogaro, à mes confrères missionnaires et à mes chers orphelins, je pris le chemin de fer pour rejoindre au plus tôt les canadiens qui devaient être déjà loin.

Le trajet dura toute la journée ; je mangeai de la poussière beaucoup plus que ma ration et je n'arrivai qu'à 10 heures du soir à Assiout, où il me fallut quitter le train pour la bonne raison qu'il n'allait pas plus loin. De suite je vis le commandant du camp, qui me donna l'ordre de continuer mon voyage. Je louai un âne, je plaçai dessus mon bagage et ma personne, et ainsi les uns sur les autres, nous fîmes

environ deux milles pour me rendre au bateau à vapeur qui partait à minuit pour Assouan. Comme ces bateaux sont très petits et qu'il y avait plusieurs officiers, il fallut se mettre deux par cabine. Or il est bon de savoir que ces cabines sont à peu près grandes comme un four. Enfin, tant bien que mal, me voilà installé dans ce four avec un officier anglais, un brave et digne homme qui sait se faire tout à tous. Quand je dis que les cabines ressemblent à des fours, j'entends aussi dire qu'elles sont chaudes comme des fours au moment d'y mettre le pain.

Après avoir soupé par cœur, je me couche ; quelques instants après, mon officier en fait autant et nous finissons par nous endormir malgré une chaleur étouffante. Nous avions laissé ouvert un tout petit carreau de dix pouces environ ; c'est tout ce qu'il y avait d'ouverture pour éclairer et changer l'air. Nous n'avions pas remarqué que le bateau était trop chargé et notre fenêtre était à fleur d'eau. Or, pendant que nous dormions, voilà que le bateau se mit à pencher de notre côté, et je vous prie de croire que l'eau ne se faisait pas prier pour entrer. Elle ne mit pas grand temps à parvenir jusqu'à moi. Imaginez un peu le plaisir de se réveiller à moitié noyé ! Je

me mets à crier à tue-tête ; mon compagnon se réveille :—nous allons nous noyer, lui dis-je. Mais je m'aperçois tout à coup que c'est de la fenêtre que vient le danger et je le dis à l'officier anglais qui me répond,en se tournant pour se rendormir: fermez le carreau ; c'est ce à quoi j'avais déjà pensé et je crois qu'il n'y avait rien de mieux à faire dans la circonstance ! mais ce n'était pas tout, car il fallut réparer ensuite les dommages causés par l'inondation : nos malles avaient été envahies par l'eau, et j'eus à remercier le ciel de ne pas avoir eu ma chapelle avec moi, dans la cabine, car elle aurait été bien endommagée.

Après cinq jours de voyage dans ce misérable navire égyptien, j'arrivai à Assouan ; le commandant du poste me remit l'ordre de partir de suite pour Shellal, trois milles plus loin. On y va en chemin de fer. A Shellal, le commandant me dit que j'avais trois jours de repos avant de quitter pour Wadi-Halfa. Cette nouvelle me réjouit le cœur et j'allai de suite me mettre à l'ombre pour jouir encore davantage. J'étais là depuis dix minutes, à causer avec des chrétiens qui m'avaient reconnu pour prêtre, lorsque j'entends crier et demander en anglais si

quelqu'un a vu l'abbé Bouchard.—Que voulez-vous de lui ? le voici.—Et l'on me conduit au commandant qui me montre un télégramme lui disant de me faire partir immédiatement par le bateau-postal. Ce bateau-postal est tout simplement une chaloupe à vapeur très petite et très incommode ; n'importe, je n'avais pas à choisir et je m'embarquai immédiatement. Au moment du départ, le capitaine me demande : Avez-vous vos rations ?—Quelles rations ? lui dis-je— Eh bien ! des provisions de bouche ; ici chacun doit avoir ses rations.—Alors je réponds comme un homme au-dessus de ses affaires : je n'ai absolument rien. Vite l'on court dire au commandant que l'abbé n'a rien à manger pour cinq à six jours, et ce brave homme, sachant probablement que je n'appartiens pas à la famille du docteur Tanner, s'empresse de m'envoyer des rations pour sept jours. Cette importante cérémonie terminée, nous partons ; le bateau va à merveille. Vers le soir, comme j'avais dîné par cœur, je m'occupai de scruter les mystères de mon panier à ration : ce n'était pas précisément une corne d'abondance ; tout de même il y avait biscuits, pommes de terre, thé, café. sucre, une boîte de viande, d'Amérique s'il vous

plait, et quelques oignons. L'inventaire terminé, je prends les armes. N'ayez pas peur, je suis pacifique ; je saisis un oignon d'une main, un biscuit de l'autre, et me voilà à table ; je dévore le tout et j'arrose avec l'eau troublée du Nil. Je me disais ensuite sous forme de consolation ; mon ami, voilà un souper qui ne te restera pas sur le cœur.

Le lendemain dans l'avant-midi, nous eûmes le bonheur de rejoindre les bateliers canadiens qui, comme vous le voyez, n'avaient pas fait long de chemin pendant les six jours que j'avais passés au Caire. Inutile de vous dire qu'ils étaient contents de me voir ; plusieurs pensaient que je serais retenu par mon évêque et que je ne pourrais continuer le voyage avec eux. Quatre jours après, nous arrivions à Wadi-Halfa, et l'on nous envoyait camper à cinq milles plus loin, sur le bord du Nil, à la 2ème cataracte, qui est vraiment magnifique. Que le Nil est beau à voir, en cet endroit surtout, le soir au clair de la lune ! Mais comme je changerais tout cela pour la paisible Rivière-Ouelle ! Le murmure de cette petite rivière en dirait plus à mon cœur que les bruits mystérieux du Nil. Il y avait trois jours que nous étions campés en cet endroit,

que nous recevions l'ordre de nous rendre quelques milles plus loin, puis arrivés là, même ordre encore d'avancer.

Nous devions lever le camp de bon matin, afin d'être prêts quand les chameaux arriveraient, vers six heures, pour transporter les bagages. C'était le vendredi. Nous attendons au soleil brûlant, sans pouvoir trouver la moindre plante pour nous mettre à son ombre. Midi arrivé, nous dînons par cœur ; le soir pas de chameaux encore, il faut passer la nuit à la belle étoile. Le jour suivant, samedi matin, nous recevons l'ordre de partir du camp où nous n'étions pas encore rendus. Nous renvoyons le courrier avertir le commandant du camp le plus voisin, que nous étions ennuyés de la vie qu'on nous faisait. Quelques heures après, les chameaux arrivaient enfin. Voyant qu'on prenait un temps infini à charger ces affreuses bêtes et que la nuit approchait, je me décidai à partir à pied, en compagnie du brave colonel Kennedy, de Manitoba. Nous voilà en route après avoir pris des informations sur le chemin à suivre. L'on nous avait dit : marchez trois milles environ, puis tournez à droite, près d'un village Arabe, et vous trouverez facilement le

camp. J'étais sous l'impression que ce village était le premier que nous devions rencontrer, autrement j'aurais pris un guide, et vous allez voir que j'aurais bien fait. Arrivés au premier village, je m'informe du camp, on me répond : *Ana ma aref*, je ne sais pas. Nous reprenons la route ou plutôt le désert, nous marchons, nous marchons et nous marchons encore et pas de camp. La nuit était devenue affreusement noire,—nous avions perdu la voie ; impossible de retourner ; nous étions égarés complètement. Le camp que nous cherchions était à environ six milles de celui que nous avions quitté ; nous avions fait au moins dix milles !

Que faire ? Aller demander l'hospitalité chez les Arabes ?—Impossible, car ils n'aiment pas les européens. Rester dans le désert ?—La nuit était froide et nous n'avions pas de couverture. Le colonel me dit : nous allons nous enterrer dans le sable. L'idée n'aurait pas été mauvaise, n'eût été le danger d'être piqué par les scorpions. Enfin nous nous décidons à marcher toute la nuit vers ce que nous avions réglé être le Nord. Après une marche d'une couple d'heures encore, je n'en pouvais plus de fatigue. Pour comble de malheur, nous passions souvent

près des villages, et les chiens faisaient un vacarme infernal, au risque d'éveiller les gens qui ne se seraient pas fait le moindre scrupule de nous assommer. Enfin nous arrivons dans un défilé où les cailloux nous brisent les pieds ; tout-à-coup, dans le lointain, nous entendons parler, crier, on aurait dit qu'il y avait toute une armée. Nous approchons sans bruit, et nous découvrons que c'est encore à des Arabes que nous avons affaire. Il ne fallait pas songer à aller plus loin. Nous voilà donc avec la belle perspective de passer le reste de la nuit à grelotter, avec la crainte d'être découverts et assommés. La position n'était ni brillante ni glorieuse. Ce qui m'ennuyait beaucoup, c'était de songer que le lendemain était dimanche et que je ne pourrais donner la messe à mes canadiens. Enfin, je dis au colonel : " nous avons fait notre possible pour nous " tirer d'embarras et nous ne pouvons rien par " nous-mêmes ; il faut prier. Vous êtes protestant, " vous ne croyez pas en la puissance de la Ste " Vierge, moi j'y crois, et je vais dire un chapelet à " cette bonne mère.—Oh ! oui ; me répond mon " compagnon, priez, votre prière sera peut-être en" tendue. " Je me mis donc à réciter mon chapelet

avec toute la ferveur dont j'étais capable ; mais que de distractions ! Que de fois j'ai pensé au Canada ! Je me disais : si je meurs ici, l'on ne saura jamais au pays ce que je suis devenu. Je regrettais bien alors de m'être engagé sans guide dans ce désert inconnu ; et je priais Marie de me tirer de ce mauvais pas.

Quand j'eus finis mon chapelet, le bruit avait cessé ; nous étions grelottants ; je voyais l'impossibilité de passer la nuit en cet endroit ; je dis au colonel :— Si vous voulez, nous allons marcher encore un peu. Qui sait ? peut-être sommes-nous dans le voisinage du camp de Gémai (que nous savions être à une douzaine de milles de celui où nous voulions nous rendre). Nous avions à peine marché un mille, qu'au détour du défilé, nous voyons une lumière, puis une autre, et puis un grand nombre, et nous arrivons à un camp, le camp de Gémai ! Quel bonheur ! " Votre prière a été entendue, " me dit le colonel Kenedy. Le camp que nous avions passé sans le voir et où étaient nos hommes, se trouvait à une dizaine de milles plus bas. Après avoir pris un peu de repos, je repartis, avec un guide cette fois, pour aller dire

la messe à mes canadiens, au camp de Bab-el-Kebir. A huit heures, la messe était dite, mais je n'ai pas besoin de vous dire que j'étais épuisé de fatigue. Je me reposai en racontant aux bateliers mes aventures de la nuit, et j'avais encore la parole, quand l'ordre nous arriva de plier bagage pour Gémai, où l'on nous a laissés respirer depuis plus de trois semaines.

Il va sans dire que nous ne connaissons rien de l'expédition, et je suis sûr que vous en savez bien plus long que moi. Les bateliers canadiens se distinguent véritablement par leur bonne conduite et par l'habileté qu'ils déploient pour faire remonter le Nil aux bateaux ; je vous assure que ce n'est pas une petite affaire. Je les accompagne très souvent dans leurs expéditions et nous revenons le soir en chantant : "En roulant ma boule, roulant." J'ai beaucoup à faire : je confesse, je prêche et je dis la sainte messe assez régulièrement. Jusqu'ici, notre voyage a été des plus heureux, vu les circonstances et les dangers : nous n'avons perdu que cinq de nos hommes, qui se sont noyés. Sans que je l'aie demandé, l'on a augmenté mon salaire de cinquante piastres par mois et j'ai eu le bon esprit de ne pas refuser. Je suis officiellement reconnu comme ca-

pitaine dans l'armée Britannique, aussi je porte l'habit militaire : pantalon et gilet gris, avec boutons jaunes et quatre étoiles sur le collet. Si j'ai le bonheur de retourner au pays, je me présenterai devant vous avec mes insignes de capitaine et j'espère que vous me ferez le salut militaire. En attendant ce salut, veuillez agréer ceux de votre ami dévoué,

A. BOUCHARD, Ptre,
Missionnaire Apostolique.

Ce ne fut pas sans de grandes difficultés que les bateliers parvinrent à rendre leurs embarcations jusqu'à Gémai ; ils eurent à passer une cataracte terrible. Une escouade de marins anglais campés à la tête des chutes fut émerveillée de leur audace, et Lord Beresford avait déclaré, cinq jours auparavant, que le passage était infranchissable. (1) Ce fut sans doute dans cette circonstance qu'eut lieu l'incident suivant raconté dans une lettre du père Bouchard, adressée aux *Missions catholiques* et citée dans le livre de M. Gaston Labat :

1. Lettre de M. Duguay.

“ Un jour, un brave batelier voit son bateau se briser sur une roche au milieu d'un rapide épouvantable. Prenant le seul aviron qui lui reste, il se jette au milieu du rapide en s'écriant : bonne sainte Anne des canadiens, sauvez-moi ! Après avoir passé dans des tourbillons interminables, il arriva sain et sauf sur la rive. L'aviron de la bonne sainte Anne, dit-il, m'a sauvé la vie.

“ Quelques jours après,ce brave enfant voit un de ses compagnons près de périr dans un rapide que lui-même venait de traverser difficilement. Comme il n'y avait pas moyen d'aller à son secours, il lui jette son aviron et lui crie : prends l'aviron de la bonne sainte Anne et ne crains rien. En effet le jeune homme aborda en quelques minutes.”

Alors on décida d'apporter l'aviron miraculeux au Canada pour le placer dans l'église de Sainte-Anne de Beaupré. Cette excellente idée ne fut cependant pas mise à exécution.

Le 3 janvier 1885, le Père Bouchard écrit de Dal à son père, et lui dit que le détachement canadien est sur le point de partir pour retourner en Canada. L'engagement n'était que pour six mois et peu son-

geaient à en faire un second, quoiqu'on leur offrît soixante piastres par mois. " Il est probable, dit-il, que nous nous rendrons à vingt-cinq milles d'ici et ce sera notre dernière station. De Semneh à Dal, j'ai parcouru environ cent milles en bateau et rencontré d'affreux rapides. Ici, j'ai beaucoup d'ouvrage ; il me faut aller visiter, tous les jours et à cinq milles de distance, l'hôpital militaire où il y a actuellement deux cents malades." Comme on le voit, le Révérend Père n'avait pas seulement à desservir ses canadiens, mais il exerçait aussi son ministère parmi les troupes régulières qui se trouvaient dans son voisinage. Il fit ainsi connaissance avec un grand nombre d'officiers, dont plusieurs appartenaient aux meilleures familles d'Angleterre, et avec les chapelains militaires attachés comme lui à l'expédition.

L'armée de secours était partagée en deux corps principaux : l'infanterie, qui remontait le Nil en canots, et le corps des chameliers (*the camels corps.*) Les canadiens qui s'étaient rendus jusqu'à Sorkomonto, ou Bâl-Narou, à peu de distance de Dongola, partirent le 20 janvier, pour retourner au Caire.

Quatre-vingts bateliers seulement continuèrent leur marche sur le fleuve jusqu'à Kerbeska.

Pendant ce temps, Gordon attendait à Khartoum, et l'on voit par ses dépêches quelle était la position. Le 29 février 1884, il télégraphiait : " Peu de chances pour le mieux, beaucoup de chances pour le pire." Le 2 mars : " Rester ou non à Khartoum ?—Le choix n'est plus entre mes mains "Vers le 30 : " Nous avons des provisions pour cinq mois. L'ennemi nous assiège de toutes parts." Il écrit à Sir Evelyn Baring : " Vous me demandez les causes et les raisons de mon intention de rester à Khartoum. Je reste à Khartoum parce que les Arabes nous y ont enfermés et ne veulent pas nous laisser sortir."

Le 19 septembre, le vapeur *Abbas* sort de a rade de Khartoum, portant le colonel Stewart, M. Power, du *Times*, M. Herbin, consul de France, plusieurs grecs et égyptiens : quarante-quatre hommes en tout. Ils descendaient le Nil pour aller à la rencontre de l'armée de secours. Mais le bateau fit naufrage en essayant de franchir les abords de la cataracte d'Abou-Hamid. Stewart, Power, Herbin et

Hassan Effendi gagnèrent la terre sans armes sur l'invitation en apparence pacifique des Arabes qui étaient sur la rive. On les fit entrer dans une maison où ils furent immédiatement massacrés.

Le 17 novembre, Gordon fait savoir à Lord Wolseley, alors à Wadi-Halfa, qu'il peut tenir quarante jours encore. Enfin le 14 décembre, il écrit : " Tout est fini, j'attends la catastrophe dans dix jours. Il n'en serait pas ainsi si l'on m'avait tenu au courant de ce que l'on voulait faire. Mes adieux à tous."

Le 30 décembre, la plus grande partie de l'armée anglaise commandée par Wolseley était rassemblée à Korti. Ce jour-là, le général Herbert Stewart se rend, avec 2099 chameaux, de Korti aux puits de Gakdoul et fait le trajet en 46 heures 50 minutes ; après avoir laissé une escorte pour garder les puits, il retourne à Korti chercher le reste des troupes et il est de nouveau à Kakdoul le 12 janvier. Il se met en marche avec sa petite armée, et le 17 il livre aux Arabes la sanglante bataille d'Abou-Kléa. La victoire fut chèrement payée. Sur un effectif de 1800 hommes, les anglais perdaient 9 officiers et 65 soldats ; il y eut 85 blessés. 1100 mahdistes étaient

couchés sans vie devant le carré. (1) " Si cette vaillante escouade se fut augmentée des 3000 hommes qui poursuivaient leur route en remontant le Nil, la marche vers Khartoum n'eût été qu'une promenade. Le 19, nouveau combat près de Metammeh . . Le 21, les Anglais trouvent quatre petits vapeurs ancrés à l'abri d'une ile ; il étaient là depuis quelques semaines, envoyés par Gordon pour attendre l'armée de secours. .. Le 24, Sir Charles Wilson remonte le fleuve avec vingt soldats européens à son bord. .. Le 27, on lui crie du rivage que Khartoum est tombé et que Gordon a péri... Wilson poursuit sa route jusqu'à ce que ses navires soient devenus une cible pour les canons d'Omdournan et de Khartoum . .. il ne vire pas de bord avant de n'avoir plus de doute sur la mort du général. Descendant à toute vapeur, il mouille à Tamanieh, où un messager vient lui dire que, pendant la nuit du 26 janvier, les mahdistes ont pénétré dans la ville par

1. Québec avait un digne représentant à cette bataille, le capitaine Wilson (aujourd'hui lieutenant colonel) de la Batterie A, qui s'était rendu en Egypte dès le commencement de la guerre et s'était mis à la disposition du général Wolseley. Il faisait partie du *Camel Corps*.

suite de la trahison de Farag-Pacha. Gordon a été tué. Le lendemain, le prophète a fait son entrée après... avoir octroyé à ses guerriers trois jours de pillage." (1)

D'après le rapport du major Kitchener, le massacre dura environ six heures et coûta la vie à au moins 4000 personnes. Le P. Luigi Bonomi qui, comme nous l'avons vu plus haut, était au nombre des prisonniers du Mahdi, raconte de la même manière la prise de Khartoum qui aurait été livrée " par un commandant supérieur de la garnison égyptienne." (2) Il ajoute que des témoins de cette horrible journée estimaient à 20,000 le nombre des victimes. "La chute de Khartoum, dit-il, eut pour conséquence la retraite des Anglais...ce fut une suprême déception pour ceux qui avaient mis leur

1 *Dans les ténèbres de l'Afrique* par H. M. Stanley.

2 Il semble que le Mahdi, sûr de son affaire, attendait que les Anglais fussent à deux pas de la ville pour y faire son entrée triomphale. L'expédition qui avait coûté des millions de louis sterling fut inutile; elle servit tout au plus à prouver qu'avec du temps, une armée pourrait suivre la voie du Nil pour reconquérir les provinces perdues. Et c'est ce qui se fait en ce moment.

espoir dans cette dernière citadelle de la civilisation et de la liberté au Soudan."

Le retour des canadiens au Caire fut comme une agréable promenade, mais ils eurent le malheur de perdre deux des leurs, qui se tuèrent en tombant du chemin de fer. Six s'étaient noyés dans les rapides, deux étaient morts des fièvres et un de la petite vérole. Onze morts en tout.

Le 13 février, le R. P. Bouchard écrit à son père qu'il est rendu au Caire où il a appris le massacre des trois mille chrétiens de Khartoum, en même temps que la chute de la ville, tombée entre les mains du Mahdi. Il croit que tout est à recommencer, et pour lui il ne voit aucune possibilité de retourner dans le Soudan, où toutes les missions catholiques sont anéanties.

Autre lettre du 24 février : "Quelques lignes pour vous apprendre une nouvelle qui, je crois, ne vous sera pas désagréable : c'est que je vais me mettre en route, un de ces jours, pour le Canada. Le gouvernement anglais me donne mon passage, et en première classe bien entendu, du Caire à Québec, ce qui représente au moins $200.00 ; seulement je

perds la chance d'aller à Jérusalem (1), mais chose remise n'est pas perdue. Qui sait si je ne ferai pas encore trois ou quatre expéditions avant de mourir ?....Les anglais ici parlent de s'organiser pour essayer encore de prendre Khartoum, mais à l'automne seulement. On veut traverser le désert de Souakim à Berber, ce qui est tout simplement impossible si l'on ne construit pas un chemin de fer. Une armée mettra trente jours à franchir cette solitude, où l'on ne trouve de l'eau, et en très petite quantité, qu'à deux ou trois endroits. Comment pourra-t-on transporter assez d'eau pour abreuver trois mille hommes ? Et les chevaux et les ânes ? Il faudra aussi leur donner à boire, tout aussi bien qu'aux chameaux, qui boivent rarement sans doute, mais qui, lorsqu'ils se mettent en frais, font les choses sérieusement. Hier, je suis allé au quartier général anglais et l'un des officiers m'a dit : Monsieur l'abbé, si le gouvernement britannique vous demandait pour accompagner l'expédition du Sou-

1. Dans une lettre précédente, il parle de ce voyage qu'il avait décidé de faire ; il pensait passer la semaine sainte à Jérusalem, et ensuite gagner l'Italie, la France, l'Angleterre et le Canada, où il espérait arriver à la fin d'avril.

dan, accepteriez-vous ?—Très certainement non, ai-je répondu, si on ne fait pas de chemin de fer ; car je suis sûr que pas un seul soldat n'échappera au désastre. Mgr Sogaro fait tout en son pouvoir pour les empêcher de faire cette folie, mais je crois qu'ils l'ont tellement dans la tête qu'ils vont tenter l'aventure. "

Les événements ont prouvé que les généraux ont écouté les sages conseils des missionnaires. L'armée anglaise a pris de nouveau la route du Nil; elle s'est emparée du Dongola, et il est à espérer que, continuant sa marche victorieuse, elle pourra enfin arborer le drapeau britannique à Khartoum, et fournir aux missions catholiques l'occasion de reprendre leurs travaux civilisateurs dans cet infortuné pays. (1)

1 Le *Tablet* du 14 novembre 1896,cite le rapport de Sir Herbert Kitchener et termine son article comme suit : "The success of the Dongola Expedition is thus no less full of present advantage than of promise for the future, and we may confidently hope that the next forward move towards the south may retrieve the tragedy of the last Nile Campaign by planting the Egyptian flag (c'est un euphémisme pour désigner le drapeau anglais) on the ruined walls of the fortress consecrated to all time by the memory of *the greatest hero of our generation*. Then, and not till then, can Egypt sheathe her sword with honour, and

" Mgr Sogaro, continue le P. Bouchard dans sa lettre, me voit partir avec peine, mais il trouve que mes raisons sont justes, et ne pouvant me retenir, il m'a donné une excellente recommandation pour Mgr l'archevêque de Québec."

D'un autre côté, le colonel Ardagh, commandant au Caire, écrivait au missionnaire canadien : "Monsieur l'abbé, je suis chargé par le général lord Wolseley de vous faire parvenir l'expression de sa haute appréciation des services rendus aux voyageurs canadiens, non seulement en votre qualité de ministre de religion, mais aussi par votre connaissance des indigènes et de leur langue, dont l'utilité pratique a été si souvent mise à l'épreuve."

Muni de ces compliments " mérités ou non, " comme il l'écrivait lui-même, le P. Bouchard quitta le Caire, et le 14 mai il était à Rome, où il eut le plaisir de rencontrer bien souvent Mgr Dominique Racine et M. l'abbé C.-O. Cagnon (aujourd'hui Mgr Gagnon) l'un de ses amis. Ce dernier fut témoin de

England redeem the pledge she implicitly gave to the inhabitants of the Soudan, when she sent her most gallant soldier to stand between them and disaster.

l'affection paternelle que lui portait le cardinal Simeoni, préfet de la Propagande, et d'autres excellentes relations qu'il avait conservées dans la ville éternelle. C'est ainsi qu'il vit l'un des secrétaires du Cardinal Chigi sauter au cou du Père Bouchard en l'apercevant et l'embrasser cordialement à l'italienne. Ils ne s'étaient pas vus depuis plusieurs années. Après une audience du Saint-Père, qu'il voyait pour la troisième fois, il partit pour Vérone, et Paris où il demeura deux semaines. En Angleterre, il alla visiter une famille qui avait perdu l'un de ses enfants, mort pendant l'expédition d'Afrique, et qu'il avait assisté à ses derniers moments. Enfin, après huit mois d'absence, il revint au Canada, avec l'intention d'y demeurer, *cum animo manendi,* et d'y travailler à la plus grande gloire de Dieu.

Il ne faudrait pas croire cependant que le R. P. Bouchard eût renoncé aux voyages ; car dès la première entrevue qui suivit son retour, il me parla de l'expédition du Nord-Ouest et du regret qu'il éprouvait de ne pas en faire partie. Mais il était trop tard, et M. l'abbé Faguy—aujourd'hui le digne curé de Québec—qui avait courageusement offert

ses services, était déjà parti pour la guerre avec les jeunes braves du neuvième bataillon, quand le Père Bouchard revint de son expédition d'Egypte.

CHAPITRE SEPTIÈME.

—

Le R. P. Bouchard vicaire à Plessisville et à Sainte-Julie.—Curé de Beaumont. —La Trinidad —Le curé de San Juan et de Couva.—Saint-Pierre-Baptiste.—Chez les PP. du Saint-Sacrement. —Notre-Dame de la Garde.

PLESSISVILLE ET SAINTE-JULIE

A son arrivée à Québec, dans les premiers jours de mai 1885, le R. P. Bouchard se mit immédiatement à la disposition de Mgr l'archevêque, qui n'avait, à cette époque de l'année, aucune paroisse à lui offrir. Comme il s'agissait depuis quelque temps de faire desservir la mission de Notre-Dame de Lourdes par un prêtre qui résiderait à Plessisville, ce poste lui fut assigné, et le nouveau titulaire s'y rendit bien volontiers. Mais trois jours après, le 16 mai, un désastreux incendie détruisit l'église, le presbytère et une partie considérable du beau village de cette paroisse. Ce fut le Père Bouchard lui-même qui descendit à Québec pour raconter la

triste nouvelle, et comme le curé ne pouvait plus facilement l'héberger, il fut nommé vicaire à Sainte-Julie et chargé de la même desserte de Lourdes. (21 mai 1885.)

On comprend que ce n'était pas une promotion, et qu'il n'y avait rien dans cette nomination pour flatter l'amour-propre ou la vanité. Après avoir été supérieur de la mission de Khartoum et avoir refusé l'épiscopat, après avoir servi d'aumônier militaire dans l'armée anglaise avec un salaire de cent-cinquante dollars par mois, et devenir tout d'un coup simple vicaire à la campagne avec des honoraires de cent piastres par année, il y avait là une épreuve qui est évidente pour tout homme qui a une connaissance quelconque du cœur humain. Les ecclésiastiques ne sont pas à l'abri des tentations de l'orgueil, et si parmi eux un grand nombre se contentent de leur position, quelques-uns travaillent sans relâche à l'améliorer, et il y en a très peu qui aiment à descendre.

Quoiqu'il en soit, le Père Bouchard s'acquitta gaiement de ses humbles fonctions; et comme vicaire

de Sainte-Julie, et comme desservant de Lourdes, il mérita l'affection de son curé et le respect et la confiance des paroissiens. Voici au reste un témoignage authentique qui prouvera quel souvenir il a laissé dans les cœurs. En apprenant sa mort, le vénérable curé de Sainte-Julie, M. Prudent Dubé (1) se hâta de m'écrire pour me dire le profond chagrin que cette nouvelle lui avait causé : " Le bon Père Bouchard, je ne l'oublierai jamais. J'ai pu l'apprécier durant son séjour à Sainte-Julie. D'un caractère gai, tout à fait aimable, charmant causeur, d'une grande sensibilité, sa société était des plus agréables. Bon prêtre, d'une rare piété, d'un zèle ardent, d'une charité sans bornes, il avait toutes les qualités du bon pasteur. Sa vie tout entière a été remplie d'épreuves. Nul ne sait ce qu'il a souffert ; car il cachait tout cela sous le voile aimable de la gaieté extérieure. Dès le début, il prit à cœur la petite mission de Lourdes et il s'est dévoué pour les pauvres colons qui l'habitent, allant deux fois par mois passer le dimanche avec eux, les consolant, les en-

1 Sainte-Julie est une des bonnes paroisses du diocèse de Québec : église, sacristie, presbytère, cimetière, tout est dans un ordre parfait. M. Dubé en est le curé vénéré depuis 23 ans.

courageant à supporter leurs épreuves, témoignant à tous la plus grande sympathie. Aussi, c'est avec douleur qu'ils apprirent son départ. Ils comprenaient qu'ils perdaient un protecteur et un ami.

" Il avait orné leur modeste chapelle, enrichi la sacristie d'ornements et de tout ce qui sert au culte. Il ne revenait jamais de Québec les mains vides, et ce qu'on lui avait donné, c'était pour N.-D. de Lourdes......

" M. Bouchard savait plaire à tout le monde ; je l'ai vu s'éloigner avec peine ; et dans la suite, bien souvent je l'ai visité, de même que je le recevais avec joie à Sainte-Julie où il a laissé les meilleurs souvenirs. C'était un ami sincère et dévoué, un cœur d'or. Sa mort a surpris et affligé tout le monde ici. Quoi, se disait-on, est-ce bien vrai que le bon Père Bouchard est mort ? "

Le curé actuel de Lourdes, M. Adélard Gagnon, confirme tout ce qui précède pour ce qui regarde les sentiments de ses paroissiens envers le regretté défunt.

Le Père Bouchard n'oublia pas ses bons amis. Il

entretenait une correspondance assez régulière avec M. Dubé, et il lui écrivit même de Gémai, sur le Nil, une longue lettre que j'ai entre les mains et dans laquelle je relève le passage suivant : " Ayez donc la bonté de me recommander, avec mes canadiens, aux prières de vos paroissiens. Dites-leur que, chaque jour, je pense à eux devant Dieu et qu'en retour je leur demande un petit souvenir.... Quand tout repose dans le camp, quel bonheur pour moi d'aller seul, au bord du Nil, rêver longtemps à la patrie et aux amis que j'y ai laissés ! Je ferme les yeux et je me figure que le murmure du fleuve est celui du Saint-Laurent. Bien loin, bien loin, je vois la belle et chère paroisse de Sainte-Julie, et Dieu sait ce qui se passe dans mon cœur, au souvenir des amis et des bienfaiteurs que j'ai dans cette paroisse bénie.. ."

BEAUMONT

Quelle jolie paroisse que Beaumont ! Quel site enchanteur ! Quelle vue sur le fleuve, sur l'île d'Orléans ! Et cette vénérable église, à toit élevé, qui nous rappelle si bien les vieux édifices français, qui commencent à se faire rares dans notre pays ! On

a eu le bon esprit de la laisser debout celle-là, et on a découvert enfin que les anciens murs sont encore les meilleurs. Ce fut la première cure du R. P. Bouchard, car, comme l'on connaît maintenant son humeur voyageuse, on croira facilement que ce ne fut pas la dernière. La démission du vénérable M. Campeau la rendit vacante en novembre 1885, et Mgr l'archevêque s'empressa d'y nommer le vicaire de Sainte-Julie, qui n'avait demeuré ainsi que six mois dans cette dernière paroisse.

Je ne voudrais pas être désagréable aux braves habitants de Beaumont, mais la vérité historique me force à dire que pendant bien des années, ils ont eu la réputation de pousser un peu loin l'amour de la justice et de ses tribunaux. A proximité de la ville et de ses nombreux et habiles avocats, quelques-uns d'entre eux avaient pris goût aux discussions légales, et s'ils n'allaient pas jusqu'aux chicanes, ils se rendaient assez souvent jusqu'aux procès. Cet esprit de Normandie, si répandu d'ailleurs parmi nous et dans toutes les classes de la société, avait trouvé à Beaumont une terre extrêmement fertile et produisait des fruits abondants pour les disciples de Thémis. Les affaires de fabrique avaient fini par

en être comme imprégnées et, pour les moindres choses, il fallait des assemblées de paroisse, des discussions, des protestations, et partant des retards quelquefois préjudiciables aux intérêts de l'église. M. Bouchard était l'homme pacifique pour ramener le calme après la tempête et la paix après la guerre. On s'aperçut bien vite qu'il était homme d'esprit et homme d'affaires, et que l'on pouvait, sans manquer aux règles de la justice, suivre sa prudente et sage direction.

Depuis longtemps la vieille sacristie—si on pouvait l'appeler de ce nom—menaçait ruine. Trop petite, froide, elle rendait encore plus onéreuse la fréquentation déjà assez pénible du sacrement de Pénitence. Il était évident qu'il en fallait une autre. Le nouveau curé se mit à l'œuvre et il eut bientôt le concours de ses intelligents paroissiens. L'un d'entre eux cependant voyait avec regret disparaître peu à peu les coutumes presque séculaires des divisions et des querelles. Un jour, dans une assemblée, il se mit, comme à l'ordinaire, à parler avec feu du code civil et du code municipal. Le Père Bouchard l'interrompit tout à coup et lui dit : « Ces codes-là sont excellents, mais connaissez-vous

le *quod justum ?*—L'autre, n'y comprenant rien, fut obligé d'avouer son ignorance, et le curé de lui dire : " c'est celui-là qui est le meilleur." Et les paroissiens de rire et de constater que leur curé était plus instruit et plus fin que cet avocat de circonstance.

Avec ce mot d'esprit, venu si à propos, l'intelligent curé mit en déroute l'éloquence chicanière de de ce paroissien, et le *quod justum* prit dès lors une autorité souveraine dans les assemblées de paroisse. C'est ainsi que, dans le mois de mars 1886, on décida *à l'unanimité,* de bâtir une sacristie qui fait honneur à Beaumont et qui est certainement l'une des plus belles du diocèse.

L'heureuse influence exercée par le Père Bouchard continue à se faire sentir à Beaumont, la concorde y règne, le progrès continue tranquillement et sûrement sa marche : on a refait l'intérieur de l'église de manière à en faire un vrai bijou, le presbytère a été réparé ; (1) bref,la paroisse s'est embellie et s'il y a eu des sacrifices, ils ont été faits avec autant de satisfaction que de générosité.

1 Ce fut M. F. Garneau, le successeur immédiat du P. Bouchard qui obtint ces réparations; l'église fut réparée sous l'administration de M. H. Leclerc.

S'il s'occupait des améliorations extérieures, le P. Bouchard n'oublia pas le soin des âmes et il s'appliqua avec zèle et succès à la bonne conduite morale des jeunes gens. Ce fut son œuvre de prédilection. Il excellait aussi à consoler et à assister les malades, les visitant souvent et allégeant leurs souffrances par d'édifiantes et d'amusantes conversations. On aurait été porté à croire que la résidence lui fût pénible, vu l'habitude des voyages et des changements qu'il avait jusque-là forcément suivie ; mais dès qu'il fut nommé curé, il ne s'absenta que rarement, et ses paroissiens étaient surs de le trouver chez lui quand ils avaient besoin de ses services. Et avec quelle affabilité il les recevait à son presbytère ! Mais c'était à ses confrères qu'il réservait l'accueil le plus cordial. Si les curés canadiens sont renommés à juste titre pour leur hospitalité, nul n'a surpassé sur ce point celui dont j'esquisse le portrait. Il savait recevoir, et rendre agréables à ses visiteurs les quelques heures qu'ils allaient passer chez lui. Doué d'une excellente mémoire et d'une grande facilité d'élocution, il savait les intéresser au plus haut degré, surtout quand il rappelait les scènes accidentées de sa vie de missionnaire et d'aumônier

militaire, quand il décrivait, avec une grande richesse de détails, la vie et les coutumes des différents peuples qu'il avait connus, et qu'il dessinait la physionomie des nombreux personnages marquants avec lesquels il s'était trouvé en rapports souvent intimes. (1)

Ceux qui l'ont vu rarement ne peuvent pas lui rendre pleine et parfaite justice ; car au premier abord, c'était la gaieté qui dominait chez lui, suivie d'un chapelet d'histoires et d'anecdotes plus ou moins authentiques ; mais il y avait autre chose, et il n'était pas nécessaire de le fréquenter beaucoup pour s'en apercevoir et pour être charmé par le sérieux et la piété de ses entretiens.

La deuxième année qu'il passa à Beaumont, le Père Bouchard souffrit d'une maladie de vessie qui vint à lui causer des douleurs atroces et des incom-

1 Mentionnons les cardinaux Manning, Vaughan, de Canossa, Simeoni, les évêques Comboni, Sogaro, etc., Mgr Bocali, grand nombre de missionnaires, les principaux membres des communautés des Sulpiciens, des Oblats, de Mill-Hill, de l'institut de Vérone, le général Gordon, lord Wolseley, les prêtres les plus distingués du clergé de Paris, plusieurs grandes familles de France et d'Angleterre, etc.

modités de tous les jours. Le médecin qui le soignait trouva le cas grave et déclara à son patient qu'il n'avait plus que dix-huit mois de vie. Comme les climats chauds allaient mieux à sa constitution —et il en avait fait l'expérience en Afrique—il se décida à essayer celui des Antilles, donna sa démission, au mois d'août 1888, et partit, en octobre suivant, pour l'ile de la Trinidad.

La Trinidad

L'ile de la Trinité, ou *Trinidad* en espagnol, a été découverte en 1498 par Christophe Colomb. Successivement possédée par les espagnols, les anglais, les français et lesespagnols, depuis (en 1797) elle est repassée entre les mains des anglais. (1) Située au 10e degré de latitude, elle se trouve éloignée de 1300 lieues de Québec.

La capitale, Port-d'Espagne, siège d'un archevêché, a une riche cathédrale, un vaste couvent des PP. Dominicains, le palais du gouverneur et un ma-

1. En cédant la Trinidad à l'Angleterre, l'Espagne imposa des conditions dont les catholiques ressentent encore aujourd'hui le bon effet.

gnifique jardin orné de plusieurs fontaines. C'est une véritable merveille. La flore tropicale atteint dans cette île des proportions et une richesse qui surpassent tout ce qu'on peut imaginer. La population d'environ 180,000 âmes, est composée d'européens, espagnols, français, anglais, mais en grande majorité de nègres et de coulis. Ces derniers sont des habitants des Indes Orientales, qui émigrent en Amérique depuis une quarantaine d'années. Trinidad en compte 60,000. Ils se partagent en hindous, mahométans et chrétiens. D'après le savant et regretté M. Provencher, (1) avec leurs jambes noires et maigres et leur ceinture de coton enroulée autour des reins, ils ressemblent à distance aux hideux vautours que l'on voit en très grand nombre dans les rues de la ville et qui contribuent à lui donner un cachet des plus étranges.

Il va sans dire que l'hiver est inconnu dans ce pays, la température varie très peu, il fait toujours chaud ; mais de juillet à janvier c'est le temps des pluies et quelquefois des fièvres, surtout pour les

1. Le *Naturaliste-Canadien*, 1888. *Une excursion aux pays tropicaux*

étrangers. Cependant il ne faudrait pas croire que le climat est très insalubre parce que cinq canadiens y ont trouvé la mort. M. l'abbé C. F. Sirois, du diocèse de Rimouski, y a passé plus de huit ans, curé de Cedros, et il en est revenu plein de vie. MM. Provencher et Huart se sont très bien trouvés du beau et scientifique voyage qu'ils y ont fait en 1888. L'année précédente, M. l'abbé Montminy écrivait à son retour de la Trinidad : (1) " Le malade ne pourrait jamais trouver un endroit plus favorable pour passer agréablement les mois d'hiver. Le climat est délicieux. Il y a tant de merveilles à étudier et les communications sont si faciles, que l'ennui causé par l'inaction n'a pas de prise sur l'étranger. Télémaque n'a jamais habité de séjour plus enchanteur. " Enfin M. Gagné, le chapelain actuel de l'Hôpital-Général, parti malade du Canada en 1890, revint des Antilles en bonne santé, et enchanté de l'influence bienfaisante des mois qu'il passa curé à Maraccas. (2)

1. *De Québec aux Antilles.*

2 Il desservait cette paroisse et la mission de Caura (prononcez Caoura) dans les montagnes où l'air est plus sec et plus agréable.

Il y a bien les serpents, les scorpions, les araignées, les moustiques, les chauves-souris, etc., mais on se protège facilement contre ces ennemis et on finit par ne pas s'en occuper.

Le R. P. Bouchard fut très bien reçu par le vénérable archevêque de Trinidad, Mgr Gonin et par Mgr Flood son coadjuteur. Il jouit de la plus cordiale hospitalité au couvent des PP. Dominicains et il eut pour le soigner l'excellent docteur Lota. Corse d'origine, fervent catholique, il avait d'abord exercé sa profession à la Martinique, où il avait fondé un journal pour défendre contre la tyrannie des noirs, les intérêts des catholiques et des blancs. Insulté un jour sur la rue par un de ses sombres adversaires, le docteur ne put s'empêcher de lui asséner un coup de canne sur la tête, ce qui lui attira une fort mauvaise affaire. Le mulâtre fit un appel aux hommes de sa couleur et un millier d'entre eux allèrent assiéger la maison du médecin catholique. Celui-ci était bien armé, et avec le secours de quelques amis il aurait pu résister, tuer une cinquantaine d'ennemis et mettre le reste en fuite. Mais il ne voulut pas qu'on versât le sang, et il aima mieux voir démolir entièrement sa maison et ses meubles,

et émigrer à la Trinidad, où il vit en paix, donne à tous l'exemple des vertus chrétiennes, et fait un grand bien aux malades qu'il soigne avec habileté et charité. (1)

Le P. Bouchard ne fut pas lent à ressentir les heureux effets de son traitement. Après un mois, ses souffrances avaient presque disparu, et il put songer à rendre quelques services dans cette nouvelle vigne du Seigneur, qui s'offrait à son zèle.

Voici ce qu'il écrivait à son père.

Couva, Trinidad, 7 janvier 1889.

Bien cher Père,

.... Je commence à m'apercevoir que le climat des Antilles m'est favorable, car je me sens mieux d'une semaine à l'autre.

A mon arrivée, l'archevêque m'a offert trois ou quatre paroisses : il y en a une dizaine sans prêtres

1. Il y a à Port-d'Espagne un bon nombre de familles qui appartiennent à la haute aristocratie. L'un des fils du docteur Lota a fait ses études en France; il demeurait, en 1890, dans la mission de Caura sur une propriété de son père, évaluée à $60,000.00. M. l'abbé Chs Gagné eut l'occasion d'y faire sa connaissance.

pour les desservir. Plusieurs ne sont que des missions pénibles qu'il faut parcourir à cheval, et comme ce genre de locomotion m'est devenu impossible, je ne pouvais songer à en devenir le pasteur. Il y a bien deux paroisses où cet inconvénient ne se trouve pas, mais ce sont deux des plus belles du diocèse et elles sont pourvues de curés. Ce sont San Juan et Couva. Mais voilà qu'après avoir passé quatre semaines à Port-d'Espagne, où je me suis soigné et reposé, l'archevêque m'a offert la cure de San Juan, dont le curé venait de partir pour la France. Je m'y installai avec plaisir, et j'eus bien du bonheur à desservir les nègres qui forment la masse de la population. Tous voyaient que je les aimais, et ils se montraient aussi dociles que possible à suivre mes conseils et mes exhortations. Mais au bout d'un mois, Mgr m'a demandé de me transporter à Couva où je suis maintenant. J'ai bien hésité avant d'accepter cette desserte. D'abord je me trouvais bien chez moi à San Juan, au milieu des bons noirs, dont j'avais déjà suffisamment appris le patois,(1) tandis qu'ici c'est l'anglais qui domine, sans compter qu'il y a deux églises protestantes.

1 Voici quelques échantillons de ce joli langage cités par M.

Je dois dire cependant que les protestants sont bien polis pour moi. Après la messe du jour de l'an, c'est l'un d'entre eux, médecin de l'endroit, qui est venu me chercher pour m'amener déjeuner chez lui, et un autre a réclamé la faveur de me donner à dîner.

Le presbytère est très grand et meublé aux frais de l'évêque, comme c'est du reste la coutume. Le curé reçoit $60.00 par mois du gouvernement, ce qui joint à son casuel lui fait un revenu très convenable. Mais tout coûte très cher ici : la viande 30 cents, le beurre 40 cents, la morue 13 cts, un œuf 4 cts. Le chemin de fer passe à ma porte et me conduit en deux heures à Port-d Espagne. Arrivé la veille du jour de l'an, j'eus bien peu de monde à l'office du lendemain, mais depuis cela va mieux et hier l'église était presque remplie, et j'ai eu une quinzaine de communions..................

....

Le R. P. Bouchard demeura six mois dans cette

---

l'abbé Provancher. On dira : *moé qua manger*, je mange; *moé quat manger*, j'ai mangé ; *Comment ou yé*, comment êtes-vous ? *Gnon doigt pas ca pouend pices.* Un doigt ne prend pas de puces. *En pile en pile* veut dire beaucoup, souvent.

paroisse ; sa santé était devenue relativement bonne, et comme il ne voulait pas s'exposer à la perdre pendant la saison des pluies, il dit adieu à la Trinidad et s'en revint à Québec, dans le courant de juillet 1889. (1) Il avait exercé un laborieux et fructueux ministère, gagné l'estime de ses confrères et donné entière satisfaction à l'archevêque et à son digne coadjuteur. Celui-ci devint bientôt archevêque en titre par la mort du vénérable Mgr Gonin ; et à son retour d'un voyage d'Europe, au mois d'octobre de l'année suivante, il passa quelques jours à Québec. Le R. P. Bouchard qui se trouvait ici, se fit son cicerone, et ne pouvant le recevoir chez lui (il était alors curé de Saint-Pierre-Baptiste comme nous le verrons plus loin), il le fit inviter à dîner par une des familles de Québec où il était presque chez lui. Je veux parler de l'excellente et charitable famille de M. Théophile Ledroit. Il semblait que le P. Bouchard en fît partie, tant on l'ai-

1. A son retour au Canada, le R. P. Bouchard donna au musée de zoologie de l'Université Laval, quelques souvenirs qu'il avait apportés des Antilles : deux grenouilles empaillées, deux ostracions et un diodon, poissons des mers tropicales, et un myriapode, serpent vulgairement appelé cent-pieds.

mait et tant on s'intéressait à lui de toutes manières. Aussi je sais quels sentiments d'affectueux respect et de profonde reconnaissance il a toujours nourris dans son cœur pour monsieur et madame Ledroit. Mgr Flood fut reçu comme on sait recevoir dans cette maison. Il parut enchanté de son séjour à Québec et surtout de l'heureuse rencontre qu'il avait faite de l'ancien curé de Couva.

SAINT-PIERRE BAPTISTE.

Le R. P. Bouchard fut curé de Saint-Pierre-Baptiste durant deux ans, du mois d'octobre 1889 au mois d'octobre 1891. Cette paroisse érigée en 1886 était relativement pauvre : église, sacristie, presbytère, tout cela avait petite apparence et pas plus de réalité. Les revenus du curé étaient en parfaite harmonie avec le reste, de sorte que cette cure n'était convoitée par personne. A part les consolations qu'un bon prêtre trouve toujours au milieu d'une bonne population catholique et intelligente, comme celle de Saint-Pierre-Baptiste, ce qui fut le plus agréable à l'abbé Bouchard, ce fut le voisinage de son excellent ami, M. Dubé, curé de Sainte-Julie.

Comme dans tous les postes qui lui avaient déjà été assignés, il y travailla avec dévouement et se fit des amis de tous ses paroissiens. Il vivra toujours dans leur souvenir. Au reste une physionomie aussi typique et aussi fortement dessinée que la sienne ne s'efface jamais de la mémoire qui en a une fois reçu l'impression.

En fait d'œuvres extérieures, il répara et agrandit l'humble presbytère qui méritait à peine ce nom. Disons qu'il ne fit pas un chef-d'œuvre ; mais les travaux ne coutèrent pas un cent à la fabrique, et si l'architecture ne s'est pas enrichie, la paroisse n'en est pas devenue plus pauvre. (1)

M. J. B. Thiboutot, le curé actuel, qui me fournit

1 Le P. Bouchard aurait désiré faire davantage pour aider ses bons paroissiens et je sais combien de démarches il fit auprès de son ami, M. le comte Baillairgé, pour obtenir de lui la somme de cinq cents piastres qui devait être consacrée à l'achat d'une terre de fabrique. Toutes les conditions du contrat avaient été longuement et minutieusement discutées, on en était arrivé à une entente parfaite; mais hélas ! au moment phsycologique, le vénérable vieillard ne voulut pas aller plus loin dans cette direction. Il faut avouer qu'il en prit d'autres dans la suite et ces sortes de voyages lui ont coûté cher. Quoiqu'il en soit, si le Père Bouchard ne réussit pas, il n'en eut pas moins le mérite d'avoir beaucoup travaillé, et pour une paroisse où il était entendu qu'il ne resterait pas longtemps.

ce renseignement, me dit qu'un service solennel a été chanté pour le repos de l'âme de M. Bouchard : " l'église, (1) ajoute-t-il, était remplie comme en un beau dimanche, et il y avait dans l'assistance une foule de protestants, qui venaient se joindre aux catholiques pour lui donner cette marque de leur profonde estime. "

Le lecteur a certainement remarqué déjà que pour le prêtre dont j'esquisse la biographie, la vie a été un long voyage, jalonné par de nombreuses étapes où la tente du pasteur n'était jamais fixée pour longtemps. Il en fut des pâturages de Saint-Pierre-Baptiste comme des plaines désolées de l'Egypte, des rivages enchanteurs du Saint-Laurent et des luxuriantes végétations des tropiques. Aucune force, il semble, n'aurait pu le retenir, et après avoir comme ailleurs nourri et gardé fidèlement ses brebis qu'il savait devoir passer entre bonnes mains, il reprit son bâton de pèlerin et, à la grande surprise de tous, il alla s'enfermer novice au couvent des Pères du Saint-Sacrement de Bruxelles.

---

1 Une grande église neuve bâtie par les soins du successeur du R. P. Bouchard.

AU NOVICIAT DU SAINT-SACREMENT

Plusieurs fois déjà religieux, le R. P. Bouchard n'eut en apparence aucune peine à se plier à la règle de cette communauté, et il donna l'exemple de la fidélité et de l'exactitude à en observer les moindres détails. A son âge, il devait lui en coûter pourtant de se soumettre aux minutieuses exigences et aux épreuves souvent humiliantes du noviciat. Et ces trois heures d'adoration—dont une la nuit—et cela tous les jours, devant le Saint-Sacrement exposé, si elles offrent au cœur les douces joies de la piété, causent aussi de pénibles fatigues au corps et à l'esprit. Le P. Bouchard n'y manquait jamais. Placé au milieu de jeunes gens de quinze à vingt ans, il se fit jeune avec eux, aimable et gai comme toujours, soumis et respectueux pour les supérieurs de la maison, quoiqu'ils fussent moins âgés que lui.

Il était entré au mois de novembre 1891. Au mois de décembre suivant et en avril 1892, j'eus le bonheur de le voir à Bruxelles et de passer quelques jours dans cette admirable communauté, où le Saint-Sacrement est adoré nuit et jour, et où j'assistai aux cérémonies les plus pieuses et les plus édifiantes. Je

pus constater par moi-même combien le P. Bouchard était heureux de son sort, et je me demandai si, cette fois, en dépit de toutes les prédictions contraires, il n'avait pas enfin trouvé le lieu de son repos. Mais la divine Providence en décida autrement. La lettre suivante adressée par lui à l'une de ses sœurs va nous apprendre la nouvelle épreuve qu'il lui fallut subir.

Paris, 25 janvier 1893.

Ma chère Alexandra,

Je viens te souhaiter, un peu tard, une bonne année et te donner, trop tôt, de bien tristes nouvelles. J'ai le chagrin de t'annoncer que ma mauvaise santé m'a forcé de quitter la congrégation des PP. du Saint-Sacrement, où j'espérais bien pourtant terminer mes jours. Depuis longtemps j'éprouvais des douleurs et de la fatigue, j'espérais prendre le dessus et je suis allé jusqu'au bout de mes forces. Aujourd'hui, à un affreux mal de jambe est venu s'ajouter le diabète, qui uni à sa parente la gravelle, dont j'étais déjà favorisé, contribue à me rendre la vie aussi insupportable que possible. Le médecin que j'ai consulté à Bruxelles, me dit que j'ai fait une

folie de résister aussi longtemps ; mais j'ignorais la gravité du mal, et maintenant il me faut subir un traitement sévère si je veux vivre encore quelques années.

Je ne puis te dire assez ma douleur d'abandonner le noviciat... Je ne regrette pas le temps que j'y ai passé ; bien au contraire. Cette année de solitude aux pieds du Saint-Sacrement sera comme un délicieux oasis dans ma vie, mon soutien pour les épreuves à venir, et ma plus ferme espérance à l'heure de la mort.

Je resterai à Paris jusqu'à ce que je puisse entreprendre le voyage du Canada ; je suis trop faible pour y songer maintenant. Inutile de te dire que la comtesse de Villeneuve a été remplie d'attentions et de bontés pour moi. Je demeure à deux pas de son hôtel, et tout près de l'église de Saint-Roch où je compte de bons amis, dans la personne du vénérable curé et de ses vicaires. (1)

... Une fois rendu au pays, je me propose d'aller

I. Il eut l'occasion de leur rendre bien des services, et pendant quelque temps il remplaça même, autant qu'il le pouvait, l'un de ces messieurs qui était allé à Rome.

à l'Hôpital-Général ; j'y serai bien soigné et je serai près de Mgr Têtu, qui a toujours été mon ami dévoué et que j'aime bien sincèrement...

Si le bon Dieu me rend la santé, je me résignerai à redevenir curé, avec les responsabilités qui m'ont toujours causé de la frayeur.................

Je puis te dire sans fausse humilité, que les Pères du Saint-Sacrement m'ont vu partir avec regret ; de mon côté je garderai toute ma vie un bon souvenir et une sincère amitié pour ces saints religieux, qui m'ont appris à aimer davantage le Dieu de nos autels..............................

Le 8 février 1893, le cardinal Taschereau écrivait à Mgr Bégin, qui se trouvait alors à Rome :

" M. A. Bouchard est obligé de quitter l'ordre religieux à cause de sa santé. Il va revenir au Canada, au mois de mars. C'est un excellent sujet qui pourra rendre des services si sa santé se rétablit. Il demeure 6, rue Saint-Roch, à Paris. "

A son passage à Paris, Mgr Bégin qui avait pour compagnons de voyage Mgr Gagnon et MM. les abbés Raymond et René Casgrain, eut souvent l'oc-

casion de voir le Père Bouchard, soit à son hôtel, soit chez la comtesse de Villeneuve, et quand il partit, il l'emmena avec lui à Québec, où le prélat fut de retour le 7 mars 1893.

La mort de M. Gingras, curé de Saint-Gervais, arrivée le 15 du même mois, avait occasionné la nomination à ce poste important, de M. Charles Richard. curé de Notre-Dame de la Garde. Cette dernière paroisse échut au Père Bouchard, qui fut on ne peut plus heureux de l'accepter, et qui en prit possession le 13 avril suivant.

NOTRE-DAME DE LA GARDE.

Les fidèles du Cap-Blanc forment une population à part et d'un caractère distinctif assez tranché. Exposés pendant longtemps aux incursions journalières des marins de toutes les nations, à l'époque où la rade de Québec étaient remplie de vaisseaux, ils avaient pris l'habitude forcée du bruit et quelquefois de la tempête. Le calme régnait rarement sur cette longue allée qui trouve à peine sa place entre le fleuve et la falaise du Cap Diamant. Les

rixes étaient fréquentes, les coups de poings tombaient dru, et les cris des combattants réveillaient les plus pacifiques ; bref, il était assez difficile de dormir pendant les nuits d'été. Aujourd'hui on y dort à peu près autant qu'ailleurs. Les vaisseaux n'existent plus qu'à l'état de souvenir, partant plus de matelots et plus de batailles. Mais l'influence la plus bienfaisante sur l'esprit belliqueux de la paroisse fut celle du premier curé, M. Godbout, actuellement chapelain des Sœurs de Charité ; sa présence fut vraiment celle du ministre de la miséricorde et de la paix. Ses successeurs ont dignement continué sa mission pacifique.

Hâtons-nous de dire que ce petit peuple a toujours été d'une honnêteté et d'une moralité remarquables. Fier, susceptible, il est aussi d'une vive intelligence, d'une générosité sans bornes, et se distingue par une rare habileté pour tous les ouvrages mécaniques. Voilà, aussi fidèle que possible, le portrait des paroissiens du R. P. Bouchard. Le nouveau curé ne fut pas lent à connaître ces natures un peu rudes, mais riches en toutes sortes de qualités.

Après le religieux repos qu'il venait de prendre, il se remit avec ardeur à l'exercice du saint ministère. Il avait fait pendant son noviciat, une provision d'amour envers l'Eucharistie et s'était pénétré davantage du rôle sublime de ce sacrement dans l'Eglise. Aussi s'appliqua-t-il à le prêcher et à le faire aimer. Et comme il n'y a pas de meilleure prédication que l'exemple, tous les jours il passait de longues heures à prier et à adorer devant le saint autel. (1)

1. On sait quelle confiance ont dans le prêtre nos bonnes populations canadiennes. Bien souvent les malades vont trouver leur curé, et comme autrefois les infirmes à Notre Seigneur, ils lui disent: Seigneur, si vous voulez vous pouvez me guérir *Si vis potes me mundare*. Et le curé prie pour eux, et s'il ne fait pas toujours des miracles, sa prière est agréable à Dieu, qui rend quelquefois la santé à ceux qui l'ont demandée avec foi et à qui elle peut être plus avantageuse que la maladie. Le P. Bouchard avait, comme ses excellents confrères, la confiance de ses paroissiens, Après avoir appris la nouvelle de sa mort, une brave femme de N.-D. de la Garde m'envoie, sans aucune provocation de ma part, une lettre qui en est un authentique témoignage. Elle tombait du haut mal depuis deux ans. "Après avoir bien prié, dit-elle, et fait prier sans succès, je m'adressai à mon curé, le révérend messire Arthur Bouchard, afin que comme ministre de Dieu, il pût me guérir. Mon espérance ne fut pas vaine; car depuis le 13 juillet 1895, je n'ai pas été affectée de cette triste maladie. Moi et ma famille, nous en remercions bien le bon Dieu et nous vénérons grandement la mémoire de notre pieux défunt."

Ses intelligents paroissiens comprirent bientôt que s'ils avaient perdu un prêtre très distingué par le départ de M. Richard, l'évêque leur en avait donné un autre qui ne le ferait pas oublier sans doute, mais qui remplirait lui aussi avec zèle et succès, son rôle de pasteur et de père. Ils se sentaient honorés d'avoir pour curé un missionnaire qui avait travaillé et souffert et, rudes travailleurs eux-mêmes, ils regardaient le Père Bouchard un peu comme l'un des leurs, ayant en plus le prestige de l'instruction et l'auguste caractère du sacerdoce. Habitués à une vie de dangers, ils ne manquaient pas de goûter le récit de ses voyages et de ses missions lointaines, et d'être ravis de sa belle humeur, et des joyeuses histoires que le Père avait cueillies sous toutes les latitudes et qu'il contait si bien et si volontiers.

L'église de Notre-Dame de la Garde venait d'être réparée à neuf ; les écoles dirigées par les Sœurs de la Charité étaient dans un état assez prospère et fréquentées par une foule d'enfants pleins de vie et pétillants d'intelligence. M. Bouchard, comme il l'avait fait ailleurs, enrichit la sacristie d'ornements. A proximité de la cathédrale, il rendit aussi de

grands services à l'œuvre des Tabernacles par ses conférences, par ses conseils, et aussi par le travail qu'il fit lui-même ou dont il dirigea l'exécution. C'est ainsi que toutes les barrettes se fabriquaient au presbytère de Notre-Dame de la Garde.

Mais ce presbytère lui-même était à refaire. La maison curiale qu'il trouva à son arrivée, menaçait de s'écrouler et de tomber dans le Saint-Laurent, avec le quai vermoulu qui la portait. Le Père Bouchard se mit courageusement à l'œuvre et fit construire un presbytère très convenable, qui coûta relative ment peu cher et qui durera de longues années. Le curé du Cap Blanc en fit l'inauguration solennelle, et, à cette occasion, il eut l'honneur de réunir à sa table Mgr Bégin, plusieurs prélats romains, M. le curé de Québec, M. le principal de l'Ecole normale, M. l'abbé Casgrain et quelques autres membres du clergé.

Si sa santé avait été meilleure, rien, il semble, n'aurait manqué à son bonheur. Car, à part les consolations que lui offrait son fructueux ministère, il avait le plaisir de vivre auprès de ses meilleurs amis et de plusieurs familles de la ville qui lui étaient

entièrement sympathiques. Mais il était loin d'être guéri, et dans l'hiver de 1894-95, il fut longtemps et douloureusement malade. Quand il fut un peu remis, son bras gauche était à demi paralysé, et les médecins lui déclarèrent que s'il voulait prolonger sa vie, mais sans espoir de guérison, il lui faudrait encore quitter son pays pour aller dans un climat plus chaud. Le diabète continuait son travail de mort et il était évident que la fin n'était pas loin. Quoiqu'il fût habitué aux voyages, il en coûta terriblement de partir cette fois, au R. P. Bouchard. La certitude de languir quelque temps, puis de mourir bientôt à l'hôpital s'il restait ici, le décida à tenter de nouveau la fortune, avec l'espérance bien fondée de pouvoir être utile encore et de vivre plus longtemps. Il donna donc sa démission, et au mois de novembre (1895), il partit de nouveau pour les Antilles.

CHAPITRE HUITIÈME

—

Le R. P. Bouchard à la Trinidad. - Curé de Carénage.—Plusieurs lettres.—La Bonne Sainte-Anne aux Antilles.—Mort du R. P. Bouchard.—Lettre de Mgr l'archevêque de Port-d'Espagne.

Durant ce dernier séjour qu'il fit à la Trinidad, le Père Bouchard entretint avec moi, comme à l'ordinaire du reste, une correspondance suivie, et cette fois j'ai la consolation d'avoir gardé toutes ses lettres. C'est la mine abondante que je vais exploiter pour écrire ce dernier chapitre et raconter la dernière année de sa vie.

Le 17 décembre 1895, il m'écrivait de Port-d'Espagne :

Comme j'ai été retardé à Montréal, je n'ai pu partir que le 16 novembre de New-York, et depuis le 2 décembre je suis à la Trinidad, après la plus belle traversée possible. C'est avec plaisir que j'ai revu le beau pays du soleil. Mgr Flood m'a fait une

réception vraiment paternelle et m'a de suite offert une paroisse que j'ai dû refuser ; car le bon docteur Lota, qui me soigne avec beaucoup de charité, me dit qu'il me faut au moins six mois de repos si je veux qu'il me guérisse encore une fois. Il me fait subir un rude traitement : massage ou plutôt *massacrage* matin et soir, friction avec je ne sais quel plomb fondu, et danse à l'électricité......

LETTRE DU 17 JANVIER 1896.

... J'ai passé le mois de décembre à me promener d'un presbytère à l'autre, surtout chez des prêtres canadiens : l'abbé Blais, curé d'Arouca, maintenant à Santa-Cruz, et l'abbé Marcil, curé de Chaguanas. Ce mois de repos et de distractions m'a fait beaucoup de bien, mais je suis loin d'être guéri. Mon bras ne va guère mieux, et le médecin, qui semblait certain de ma guérison, se contente de dire maintenant qu'il espère....

Je suis allé chanter la messe de minuit à Santa-Cruz et j'y ai prié sur la tombe de MM. Angers et Veilleux. Ma veillée de Noël n'a pas été gaie ! J'étais absolument seul dans un énorme presbytère, ouvert aux quatre vents du ciel et abandonné de-

puis la mort de M. Angers. Le curé voisin allait seulement une fois par mois faire une petite messe, comme l'on dit ici, et la maison curiale n'était plus habitée que par les chauves-souris. Dans la chambre où M. Angers est mort, j'ai trouvé une vue photographique de la ville de Québec, une circulaire du Cardinal Taschereau et un vieux journal du Canada. Je vous dirai franchement que je n'ai pas eu le courage de retourner au presbytère après l'office, et j'ai passé le reste de la nuit dans la sacristie à me faire dévorer par les moustiques. Quelle triste nuit de Noël ! Le souvenir n'en sortira pas facilement de ma mémoire.

La veille du jour de l'an a été bien différente. Comme je présentais mes souhaits de bonne année à Mgr l'archevêque, il m'a causé l'agréable surprise de me donner des étrennes, en m'offrant une cure sur laquelle j'avais déjà jeté des yeux de concupiscence. En conséquence, le premier de janvier, à 9 heures du matin, après un voyage de trente-cinq minutes en steamer, je prenais possession de la paroisse de Saint-Pierre du Carénage. Comme site, c'est d'une beauté achevée. Imaginez sur le bord de

l'océan une petite vallée entourée d'un cercle de hautes montagnes couvertes d'arbres plus beaux les uns que les autres, et qui sentent bon tant qu'ils peuvent, sans compter les fruits et les fleurs *en pile en pile.* Dans la vallée, qui est comme un nid de verdure, une centaine d'humbles cases enfouies sous les cocotiers forment ce qu'on appelle ici la ville. A une centaine de pas de la mer, une grande église flanquée d'un presbytère ancien mais assez confortable. Sur une pointe, on a bâti une jolie chapelle en mémoire de l'abbé Poujarde, qui a été dix-huit ans curé ici et qui est mort en odeur de sainteté. Tout au bout de la jetée, sur un énorme socle bien souvent battu par les vagues, repose une grande statue de saint Pierre, le patron de la paroisse. L'apôtre semble bénir les flots, et ses enfants du Carénage qui sont tous pêcheurs et même pécheurs quand l'occasion s'en présente.

En face de Carénage, à un mille environ, il y a deux îlots couverts de villas appartenant aux familles riches de Port-d'Espagne. Les propriétaires viennent souvent, le dimanche, y prendre l'air, surtout pendant la saison chaude qui dure ici environ

douze mois par année ! Un peu plus bas, trois autres petites iles habitées, véritables corbeilles de fleurs qui semblent s'épanouir dans l'eau, font aussi partie de ma paroisse. Enfin j'ai à desservir de plus les anses Coco Mitan, Hats'Cutts, Chaguaramas et Tetron-Bay. A ce dernier endroit, on a inauguré, le quatre du présent mois, une magnifique petite église. Monseigneur et plusieurs prêtres assistaient à la cérémonie. On dirait vraiment que j'ai tout un diocèse sous mes soins, tandis que tout ce tremblement est contenu dans un espace d'environ douze milles. Je passe une partie notable de mon temps en canot, car il n'y a ni cheval, ni voiture, pour la raison bien simple qu'il n'y a pas de chemin ; l'on ne peut venir au Carénage que par la mer.

Mes paroissiens (environ 5000 âmes) sont de de toutes les couleurs, excepté le blanc. Parmi les êtres vivants qui habitent la paroisse, vous pouvez compter aussi les serpents en très grand nombre, les tarentules,les scorpions,et des légions de chauves-souris et de moustiques, qui sont toujours disposés à nous dévorer le jour comme la nuit. On se tire d'affaire en prenant certaines précautions, et si elles ne suffisent pas, on a recours aux cataplasmes de

patience, remèdes souverains dans tous les embarras de la vie

Il est bon d'être sur le qui-vive et de ne pas trop regarder dans les buissons couverts de fleurs, ni même dans l'herbe, car les serpents s'y glissent et ils sont souvent très dangereux. Samedi soir, j'étais à prendre ce qu'on appelle le frais,sous la véranda du presbytère, quand un énorme reptile est venu me faire visite Il etait à six pouces de ma soutane. L'arrivée de mon domestique avec une lumière me procura le plaisir de son départ.........

. . . .

LETTRE DU 21 FÉVRIER 1896.

Comme il fait frais, ce soir, 93 degrés dans la chambre que je partage avec des nuées de moustiques, je vais en profiter pour vous donner de mes nouvelles et vous servir une capucinade en règle...

Je me porte assez bien, mais mon bras malade ne revient pas vite ou plutôt il ne revient pas du tout. J'en ai pris mon parti, et je fais la volonté de Dieu, puisqu'il m'est impossible de faire la mienne. Je suis assez content de ma paroisse et de mes paroissiens en dépit de leurs *petits* défauts. Je vous

assure qu'il y a du travail à faire ici pour instruire ces pauvres noirs qui sont d'une ignorance incroyable. Il faut dire qu'ils ont été négligés depuis plusieurs années, et cela sans la moindre faute du digne archevêque qui n'a pas assez de prêtres. A peine peut-il boucher les plus grands trous. De plus, Carénage est considéré comme l'endroit le plus malsain de la Trinidad ; (1) le docteur Lota me disait : " si vous n'étiez pas fait de fer, je vous conseillerais " de ne pas y aller. Mais comme vous déroutez la " science médicale, vous ferez ce que bon vous sem- " blera. Je me garderai bien de vous prescrire un ré- " gime, car vous feriez juste le contraire. " Vous voyez que ce bon docteur connaît ma constitution ! ....Vous ne savez peut-être pas que j'ai l'honneur d'être le chapelain du grand pénitencier de la Trinidad. On me dit que mon prédécesseur avait été en but à certaines misères de la part des directeurs qui sont protestants. Il fallait un canadien pour les dompter.

---

1. Ce détail m'est confirmé par une lettre que m'a adressée M. l'abbé H. Coquet, curé de Diégo-Martin à la Trinidad. "C'est, dit-il, une paroisse assez malsaine pour laquelle on trouve difficilement des prêtres."

La veille de ma première visite, je me suis fait annoncer par le téléphone pour le lendemain,à 9 heures du matin ; et c'est décoré de mes médailles et sérieux comme un sénateur romain, que j'ai fait mon entrée solennelle, et que je me suis présenté devant le directeur. Je lui ai déclaré de suite que j'étais l'aumônier et que j'entendais être traité avec tous les honneurs qui étaient dus à ma haute position : " Soyez certain, me dit-il, que tout ira bien et que vous serez content de nous." J'avais emporté la pièce et surtout j'avais une terrible envie de rire. Il faut vous dire de suite que ces directeurs du pénitencier sont des nègres du plus beau noir.

Je vais deux fois par mois visiter mes jeunes condamnés, qui bien probablement en ont moins fait que leurs directeurs ; je leur dis la messe et leur fais le catéchisme.

Je puis, quand bon me semble, séjourner sur la petite ile délicieuse de Carréra où est située cette prison ; car le chapelain y a sa chambre, et quand j'y passe la nuit, je m'y amuse bien. Les directeurs viennent veiller avec moi, et vous pouvez vous imaginer si les histoires font merveille sur ces natures

naïves. C'est un terrain vierge et qui n'a pas encore été exploité.................................

Je me sens revivre dans ce pays de missions, où le bon Dieu se sert des plus pauvres instruments pour sauver les âmes... Je vous ai déjà dit que j'ai à desservir une splendide chapelle à Tetron-Bay ; elle est dédiée à Ste-Anne et son premier desservant est un canadien. Ce qui veut dire que je dois me mettre en quatre pour faire aimer et honorer la bonne mère des canadiens. Je vous prie, Monseigneur, de me trouver une relique aussi belle que possible et que vous voudrez bien m'envoyer avec son reliquaire.

Pour le reliquaire dépensez $20.00 et plus si c'est nécessaire ; je ne suis pas riche, mais pour sainte Anne je veux faire comme si je l'étais. Cette grande sainte n'est pas connue ici et il faut absolument qu'elle le soit, et c'est aux canadiens à la faire connaître. Je vous invite à venir faire l'installation de la relique, sur l'ile de la Trinidad, le 26 juillet prochain, et je vous dis que nous ferons une fête dont le souvenir restera longtemps. Sainte Anne fera des miracles et il est temps qu'elle en fasse ici, il y en a grand besoin.

LETTRE DU 10 JUIN 1896.

........Mon bras s'en va un peu chaque jour, c'est à peine si je puis dire la messe, et j'éprouve des douleurs atroces. J'ai la fièvre six jours par semaine et je me traîne misérablement. Le docteur Lota me dit toujours d'espérer, mais je vois qu'il n'a plus d'espoir lui-même ; car il se contente de me dire de laisser opérer la nature. Je comprends et je me prépare en conséquence. Tout de même je travaillerai jusqu'au bout, car il y a tant d'ouvrage à faire ici !

Au point de vue spirituel, ma paroisse est loin d'être modèle. Sur 1200 communiants, 153 seulement ont fait leurs pâques. Mon sacristain lui-même, un beau nègre peu intelligent mais menteur, a trouvé bon d'attendre à l'année prochaine afin de se mieux préparer, ce qu'il fait consciencieusement depuis vingt ans au moins. Moi j'ai trouvé bon de le mettre à la porte ; chacun son goût.

Je n'ose vous demander de venir pour le mois de juillet, car c'est la saison la plus dangereuse pour les étrangers ; venez au mois de février. Si, dans ce temps, je suis encore de ce monde, inutile de vous dire que cette visite sera un des plus grands bon-

heurs de ma vie ; si je n'y suis plus, vous viendrez prier sur ma tombe.... J'ai tout arrangé pour ma sépulture. N'allez pas croire que je suis triste comme un bonnet de nuit. Je vois arriver sans crainte le jour de la délivrance....

LETTRE DU 30 JUILLET.

J'ai reçu votre lettre, il y a déjà plusieurs jours, mais il m'a été impossible d'y répondre. Pendant six semaines, je n'ai guère laissé le lit, écrasé par la fièvre et d'autres maladies, je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Le médecin m'a ordonné de quitter le Carénage pour toute la saison des pluies, qui ne finit qu'à la fin de novembre et quelquefois en décembre. Aussitôt qu'il a été possible de quitter mon grabat, je me suis transporté à Port-d'Espagne et j'y suis depuis une dizaine de jours.

J'avais remis ma cure à Monseigneur, mais il n'entend pas de cette oreille-là. Je reste donc curé du Carénage et autres lieux. Le dimanche, quand j'en serai capable, j'irai faire les offices, et les malades auront l'obligeance de m'attendre ou de partir sans moi... Je ne prends pas de mieux ; au con-

traire, je me sens plus faible d'un jour à l'autre, et c'est avec beaucoup de peine que je puis dire la messe une ou deux fois par semaine. Je m'attends au départ pour le grand voyage et je suis résigné à tout.

J'attends la relique de sainte Anne. Dimanche dernier, je me suis traîné à Tetron-Bay et nous y avons célébré solennellement la fête de cette grande sainte. Elle m'a évidemment soutenu tout le temps : j'ai pu chanter la messe, prêcher, faire la procession et donner la bénédiction du Saint-Sacrement. A peine la cérémonie terminée, j'ai pris le lit, et ce n'est que deux jours après que j'ai pu revenir en ville, couché dans un canot. Que j'étais heureux de voir sainte Anne honorée non seulement par mes paroissiens, mais encore par un grand nombre d'étrangers venus de loin pour assister à cette belle fête Plusieurs m'ont dit avoir éprouvé la puissance et la bonté de la bonne sainte Anne du Canada.

Quand à moi je ne lui demande pas la santé ; je fais tout en mon pouvoir pour la faire aimer et je la laisse à sa générosité pour ce qui regarde mes

intérêts temporels.... Je suis horriblement fatigué. Priez pour moi, j'en ai grand besoin pour supporter la maladie qui ne me laisse aucun moment de répit....

LETTRE DU 12 MARS

Ma dernière lettre n'était pas d'une gaieté folle, car je me croyais sur le point de faire le grand voyage. Depuis que j'habite la ville, je me sens mieux, et j'en gagne un peu chaque jour. Vous avez raison de dire que j'ai la vie dure, car j'ai souffert dix fois plus qu'il ne faut pour mourir. J'étais bien résigné et j'aurais quitté le monde sans regret, mais je suis aussi très résigné au séjour de cette vallée de larmes ; car il y a tout de même de beaux coins dans la susdite vallée et la Trinidad n'est pas au dernier rang.

Le docteur Lota a été vraiment admirable de dévouement et de charité pour moi. Lui, le premier médecin de la ville, quittait tout pour venir me soigner au Carénage, et ce trois fois par semaine et à ses frais, bien entendu. Ce matin, je suis allé chez lui pour payer mon compte, ce qui n'a pas pris beaucoup de temps : je me suis fait rire au

nez, tout en entendant dire au bon vieux de me mêler de mes affaires et de me bien porter à l'avenir. Il pourrait se faire que le premier patient riche qui va lui tomber sous la main trouvât la soupe chaude. N'oubliez pas votre voyage à la Trinidad l'hiver prochain......

Il est évident que le R. P. Bouchard, tout en se sentant encore très mal, espérait prolonger sa vie pendant plusieurs mois, et il se proposait même de revenir au Canada au mois de juin prochain. Le mieux sensible qu'il éprouvait lui en donnait un espoir assez fondé. Il est donc bien vrai que l'on est surpris par la mort, même après une longue et douloureuse maladie. Cependant, pour le Père Bouchard ce n'était qu'une trêve de quelques jours, une accalmie avant la tempête finale. Il en profita pour faire une bonne et dernière retraite, et tout en conservant certaine attache à la vie, il ne perdait pas la mort de vue. La retraite finie, la fièvre revint et cette fois pour ne plus repartir.

Le 3 septembre, c'est-à-dire neuf jours avant sa mort, il m'écrivit une dernière lettre, bien courte celle-là.

" Voilà quelques jours, dit-il, que j'ai reçu la belle relique de sainte Anne que vous m'avez envoyée. J'attends *l'authentique* avant de la présenter à Mgr Flood, et je la placerai dans ma chapelle de Tetron-Bay. La fièvre m'a repris de nouveau, je suis épuisé et je me demande si je pourrai tenir au Carénage. Dans ce moment, je suis en visite chez M. Marcil, curé de Chaguanas, où la maladie m'a suivi avec une ténacité digne d'une meilleure cause. Nous avons eu notre retraite, la semaine dernière, et j'ai pris de bonnes résolutions dans les quatre jours qu'elle a duré...... Mille fois merci pour la relique de sainte Anne......"

Je n'en ai nul doute, la grande sainte aura assisté à ses derniers moments ce bon prêtre canadien, qui lui a consacré pour ainsi dire ses dernières forces et qui a pensé et écrit pour elle jusqu'à la fin.

Le 6 de septembre, il alla célébrer l'office divin dans son église du Carénage. " Dans la nuit du 6 au 7, m'écrit M. l'abbé Coquet, la fièvre le reprit avec plus de force et le R. P. Bouchard se fit transporter en ville mardi. Le reste de la semaine se passa pour lui comme à l'ordinaire. Le samedi, 12 au soir, il

prit son repas, et dit aux serviteurs qu'il se sentait assez bien. Mais peu après, un accès pernicieux se produisit au cerveau. Le docteur Lota fut appelé en toute hâte ainsi que le R. P. Hilaire, supérieur des Dominicains. Mais il était trop tard et le malade était à l'agonie. Le vénérable religieux lui administra le sacrement de l'Extrême-Onction, et à 8 h. et 50 minutes, la mort avait fait son œuvre."

Ce n'est que le 12 octobre, un mois après, que la triste nouvelle fut connue à Québec par une lettre que Mgr Flood adressa à Mgr Bégin. Nous en extrayons le passage suivant :

"Je dois dire quelques mots sur sa vie depuis qu'il est venu dans ce diocèse. Je n'ai jamais reçu de plainte contre lui. Il était tout à fait prêtre dans toutes ses manières et dans toute sa conduite, et il était tenu en très haute estime par quelques-unes des meilleures familles de Port-d'Espagne avec lesquelles il était en relation. Comme je l'ai déjà dit, il avait suivi tous les exercices de la retraite ecclésiastique, quelques jours seulement avant sa mort, avec la ferveur et l'exactitude les plus édifiantes. Le jour de la clôture, il dit à un confrère : "J'ai

fait la retraite de mon mieux, car elle sera probablement ma dernière." J'ai donc tout lieu de croire que cette mort soudaine n'a pas été imprévue et qu'il était préparé à la recevoir. Je suis chagrin d'avoir perdu un si bon prêtre et j'ai dit plusieurs messes pour le repos de son âme."

Les obsèques ont eu lieu le 13 de septembre, à la cathédrale, au milieu d'un grand concours de prêtres et de fidèles, et les restes du digne missionnaire reposent dans l'endroit du cimetière de la ville de Port-d'Espagne réservé aux prêtres et aux religieux

Mgr l'archevêque Flood s'est transporté au Carénage pour la messe du 30ème jour et a assisté au service chanté par M. l'abbé Marcil assisté de MM. Blais et Mailleux. (1)

Des services solennels ont été chantés à Notre-Dame de la Garde, à Saint-Pierre-Baptiste et à Beaumont, paroisses où le regretté défunt avait été curé et où sa mémoire sera toujours en bénédiction

1. MM. Marcil et Blais sont maintenant les deux seuls prêtres canadiens aux Antilles. M. Marcil et M. l'abbé Coquet ont eu la bonté de m'écrire pour me témoigner leur sympathie et me dire leurs profonds regrets.

Un grand nombre de fidèles ont fait dire des messes pour le repos de son âme.

Il est triste sans doute de mourir à l'étranger et loin des siens, mais pour ceux qui, comme le R. P. Bouchard, ont eu une vie de missionnaire et qui trouvent une patrie partout où ils sont le plus utiles, la chose n'est ni étonnante ni déplorable. Si, en dernier lieu, il avait demeuré au Canada, il aurait vécu moins longtemps et serait mort à l'hôpital. Aux Antilles, il a pu continuer l'exercice de son ministère, faire beaucoup de bien et mourir sur le champ de bataille. Ses nombreux voyages, ses missions diverses, son goût prononcé pour les changements, ses maladies fréquentes qui arrivaient comme pour lui donner le signal du départ : tout cela était voulu par Dieu qui conduit les hommes par la main, et qui emploie toujours les moyens qui conviennent le mieux à la sanctification des âmes et à l'exécution de ses desseins éternels.

FIN

APPENDICE

APPENDICE A

—

LETTRE DE MGR COMBONI.

El-Obeïd, le 16 avril 1881.

Je suis arrivé à El-Obeïd, capitale du Kordofan, le 5 avril, à neuf heures du matin. J'ai été émerveillé de trouver une église nouvelle plus haute, plus vaste, plus belle que la maison du gouverneur, qui passe ici pour un monument. La toiture et la façade sont à peu près terminées, mais une partie de la nef à l'intérieur, et les murs à l'extérieur, ne sont pas encore enduits de chaux faute d'eau.

Le manque d'eau c'est la grave question, question annuelle, question toujours en suspens. Avec de l'argent on peut en tout temps trouver quelque chose à manger ; mais, pour boire, il faut beaucoup d'argent, et cette année même les deux établissements ont souffert de la soif. La dépense de l'eau s'élève à quinze, vingt, vingt-cinq francs par jour selon les mois. Plus le soleil devient brûlant, plus le prix de la boisson est élevé. Quel crêve-cœur quand la supérieure des sœurs vient dire aux missionnaires : "Nous ne pouvons pas préparer la nourriture des enfants ;" ou quand on s'écrie : "Père, j'ai soif !" Il faut aller

trouver le gouverneur pour se faire donner un peu d'eau qu'on paie quinze ou vingt centimes le litre.

En Europe, il est difficile d'avoir une idée des tribulations à endurer dans ces régions arides et brûlantes ; il faut les avoir souffertes soi-même pour en être convaincu. Si, certains jours, l'eau pour boire manque, comment faire pour les mains et le visage ? Heureux quand les missionnaires et les sœurs ont conservé dans la cuvette l'eau avec laquelle ils se sont lavés la veille ! Quelquefois elle devra leur servir de boisson ! Et quand il faut laver le linge des missionnaires, des sœurs et des enfants (filles et garçons), la dépense est doublée pour une semaine.

La construction et la réparation des maisonnettes des deux établissements augmentent encore nos dépenses. Impossible de se mettre à l'œuvre pendant la saison des pluies qui dure de deux à trois mois ; il faut que tout soit prêt auparavant, parce qu'au Kordofan les maisons sont faites de terre sablonneuse, et si le toit n'est pas bien en ordre et les murs enduits de terre mêlée aux excréments des animaux, l'eau pénètre et ruine la maison. L'année dernière, comme l'église était en construction, il a été impossible de s'occuper des deux établissements, et quand les pluies sont venues, il a fallu ouvrir le parapluie dans les chambres. Or, sous peine de voir tout s'effondrer, nous devons cette année penser à nos maisons.

A El-Obeid, beaucoup de Coptes aimeraient à nous

confier leurs enfants, mais pour cela on doit bâtir des écoles. Or l'eau manque et il faut la payer à des prix impossibles. En attendant, le bien ne se fait pas.

Il y aurait un moyen de remédier à tous ces inconvénients : la création de puits ou de citernes. La citerne est préférable, parce que les puits doivent avoir une profondeur de 35 mètres au moins, et chaque année il faut les creuser encore. A 30 mètres, on trouve un granit qu'il est impossible de briser sans la poudre.

Une citerne qui fournirait tous les ans l'eau nécessaire pour étancher la soif, laver le linge et réparer les maisons doit coûter une somme considérable. Il faut, en effet, des briques cuites et du ciment. Or les briques cuites coûtent 20 francs le mille, le ciment 15 francs le quintal. La citerne devant contenir environ 300 mètres cubes demanderait de 50 à 60,000 briques et un certain nombre de quintaux de ciment, sans compter la main-d'œuvre. Quelle somme !

Ah ! quelle peine j'éprouve quand je pense à mes pauvres missionnaires, sœurs et enfants, souffrant de la soif neuf mois de l'année, battus de la pluie les trois autres mois ! Quelle consolation j'éprouverais si je voyais une bonne fois de l'eau en quantité suffisante !

Dans ces temps de désolation, il y a beaucoup de souffrances à soulager, mais on trouve dans le Canada des cœurs d'une charité intarissable. Puissent-ils avoir pitié de nous et s'attendrir sur nos tribulations !

APPENDICE B.

—

BLANCHE LERMINA

OU UNE JEUNE CHRÉTIENNE DE LA NIGRITIE

PAR

MGR COMBONI, VICAIRE APOSTOLIQUE DE L'AFRIQUE CENTRALE.

Depuis plus de quatre ans, les missionnaires d'El-Obeïd, capitale du Kordofan, comptent, parmi leurs néophytes, une jeune fille d'une quinzaine d'années. Bien que née de parents nègres, cette catéchumène a, par une singularité curieuse, le teint blanc et rose. Son nom primitif est Lermina ; selon l'usage de la mission, on le lui conserva comme nom de famille et on lui donna au Baptême sainte Blanche pour patronne. Ce fut le 3 juin 1879, que dom Fracaro, supérieur du Kordofan, régénéra cette enfant dans les eaux baptismales.

Blanche Lermina est originaire du pays des Nambias à l'ouest du haut Nil, entre le premier et sixième degré de latitude nord, au milieu des tribus anthropophages des Ynam-Ynam (peut-être Nyam-Nyam), à quelques semaines de marche du Dar-Ferti. Elle est petite, mais robuste et bien conformée. Son type est celui de la race éthiopienne ; sa peau est extrêmement dure. Son teint est beaucoup plus blanc que celui des femmes d'Europe

(1) ; ses cheveux sont blonds, mais laineux comme ceux des nègres. Ses yeux sont d'une couleur bleu pâle qui se rapproche du blanc : elle voit beaucoup mieux la nuit que le jour ; en pleine obscurité elle s'acquitte parfaitement de tous ses travaux.

Son père, Ninghina, et sa mère, Gen-Jidi, sont absolument noirs. De ses deux sœurs, l'une l'est aussi, l'autre est d'un rouge tirant sur la couleur des Abyssins. Son père, féroce *giallaba* (négrier), qui s'est enrichi en volant et en vendant de pauvres esclaves, perdit sa fille par de justes représailles. Pendant qu'il était dans un pays lointain, occupé à la chasse à l'homme, des concurrents lui ravirent son plus cher trésor.

Après un voyage de plusieurs mois à travers des forêts peuplées de lions et autres bêtes féroces, Lermina arriva près de Bahr-el-Ghazal Elle fut capturée par les soldats du gouvernement et transportée au Dar-Four, où elle fut présentée à Son Excellence Gordon Pacha, gouverneur du Soudan. Ce haut fonctionnaire, passant à El-Obeïd, la confia à notre mission.

(1) En 1858, Mgr Comboni, se trouvant dans la tribu des Sfic sur les frontières occidentales du fleuve Blanc, entendit parler d'un pays appelé Dor, situé beaucoup plus vers l'intérieur et entouré de tribus de nègres noires comme l'ébène, au milieu desquelles sont des naturels parfaitement blancs. Ces nouvelles lui furent confirmées plus tard par M. Ange Castelbolognèse, qui disait avoir visité ce pays de Dor en compagnie de M. Jules Comet.

Blanche Lermina assure que son pays des Nambias est arrosé par de beaux fleuves et que la végétation y est extraordinairement belle : le citron, le raisin, la banane, la grenade, la tomate, le froment, le sésame, le maïs, les oranges, les fèves, la patate sucrée croissent dans ses campagnes.

On se sert de buffles comme monture. On trouve aussi des bœufs, des moutons, des chèvres, des zèbres, des giraffes, des autruches, des oiseaux de toutes formes, de toutes grandeurs et de toutes couleurs, mais on n'y connaît ni ânes, ni mulets, ni chameaux, ni dromadaires. En revanche, les éléphants, les lions, les léopards et les serpents, etc., y foisonnent. De nombreux Giallabas, qui font la chasse à l'homme, parcourent sans cesse la contrée et se volent réciproquement leurs esclaves ; aussi vit-on au pays des Nambias dans des craintes continuelles.

La langue maternelle de Blanche s'appelle ismiri-sandi. Cet idiome me semble d'origine sémitique. Il est monosyllabique comme le denka-ika et le barika, idiomes parlés par un grand nombre de tribus situées entre le troisième et le douzième degré de latitude nord. Blanche comprend encore la langue des Den-Kaika, mais elle ne la parle pas. Elle a de fréquents entretiens en ismirizandi avec une ancienne esclave, sa compagne de captivité, qu'elle voudrait gagner au catholicisme. Cette esclave est au service d'un de nos catholiques d'El-Obeïd.

Après cette digression géographique et philologique revenons à notre néophyte.

D'une intelligence très ordinaire, elle eut beaucoup de peine à apprendre le catechisme. Mais, du jour où elle fut instruite des vérités de notre sainte religion, elle devint fervente catholique. Elle a pour la très sainte Vierge une dévotion spéciale, et la veille de ses fêtes elle ne prend aucune nourriture.

Son humilité est admirable : plusieurs fois sa maîtresse l'a invitée à manger le pain des Sœurs, bien inférieur à celui d'Europe, mais préférable au millet, nourriture de l'orphelinat. Blanche a toujours refusé.

" Il ne convient pas, dit-elle, qu'une pauvre esclave, comme moi, mange le pain des Sœurs qui sont libres.

—" Mais, lui faisait-on observer, du moment que vous avez reçu le saint Baptême vous êtes libre comme les Sœurs.

" Sans doute, répliquait-elle, je suis libre parce que j'ai eu le bonheur de devenir chrétienne ; mais je suis née païenne, et il ne convient pas que je partage la nourriture des Sœurs qui ont toujours été chrétiennes ; pour moi, le pain des noirs suffit et je serai heureuse d'être la servante des bonnes religieuses."

Parfois son naturel sauvage se trahit encore lorsqu'elle se trouve aux prises avec une difficulté ou que ses com-

pagnes brisent par maladresse quelque objet confié à sa garde ; elle se trouble, s'irrite et sa colère lui donne l'air d'une bête féroce. Mais bientôt la pensée de Dieu la calme, elle redevient douce et patiente.

Pour les petits nègres et pour les malades, Blanche est d'une charité sans bornes : elle se prive en leur faveur.

Mais la plus belle vertu qui orne son âme, c'est son agélique pureté. Bien qu'elle ait été témoin, à la maison paternelle et pendant son esclavage, de scènes révoltantes, elle n'a rien perdu de sa simplicité et de sa candeur originelles. L'admiration que lui inspirent les religieuses, qui renoncent aux joies de la famille pour se consacrer tout entières au bonheur de leur prochain, lui a fait concevoir la généreuse pensée de les imiter. Elle a déjà refusé deux fois des propositions de mariage. Gordon-Pacha, ayant reçu des provinces de l'équateur un jeune blanc de la même race que Lermina, conçut aussitôt la pensée de l'unir à son ancienne protégée. Il l'envoya à El-Obeïd et les soldats du gouvernement le conduisirent à la mission ; mais, malgré toutes les instances, Blanche ne voulut pas voir son jeune compatriote. Dom Léon Losi, missionnaire de grande expérience, lui offrit un autre parti ; elle refusa également. "A l'exemple des Sœurs, elle a choisi, dit-elle, Jésus-Christ pour son unique époux ; elle veut vivre avec les religieuses et rester toute sa vie l'humble servante de ces femmes de Dieu."

Puissions-nous, dit en terminant Mgr Comboni, conserver de longues années pour notre édification à tous et l'accroissement de notre sainte foi dans l'Afrique centrale, cette vierge si généreuse et si pure, qui paraît avoir échappé à la malédiction portée contre les fils de Cham ! C'est la fleur la plus brillante, la plus parfumée et la plus délicate qu'ait jamais produite la mission de la Nigritie.

APPENDICE C

—

LETTRE DU REVD PÈRE DESCHENAIS

AU

REVD PÈRE A. BOUCHARD.

Le Caire, 12 décembre 1883.

Mon Révérend Père,

Les tristes événements qui se succèdent au Soudan, vous sont en partie connus. Chaque jour la situation devient plus grave. On avait, comme vous le savez peut-être, organisé à Khartoum une armée égytienne sous le commandement du général anglais Hicks. Les plus belles espérances accompagnaient le départ de cette armée destinée à réprimer l'insurrection du Mahdi. Mais depuis plus d'un mois, aucune nouvelle directe n'est parvenue au gouvernement, et les bruits les plus sinistres ne

cessent de circuler au sujet de ces troupes. Il parait désormais hors de doute, que le général Hicks et tous ses soldats ont disparu, surpris peut-être et massacrés par les bandes plus nombreuses qui suivent le Mahdi La population musulmane du Soudan, surexcitée par le succès du faux prophète, se soulève partout. La route de Souakim à Berber est occupée pas les rebelles qui y ont exterminé, il y a quelques jours, l'élite des troupes égyptiennes. Le Sennaar et, parait-il, certains points du territoire en deça du confluent des deux Nils, sont au pouvoir du Mahdi. Non seulement il n'y a plus rien à tenter pour la délivrance de nos prisonniers du Kordofan, mais notre dernière station de Khartoum elle-même est compromise dans son existence. Il est, en effet, impossible de se faire illusion ; et l'on s'attend d'un jour à l'autre à recevoir la nouvelle que Khartoum appartient aux insurgés.

Dans ces circonstances douloureuses, Mgr Sogaro a dû pourvoir à la sécurité de nos chrétiens de Khartoum. Après avoir consulté les consuls de France et d'Autriche, il a pris des mesures énergiques pour la retraite de nos missionnaires. Avec l'appui du gouvernement, il a fait mettre à leur disposition des barques et des chameaux, et leur a télégraphié de prendre la voie du Nil et de Korosko, la route de Souakim étant fermée. Malheureusement, trompés par les bruits habilement semés dans le Soudan, nos confrères ont cru à l'absence de grand péril ; et leur départ, malgré les dépêches pressantes et réitérées de Mgr Sogaro, s'est trouvé retardé de quinze jours.

Ils sont partis seulement hier, comme nous l'a annoncé un télégramme reçu le soir. Au lieu du bateau à vapeur que Mgr Sogaro avait obtenu, il y a deux semaines, ils n'ont plus, à l'heure actuelle, que des barques pour descendre le fleuve jusqu'à Berber. Les rives du Nil, au moins à gauche, ne sont pas sûres ; et nos chers voyageurs ne seront peut-être pas hors de danger avant une vingtaine de jours.

Tout le personnel de la mission accompagne naturellement les RR. PP. Henriot et Vincentini. C'est une caravane d'une centaine de personnes.

Nous possédons, vous le savez, une maison, près de la première cataracte, dans la Haute-Egypte. C'est là que Mgr Sogaro a décidé d'installer la mission exilée de Khartoum. Il est inutile de vous décrire les difficultés effrayantes de la situation actuelle. Vous connaissez l'Afrique Centrale et la mission ; et mieux que tout autre, vous pouvez juger la gravité de la crise que nous traversons.

Mais, quelle que soit l'épreuve, Mgr Sogaro ne perd ni le courage ni la confiance. Plus l'œuvre de Dieu rencontre d'obstacles devant elle, plus il faut que les ouvriers apostoliques lèvent haut et tiennent fermement la croix qu'ils ont mission de planter au cœur de l'Afrique. Mgr Sogaro est donc fortement résolu de ne pas reculer devant tant de difficultés croissantes et de maintenir, malgré tout, la mission de l'Afrique Centrale.

Et c'est pourquoi, en vous remerciant de la propagande si zélée et si fructueuse que vous avez inaugurée au Canada, Mgr Sogaro vous prie de vouloir bien continuer cette œuvre si excellente. Plus nos charges augmentent, plus les secours extraordinaires deviennent urgents. Votre dévouement à la mission de l'Afrique Centrale et l'activité de votre zèle sont une grande consolation pour le cœur de Monseigneur ; et il espère que nos malheurs, loin de diminuer le succès de vos efforts, seront au contraire le plus puissant argument pour émouvoir la charité des chrétiens du Canada ; toute la reconnaissance et les prières des missionnaires vous accompagnent dans votre labeur si apostolique.

Espérons et gardons notre confiance dans le Seigneur. Les souffrances sont grandes, mais notre vocation est plus grande encore ; et nous tiendrons jusqu'au bout notre bannière sacrée, en restant fidèles au cri traditionnel : " La Nigritie ou la mort ! "

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.

Votre humble serviteur en N. S.

René LeMonant Deschenais,
Miss. Apost. de l'Afrique Centrale.

APPENDICE D.

—

LETTRE DE MGR FRANÇOIS SOGARO, VICAIRE APOSTOLIQUE DE L'AFRIQUE CENTRALE, AU RÉV. PÈRE A. BOUCHARD, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE.

Mon vénéré et bien-aimé confrère,

Le moment est venu où nous devons dire avec l'homme de la patience : même s'il me tuait, j'espèrerai en lui : *Etiasmsi occiderit me in ipso sperabo.* (Job. xiii, 15.) Le moment est venu d'imiter le grand patriarche Abraham, qui comme dit S Paul, crut dans l'espérance contre toute espérance : *contra spem in spem credidit.* (Rom, IV, 18.) Votre chère lettre m'a trouvé les larmes aux yeux et au moment où je donnais le dernier adieu à notre station chérie de Schellal. Je me dirigeais en toute hâte à la recherche d'un abri pour nos pauvres fuyards. Depuis la fête de Noël jusqu'à ce moment-là, par un travail continuel de nos frères, d'une cinquantaine d'ouvriers arabes et de nos nègres, nous avons restauré l'ancienne maison des missionnaires et bâti nouvellement l'école des garçons, la maison des sœurs et des négresses. Plusieurs des principaux seigneurs d'Assouan nous avaient déjà adressé des demandes d'admission pour leurs enfants, et nous avons dû même faire une exception pour le fils du gouverneur (Mamour) qui, avant que notre école fût terminée, a désiré venir dans notre maison pour apprendre le

français. Notre maison possède là un vaste terrain mais rendu infructueux faute d'eau. C'est pour cela que j'ai fait venir de Paris deux saghies en fer (la saghie est un instrument en usage en Egypte et en Afrique pour arroser le terrain). Entre temps, nos nègres mariés s'occupaient à bâtir leurs propres cases et le bon Dieu répandait largement ses bénédictions sur nos pauvres noirs. Oh ! qu'il était beau de voir ces pauvres fils de la rédemption prendre part tous les jours aux prières du matin et du soir ! Qu'il était ravissant de les voir, surtout les jours de fêtes, assister à la sainte messe, s'approcher avec recueillement des saints sacrements, écouter avec une indicible avidité la parole de Dieu. Il ne nous restait plus qu'à construire l'église et déjà tout était préparé, les pierres, le bois, le fer ; une main d'œuvre seulement nous attendait. Nos yeux étaient continuellement dirigés vers le Caire pour voir si nous pouvions être assurés contre les assauts des adhérents du Madhi. Nous attendions qu'on remplirait cette solennelle promesse proclamée par tous les journaux, qu'on défendrait l'Egypte depuis Ouadi-Halfa et Korosko, lorsque, tout à l'imprévue, vinrent retentir les menaces des insurgés, qui n'étaient plus qu'à peu de journées de nos habitations. C'est alors que j'ai cru de mon devoir d'enlever tout de suite notre station, faisant partir les uns sur un bateau à vapeur, que le gouvernement mettait gratuitement à notre disposition, les autres sur un dahabia (grande barque avec des cabines capables de contenir 50 personnes) : mais tous s'en allèrent sans avoir d'autre point d appui que la divine Providence. Moi, je les avais précédés d'un

jour pour venir implorer au Caire la charité en faveur de ces pauvres nègres, et j'ai la consolation de vous dire que, pour la moitié de la caravane, c'est-à-dire pour 50 personnes, 2 prêtres et 2 frères, j'ai trouvé, dès le premier jour, un endroit où je puis les placer. C'est à Montfallut, à 10 heures du chemin de fer sud du Caire, sur une propriété de M. Halin Bey Ghali, qui appartient à une des plus anciennes et des plus nobles familles coptes d'Egypte. Pour ceux qui viennent avec le dahabia, je les ferai venir au Vieux-Caire dans la vieille église des Maronites. Notre chrétienté est donc sauvée du naufrage ; mais toutefois que de travail pour subvenir à tant de besoins ! Nous aurions pu, il est vrai, éviter tout cela en ne songeant qu'à nous sauver nous-mêmes et abandonner les pauvres nègres à leur triste sort. Mais, mon Dieu, avec quel courage aurait-on pu faire cela, si l'on songe que notre petite et pauvre chrétienté est le fruit de tant de sacrifices et le prix de tant de généreux athlètes, éteints presque tous dans la fleur de l'âge et au milieu de privations ; que cette petite chrétienté arrosée de la grâce de Dieu pourra nous donner sous peu de précieux secours pour fonder de nouvelles stations ! Et après, comment le missionnaire, témoin oculaire du sort déplorable des esclaves, lui qui a consacré sa vie et juré même de verser son sang, s'il le fallait, pour rompre leur joug et briser leurs chaînes ; comment pourrait-il délaisser et exposer à retomber infailliblement dans le double esclavage de l'âme et du corps, ces enfants admis déjà à participer à la liberté du Christ ? Non, son

cœur, sa vocation et surtout sa foi ne le lui permettront jamais !

Après tout cela, vous voyez donc, très cher frère, que la mission est de plus en plus éprouvée, et que les besoins pécuniaires augmentent chaque jour. J'ai la pleine confiance que vous continuerez votre charitable coopération et redoublerez de zèle pour ces malheureux descendants de Cham, surtout pendant le peu de temps que vous serez, je pense, encore parmi le peuple canadien, qui s'est montré toujours si généreux en faveur de notre mission. Je dis pendant le peu de temps, parce que je suis d'avis qu'il sera bien que vous veniez ici pour l'automne prochain, car c'est alors qu'aura lieu la campagne des Anglais contre les rebelles, et comme vous savez bien l'anglais, vous pouvez être très utile. D'un autre côté, comme vous avez beaucoup souffert du froid pendant l'hiver dernier, vous pourrez le passer ici et rétablir votre santé. Cependant je me réserve de vous écrire une autre lettre, dans laquelle je vous parlerai avec plus de précision sur ce sujet.

Quant à nos prisonniers, il y a environ deux mois que nous n'en savons plus rien de certain : les uns racontent qu'ils sont massacrés, les autres disent qu'ils vivent encore. J'espère cependant recevoir quelques renseignements d'une lettre que j'ai envoyée au Mahdi, le 1er avril ; si je reçois quelque nouvelle, je vous l'écrirai dans la suite.

Je vous présente les salutations affectueuses au nom de tous.

Votre très dévoué confrère en J. C.,

FRANÇOIS SOGARO,

Vic. Apostolique de l'Afrique Centrale.

APPENDICE E

LETTRE DU GENERAL WOLSELEY

LES BATELIERS CANADIENS

Nous sommes heureux du beau témoignage que le général Wolseley rend aux bateliers canadiens, qui ont pris part à la campagne d'Egypte. Voici la lettre que le général envoie au gouverneur du Canada. C'est un document précieux qui fait honneur à nos compatriotes :

Le Caire, 13 avril 1885.

Au gouverneur-général du Canada, le marquis de Lansdowne.

MILORD,

Les voyageurs canadiens attachés à la campagne d'Egypte sont tous retournés au Canada. Je tiens à cœur d'exprimer à Votre Excellence la haute appréciation que j'ai faite de leurs services et de l'aide qu'ils ont rendue à l'expédition.

A de rares exceptions, ils ont prouvé leur parfaite

compétence comme bateliers. Ils ont travaillé admirablement bien et ont enduré les fatigues de cette rude campagne sans proférer un seul murmure de mécontentement. En plusieurs occasions, ils ont déployé non seulement beaucoup d'adresse, mais aussi beaucoup de courage dans la navigation du Nil, à la fois difficile et dangereuse.

J'éprouve un vif regret de ce que, dans l'exécution de leur tâche, quelques-uns d'entre eux aient été victimes des difficultés qu'ils avaient à vaincre.

Les officiers, le colonel Denison en particulier, ont fait preuve de beaucoup d'énergie et de bonne volonté ; leurs services ont été de grande valeur.

Qu'il me soit permis de demander à Votre Excellence de communiquer cette lettre aux officiers et à tous les autres membres du détachement des voyageurs canadiens, de même qu'aux autorités canadiennes.

Certains journaux ont publié des rapports mal fondés, allant à dire que les services des bateliers canadiens avaient produit des résultats fâcheux.

Je désire enregistrer non seulement mon opinion, mais aussi celle de tous les officiers mêlés à la direction des troupes, et qui tous s'accordent à dire que les services des voyageurs canadiens ont été de la plus grande valeur, que de plus, leur conduite a été excellente. Ils se sont fait une haute réputation parmi les troupes engagées sur le Nil.

Ces dernières ont éprouvé une vive satisfaction de voir des Canadiens prendre part à l'expédition et partager avec elles les privations et les dangers de la campagne.

La présence de Canadiens au moment où les soldats anglais, écossais et irlandais étaient réunis, met en lumière les liens qui unissent toutes les parties de notre grand empire.

En terminant, je tiens à exprimer à Votre Excellence, personnellement, mes sincères remerciements pour la peine qu'Elle s'est donnée dans le recrutement de ces voyageurs et dans les arrangements auxquels il a donné lieu.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

WOLSELEY,

Général.

APPENDICE F

NOTES SUR LES GRAVURES

1. Portrait du R. P. Bouchard.

2. Portrait de Mgr Comboni.

3. Portrait du R. P. Luigi Bonomi. Ce missionnaire a été le compagnon du R. P. Bouchard. Fait prisonnier par le Mahdi, il ne s'échappa qu'après deux ans de captivité. Il porte le costume des missionnaires d'Afrique, celui, par conséquent, du R. P. Bouchard lui-même.

4. Portrait du général Gordon.

Le portrait que nous publions de Gordon, représente le général coiffé du tarbouch oriental, c'est donc Gordon-*Pacha*, celui de Khartoum. Voici ce que dit M. Loky d'un autre portrait qu'il vit à Shaeburyness, en 1881: " En entrant dans le Hall du Mess des officiers d'artillerie, un immense portrait qui tenait tout un panneau de la salle attira mon attention. Un mandarin drapé dans une robe de soie jaune se dressait de toute sa hauteur, les mains appuyées sur la poignée d'un sabre recourbé; l'attitude était énergique, les traits du visage accentués, mais la douceur du regard modifiait l'impression première et donnait à la physionomie du personnage un air singulier de méditation et de bonté.

Sous le portrait une plaquette dorée portait l'inscription:

Colonel C. G GORDON, du corps des ingénieurs.

M. Gaston Labat m'a transmis le dernier portrait de Gordon, pris à Bruxelles avant son départ pour Khartoum. Il le tenait du frère et de la sœur du héros. Mais comme il n'est pas en costume militaire, celui que je publie m'a paru préférable, d'autant plus que l'expression dont parle M. Loky, y est mieux rendue.

5. Une carte indiquant les principales missions du Vicariat Apostolique de l'Afrique centrale, telles que Khartoum et El-Obeïd, et les principaux endroits mentionnés dans le texte pour le récit de l'expédition des voyageurs canadiens et de l'armée anglaise en 1884-1885, depuis le Caire jusqu'à Khartoum.

Distances :

Du Caire à Khartoum, 534 lieues.
De Khartoum à Berber, 68 lieues.
De Berber à Souakim (désert) 80 lieues
De Korti à Métammeh, (désert) 60 lieues.
De Khartoum à El-Obeïd, 80 lieues.
De Wady-Halfa au camp de Gémai, 6 lieues.
De Gémai à Khartoum, 250 lieues.
De Sorkomento à Khartoum, 220 lieues.

PROULX & PROULX, Imprimeurs, 4, rue Buade, QUEBEC

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE CINQUIÈME

CHAPITRE SIXIÈME

CHAPITRE SEPTIÈME

CHAPITRE HUITIÈME


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 11 04 21 13 9